

J. IN. LOULOU

HISTOIRE DE LA COTE D'IVOIRE

I. LA FORMATION DES PEUPLES

HISTOIRE DE LA COTE D'IVOIRE

HISTOIRE DE LA COTE D'IVOIRE

I. LA FORMATION DES PEUPLES

premier tome de l'histoire de la Côte d'Ivoire est consacré à la formation des peuples qui composent actuellement le pays. Il y aura un tome sur la civilisation africaine et un dernier tome sur la Côte d'Ivoire coloniale.

Le présent livre est découpé en chapitres faisant le point des connaissances actuelles sur le thème étudié. Il est illustré par de nombreuses cartes et photographies ainsi que par des schémas. Les documents sont très nombreux et tout en fournissant une information variée et complémentaire allègent la rédaction de ce manuel.

Le présent livre permet de approfondir la connaissance du passé ivoirien permet précisé; il permet d'en saisir l'unité profonde sous la diversité apparente; il permet d'avoir une appréciation plus exacte de la réalité passée et présente, donc de mieux préparer les luttes à venir.

JEAN-NOËL LOUCOÛ
Maître-Assistant d'Histoire
Université d'Abidjan

HISTOIRE DE LA CÔTE D'IVOIRE

TOME I :

LA FORMATION DES PEUPLES

ABIDJAN
1984

A PARAÎTRE :

Tome 2 : LA CIVILISATION AFRICAINE

Tome 3 : LA CÔTE D'IVOIRE COLONIALE

© CEDA, Abidjan 1984
ISBN 2-86394-032-5

HISTOIRE DE LA CÔTE D'IVOIRE

AVANT-PROPOS

Les études sur l'histoire de la Côte d'Ivoire, publiées ces vingt dernières années permettent maintenant de proposer un ouvrage de synthèse, dû-t-il être provisoire.

Nous avons choisi d'écrire d'abord un manuel accessible aux élèves, aux étudiants et au grand public, quitte à proposer plus tard un ouvrage plus académique.

Le présent manuel comporte trois tomes publiés séparément mais conçus selon un schéma d'ensemble et donc formant un tout. Chaque chapitre fait le point des connaissances sur le thème étudié. Il est illustré par des cartes, des photographies, des schémas; enrichi par des encarts sur les personnages historiques, les institutions et par des documents qui fournissent une information variée et complémentaire, tout en allégeant la rédaction.

Le premier tome proposé ici est consacré à la formation des peuples de la Côte d'Ivoire actuelle. Suivront un tome sur la civilisation africaine et un dernier sur la Côte d'Ivoire coloniale.

L'histoire de notre pays, faut-il le rappeler, est encore un vaste chantier qui exige la participation active de tous les Ivoiriens, car ils'agit rien moins que de la redécouverte ou de la reprise de soi qui permet à un peuple d'assumer les valeurs positives de son héritage ancien, de retrouver l'identité du destin collectif afin de se mobiliser dans l'unité.

L'histoire confère, en effet, à une Côte d'Ivoire diverse en ses pays et en ses hommes, une singulière unité, unité faite d'une même africanité, de migrations internes au cours des siècles, d'une commune colonisation. Approfondir la connaissance de notre passé permet précisément de saisir cette unité profonde sous la diversité apparente, d'avoir une appréciation

plus exacte de la réalité passée et présente donc de mieux préparer les luttes à venir.

Certes l'histoire qui est une science caractérisée par un objet et une méthode déterminés et contrôlée par le raisonnement expérimental sur le passé des hommes doit être et est neutre; son utilisation ne l'est jamais, hélas!

Nous espérons que le meilleur usage sera fait du présent ouvrage qu'il faudra certainement vingt fois remettre sur le métier.

CHAPITRE I

LA PRÉHISTOIRE

La présence des hommes sur la terre ivoirienne est très ancienne. Elle remonte à la Préhistoire, période qui s'étend de l'apparition de l'homme sur la terre, il y a quelques trois millions d'années, au V^e millénaire avant notre ère.

L'Archéologie préhistorique, par des fouilles méthodiques, permet de retrouver des restes humains, des ossements d'animaux, des débris végétaux et surtout des fragments d'armes et d'outillage qui nous renseignent sur la succession des cultures matérielles des temps préhistoriques.

Le continent africain qui semble être, dans l'état actuel des connaissances, le berceau de l'humanité, est particulièrement riche en cultures préhistoriques. Les recherches menées en Côte d'Ivoire ont révélé, à quelques nuances près, les mêmes types de cultures que ceux mis au jour sur le reste du continent.

1. LE PALÉOLITHIQUE

Le Paléolithique ou Premier âge de la pierre remonte à trois millions d'années. Il se divise en trois périodes : le Paléolithique inférieur entre trois millions d'années et 100 000 ans, le Paléolithique moyen entre 100 000 ans et 15 000 ans, et le Paléolithique supérieur jusqu'à 10 000 ans.

Le Paléolithique inférieur

Au Paléolithique inférieur apparaissent les premiers *hominens* c'est-à-dire toutes les créatures intermédiaires des grands singes à l'homme actuel.

Les plus anciens, les *australopitèques* (de austral, « du Sud » et *pitèque*, « singe ») dont l'Afrique australe a fourni de nombreux restes, comprennent plusieurs types d'être, notamment un type gracile et un autre robuste. On rattache à ce groupe un hominien plus évolué l'*Homo habilis*.

Ces hominiens taillent des galets, cailloux durs roulés par la mer ou les torrents, pour en faire des outils qui servaient d'armes de défense et de chasse. Se développe ainsi une *Civilisation des galets aménagés* ou *pebble culture* (en anglais).

A partir de 1,5 million d'années apparaissent les hominiens de l'espèce *Homo erectus* dont les *pithecantropes* (de *pitèque*, « singe »; *anthropé*, « homme ») qui sont les responsables de la *civilisation dite des bifaces*. Ces bifaces sont des outils en forme d'amande, travaillés sur les deux faces avec un tranchant d'abord sinueux puis uni.

Les progrès de ces hominiens sont très nets. Ils connaissent le feu, cuisent les aliments, travaillent le bois. On a retrouvé de nombreux vestiges de leurs outils et de leurs armements dans toutes les régions d'Afrique, mais également sur les autres continents (Europe, Asie).

Le Paléolithique moyen

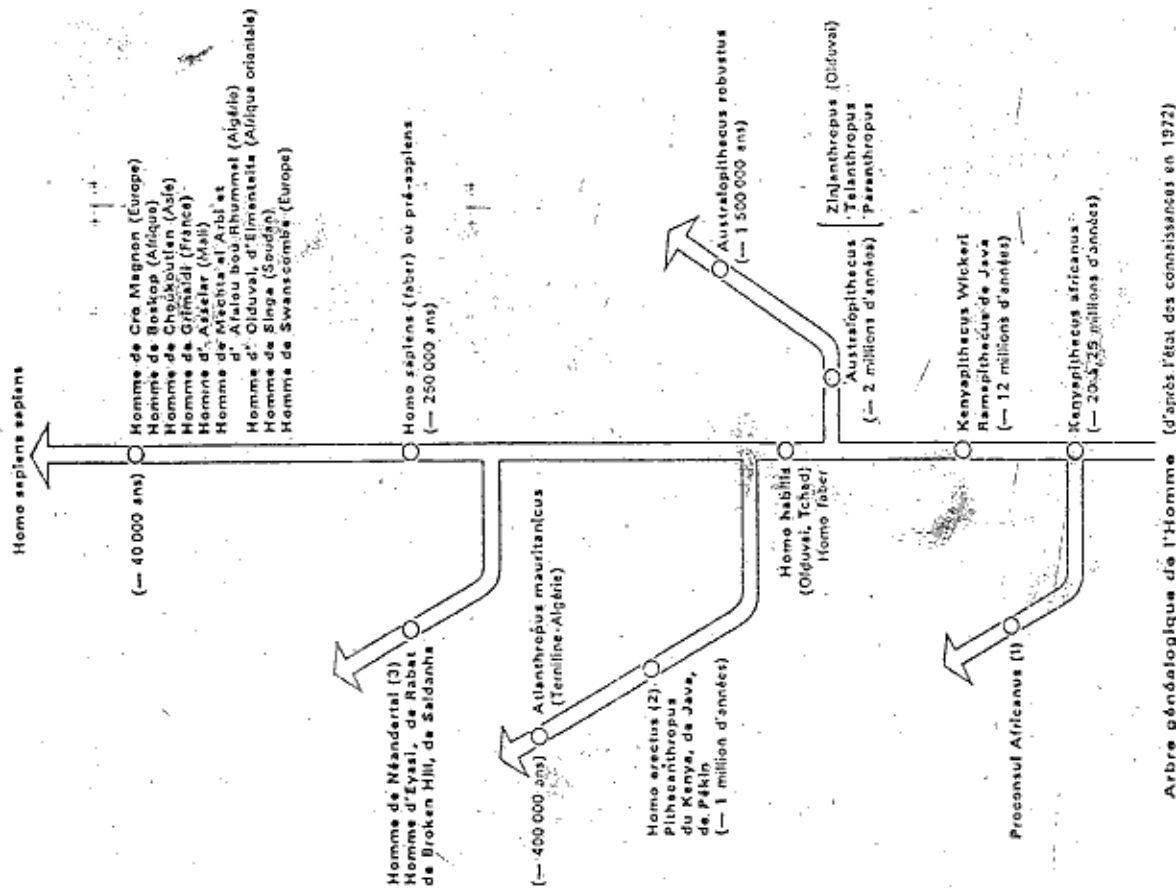
A cette période apparaissent les *néandertaliens* (de Néandertal nom d'un petit ravin près de Düsseldorf en Allemagne où ont été découverts les premiers fossiles de ce type d'hominien). Ils fabriquent de petits outils plus diversifiés que ceux des *pithecantropes*, mais vivent encore de la chasse et de la cueillette, s'abritant dans des cavernes ou campant en plein air. Ils forment une sous-espèce du genre *Homo sapiens* (« l'homme sage » en latin) qui atteint son évolution achevée au Paléolithique supérieur.

Le Paléolithique supérieur

Au Paléolithique supérieur, l'homme actuel (*Homo sapiens sapiens*) succéda aux différentes espèces d'hominien. Cette évolution fut le produit d'une lente élaboration, avec parfois des tentatives avortées, depuis des formes animales jusqu'à l'homme actuel (voir encart 1).

Si le sol ivoirien n'a pas encore fourni des restes d'hominien, des fragments d'armes et d'outillage du Paléolithique ont été retrouvés à l'ouest du fleuve Bandama, dans le V baoulé et à Abengourou. Un biface en quartz a été mis au jour à Bingerville, un autre à Fourouna, près de Ségouéa.

L'achèvement du type humain à la fin du Paléolithique, l'amélioration



Arbre généalogique de l'Homme (d'après l'état des connaissances en 1972)

Il est fait abstraction des mutations brusques et mélanges possibles.

- On se demande si l'espèce *Proconsul* constitue une impasse ou la souche des grands singes anthropoïdes.
- D'après certains (Leakey), la lignée de l'*Homo erectus* est une impasse. Pour d'autres, elle se situe dans l'axe de l'*Homo sapiens*.
- Pour certains, le Néandertalien est une impasse. Pour d'autres, des formes évoluées existent... qui seraient des ancêtres de l'*Homo sapiens*.

retrouve un peu partout des polissoirs dès que la roche affleure. Il s'agit souvent de meules fixes qui ont servi jusqu'à des époques récentes.

Le Néolithique est donc assez bien représenté en Côte d'Ivoire. On a même constaté une continuité de l'occupation de certains sites, tels Korhogo et Kong, du Néolithique à nos jours.

3. L'ÂGE DES MÉTAUX

Les hommes utilisèrent progressivement des métaux pour leur outillage et leur armement. La phase de transition a été souvent très longue. Dans certaines régions, la pierre n'a cessé d'être en usage qu'à une époque récente.

Les métaux

L'or et le cuivre, que l'on trouve à l'état natif, sont les premiers métaux utilisés. Puis on crée des alliages, notamment l'alliage du cuivre et de l'étain (ou du plomb) qui donna le bronze, le fer ne le remplaça jamais totalement. L'Afrique noire a connu le fer par invention locale, au moins dès le premier millénaire avant notre ère. Le travail du fer a succédé à la pierre, dans bien des régions, sans les étapes intermédiaires du cuivre et du bronze.

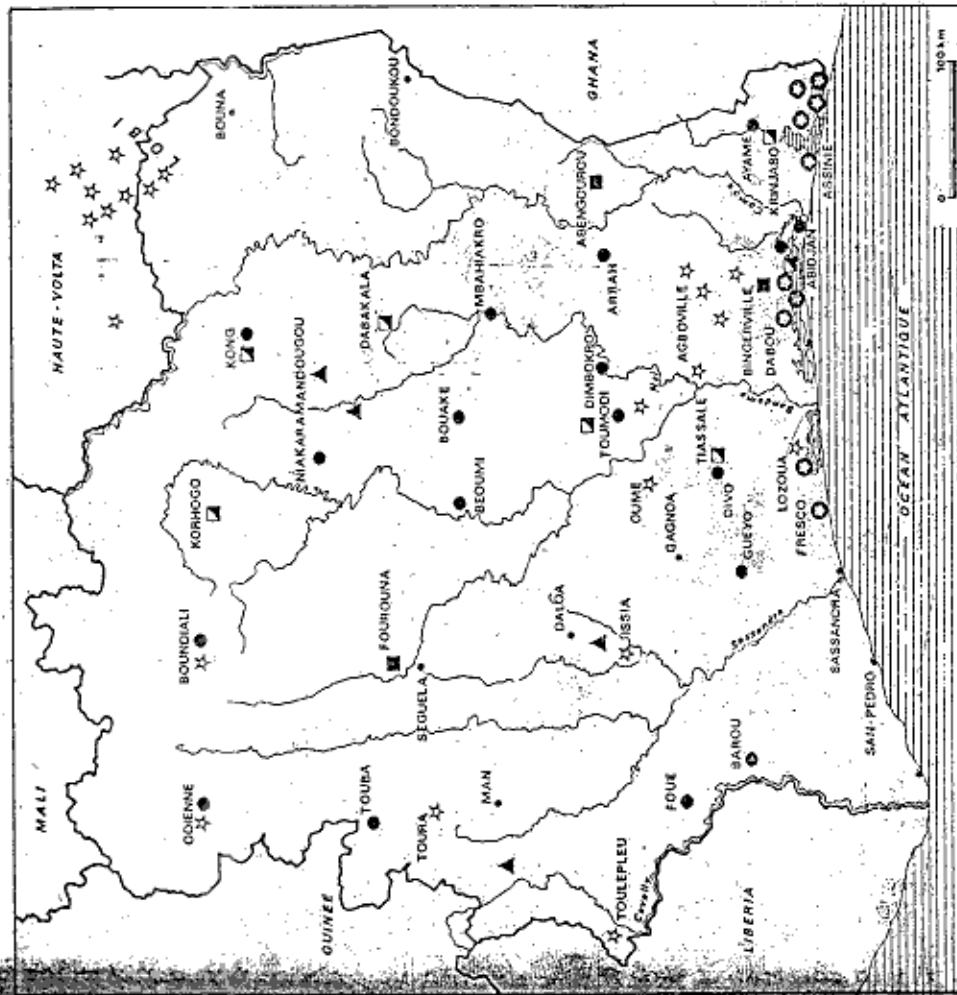
En Côte d'Ivoire, d'importants gîtes de scories, résidus de la métallurgie du fer, se trouvent au nord des lagunes de basse côte ainsi qu'à Issia, Oumé, Odienné, Toulepleu et en pays toura. Ils témoignent d'un développement relativement important de l'industrie du fer.

Les amas coquilliers

On retrouve aussi de gigantesques amas de coquillages dans toute la région des lagunes. L'amas d'Avadivry sur la lagune Ebré à un volume de 36 500 tonnes. Un amas d'Adiopodoumé atteint 14,5 à 16,25 mètres d'altitude. Ces amas coquilliers sont le fait des populations côtières qui consommaient ces coquillages et ces huîtres.

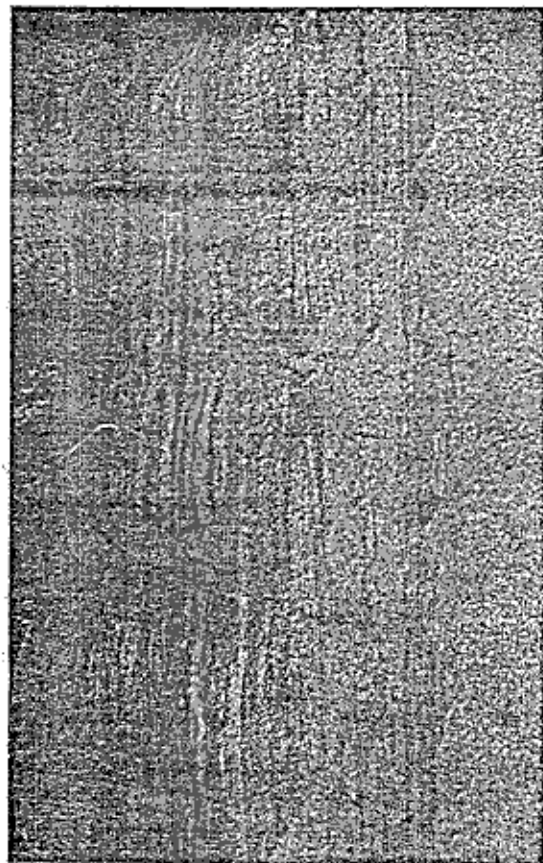
Les datations obtenues au carbone 14 oscillent entre 1 500 avant J.C. et 1 500 après J.C. Mais les plus anciens dépôts pourraient remonter au Néolithique. Les amas ont fourni des poteries, des ossements, des outils ; certains ont servi de cimetières.

CARTE PRÉHISTORIQUE DE LA CÔTE D'IVOIRE



- Paléolithique
- Néolithique
- ★ Âge du fer
- Amas de coquillages
- ▲ Site rupestre

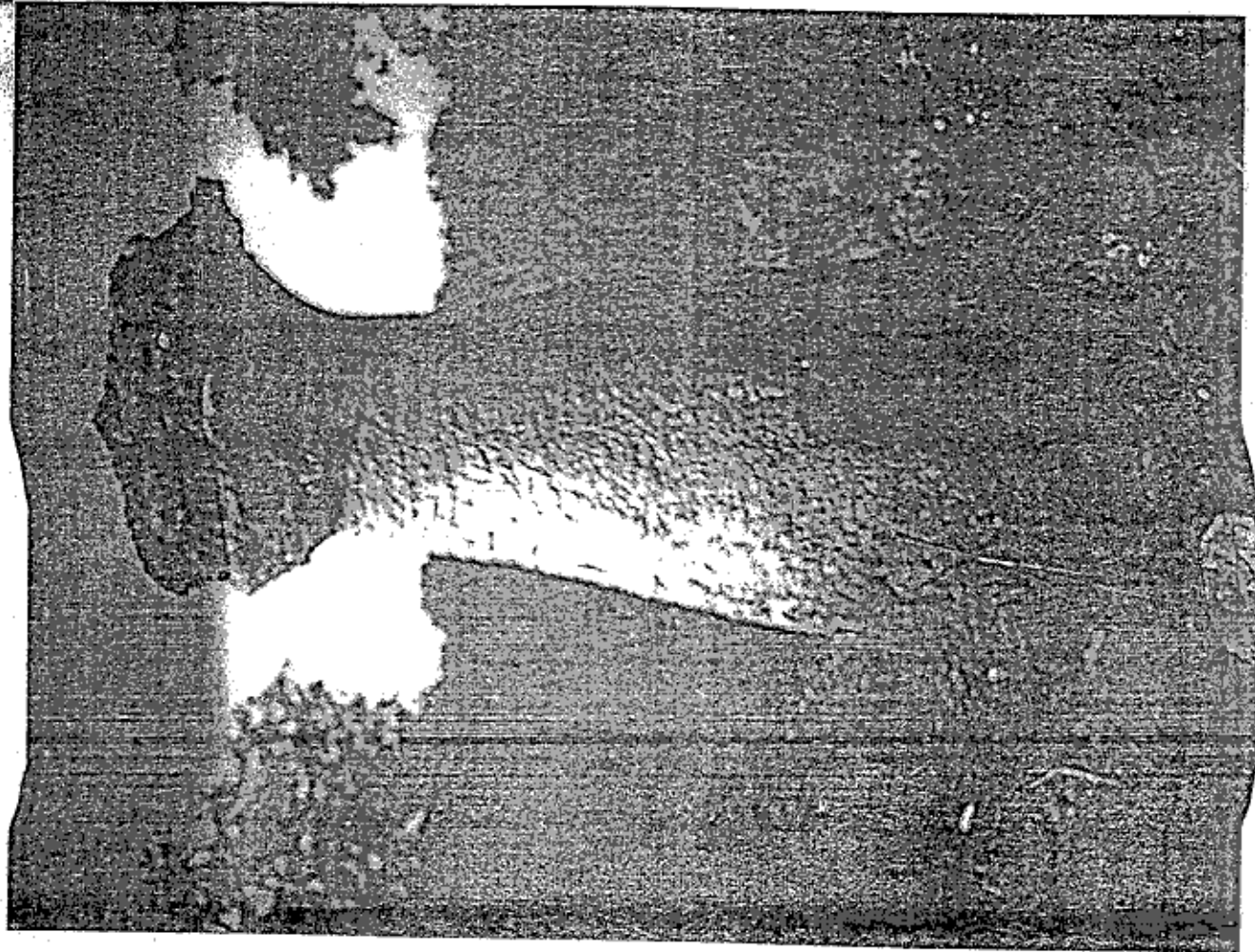
AMAS COQUILLER DE SONGON-DAGBE

*Les enceintes fortifiées*

Il faut enfin signaler l'existence d'une série d'enceintes fortifiées dans la région d'Agboville et d'Adzopé, à Diangobé, à Kong et en pays lobi. Ces enceintes sont d'époque récente d'une façon générale. A Agboville, la datation des objets des enceintes de la Ségué oscille entre la fin du xviii^e siècle et le début du xviii^e siècle. On a exhumé des coupes, des terrines, des cruches et marmites en terre cuite et au décor varié ; des fusaioles, des pipes, des meules, des polissoirs en grès et quelques objets en fer. Les fouilles du site de Kong ont également fourni une abondante céramique, généralement bien décorée (lignes en vague, bandes piquetées, dessins géométriques), des objets en fer (couteaux, pointes de flèche, fragments d'armes) et du matériel lithique (meules, broyeur).

4. LES PREMIERS HABITANTS

L'archéologie révèle la richesse en cultures préhistoriques de notre pays qui n'a jamais été une terre vide d'hommes.



1. Photo d'un Haut-fort en bois traditionnel

Les pygmées ou négrières

L'hypothèse de la présence de négrières ou pygmées comme premiers habitants est fort plausible. Elle se fonde au moins sur deux faits : l'absence d'un *Homo sapiens* associable au Paléolithique de l'Ouest africain, secondement la tradition vivace de « petits hommes rougeâtres », anciens maîtres de la terre chez la quasi-totalité des populations ivoiriennes. Certes, cette tradition est fortement teintée par l'imaginaire des contes et des légendes. Mais les descriptions souvent fantaisistes révèlent quelques traits qui caractérisent précisément les pygmées : la petite taille (entre 1,44 m et 1,55 m), la peau rougeâtre, l'abondante pilosité.

On peut donc admettre l'existence d'un peuplement originel de négrières, sans doute assez restreint, qui s'est fondu par assimilation et métissage avec les populations de grands Nègres installés de façon certaine au Néolithique.

Les premières ethnies

Parmi les premières ethnies qui ont disparu aujourd'hui ou qui subsistent à l'état de reliques, on distingue :

- dans le Sud : les Ehotilé, les Brékégon, les Abédjè, les Zehiri ;
- dans le Centre : les Asrin, les Goli, les Bomizambo ;
- dans l'Ouest : les Ega, les Gagou ou Gban, les Toura, les Nosso ;
- dans le Nord : les Falafala, Sénoufo autochtones de la région de Kong, les Lorhon, les Degha et les Huéla.

Ces populations ont été soumises ou assimilées, par les grands groupes ethniques qui se sont installés entre le xv^e et le xix^e siècle sur le territoire actuel de la Côte d'Ivoire.

DOCUMENTS

A. LA TRADITION DES PYGMÉES CHEZ LES DIDA

« A Zozo Oliziriboué (pays Dida), ces petits hommes sont appelés *Dagodigyeu*, *Dagotrigofte* ou *Dagotrigoyu*. Ils ont une peau noire comme un charbon, une face de singe, la bouche proéminente et de longs poils, ils ont les pieds retournés : leurs traces semblent aller dans un sens alors qu'en fait ils vont en sens contraire. Ils vivent dans des trous au fond desquels brille de l'or. En guise de bœufs, ils utilisent des buffles, et là où les buffles sont passés, on peut voir à côté de leurs traces celles des *Dagodigyeu*. De même les biches leur servent de cabris, et ils leur fendent l'oreille afin que chacun d'eux puisse reconnaître les siennes. Ils circulent en forêt le long de pistes semblables à celles que se fraient les animaux ; mais si l'on place un piège sur leur chemin, on le retrouve le lendemain en travers du sentier des hommes ».

Tradition recueillie par E. TERRAY, *L'organisation sociale des Dida de Côte d'Ivoire*, *Annales de l'Université d'Abidjan*, Série F, Ethnosoziologie, tome 1, fascicule 2, 1969, p. 18.

B. BILAN DE L'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE IVOIRIENNE

« Des pays ouest africains, la Côte d'Ivoire est l'un des moins connus au point de vue de l'archéologie préhistorique et protohistorique.

Les raisons de cette carence sont multiples : les recherches y sont rendues très difficiles par la couverture végétale : l'acidité du sol ne permet pas la conservation des os : l'outillage lithique — à l'exception des haches polies — assez fruste, n'a pas attiré l'attention des amateurs ; la matière première, les roches, ne sont pas de bonne qualité ; les grottes et abris, assez rares d'ailleurs, n'ont fourni d'autres restes d'habitats anciens que sub-actuels et, faute de spécialistes à Abidjan, le pays n'a pas été véritablement prospecté, ni le public sensibilisé aux recherches archéologiques.

Nous possédons trop peu d'éléments sûrs pour pouvoir donner un aperçu de la période paléolithique en ce pays. A peu près toutes nos connaissances dérivent des travaux d'O. Davies, où la Côte d'Ivoire n'est traitée que subsidiairement.

Nous trouvons ainsi deux « gisements sûrs » de Pebble-tools marqués

juste à l'ouest de la Bandama, un d'Acheuléen¹ et plusieurs de Sangoen* dans le V Baoulé et à Abengourou. Comme sites mésolithiques importants sont portés : Orbaï près d'Abidjan, Bécoumi, Dimbokro, Toumodi, Bouaflé, Bouaké, Niakaramandougou, Koulou Koulokoro et Mbahiakro.

(...)

De la climatologie du pays au Paléolithique, nous ne savons pas grand-chose de sûr. La forêt a dû tour à tour être plus étendue qu'aujourd'hui ou au contraire plus réduite, (...)

Quels étaient les hommes vivant dans le pays au Paléolithique ? des Négroïdes et Pygmôïdes selon toute probabilité. Nous avons fort peu de renseignements à ce sujet puisque, comme nous l'avons dit plus haut, les ossements ne se conservent pas dans ce biotope humide ; il conviendrait d'en rechercher en grotte ou dans des alluvions anciennes, à grande profondeur.

R. MAUNY, « Contribution à la connaissance de l'archéologie préhistorique et protohistorique ivoiriennes » *Annales de l'Université d'Abidjan* série I, Histoire, tome I, 1972, pp. 11-32.

CHAPITRE II

LES GOUR¹ LES SÉNOUFO

Les Sénoufo forment un ensemble humain extrêmement original et diversifié qui occupe les savanes du nord de la Côte d'Ivoire. Ils appartiennent, du point de vue linguistique, à la famille des langues voltaïques ou gour qui regroupe, entre autres langues, le *Syénar* (langue des Sénoufo), le *Koulanço* et le *Lobi*.

C'est un des peuples les plus anciens qui s'est, sans doute, formé sur place.

1. LA FORMATION DU PEUPLE SÉNOUFO

Dans leurs traditions orales, les Sénoufo ne mentionnent ni grandes migrations anciennes, ni groupes humains antérieurement installés, ni conquête territoriale. Leurs bois sacrés ont conservé une végétation ancienne qui devait recouvrir toute la région avant l'intervention des hommes.

Ainsi donc, l'absence de conquête territoriale, les traditions d'autochtonie, la végétation ancienne des bois sacrés sont autant d'éléments qui confirment l'antériorité des Sénoufo dans leur habitat actuel.

L'histoire ancienne des Sénoufo est marquée par la formation de l'ethnie à partir de la fin du Néolithique, le développement des villages et d'un système de bois sacrés hiérarchisés qui remonterait probablement au deuxième millénaire avant notre ère.

1. *Acheuléen* : (de Saint-Acheul près d'Amiens) type d'industrie préhistorique caractérisé par des bifaces, outils en forme d'amande, travaillés sur les deux faces avec un tranchant uni.
Sangoen : (de Sangou Day, rive du Lac Victoria), industrie dérivée de l'Acheuléen.

Formation de l'éthnie et création des villages

Les premiers groupes sénoufo vivaient de la chasse et de la cueillette. Ils étaient installés dans les régions septentrionales du pays sénoufo actuel.

L'adoption de l'agriculture entraîna la fondation des villages. Ces transformations capitales contribuèrent à un accroissement de population tel qu'il fallut rechercher de nouvelles terres de culture.

L'expansion se fit vers les régions du Sud, riches en terres fertiles et vides d'hommes, régions que les premiers groupes avaient sans doute déjà explorées lors de leurs activités de chasse et de cueillette.

Avec les villages était également apparue une institution particulière, le *Poro*, qui reste le pilier de la vie communautaire des Sénoufo (voir encart 1).

Le *Poro* est en effet une société d'initiation et de formation des citoyens de toute communauté villageoise sénoufo. Il a été institué pour assurer la cohésion des divers groupes familiaux des villages.

La création des villages et du *Poro* se traduisit enfin par l'organisation d'un système de bois sacrés hiérarchisés qui déterminait les relations entre les différents groupes sénoufo.

Le Système de bois sacrés hiérarchisés

Ce système est étroitement lié au processus de création des villages. Tout Sénoufo qui se sépare de son groupe pour défricher de nouvelles terres, fonde d'abord un campement de culture ou *Yogo*. Ce campement s'agrandit, progressivement avec l'arrivée de descendants directs du fondateur, de membres de sa famille élargie ou de personnes en quête de terrains de culture. Le fondateur peut, en mettant en avant l'importance nouvelle de son campement, demander aux autorités de son village d'origine, la transformation du campement en village autonome. Le *Yogo* devient alors un village (*Kaha*) à part entière et reconnu comme tel, une fois que sont érigés le bois sacré, un panthéon et un cimetière.

De ces trois éléments constitutifs du village, le premier, le bois sacré, est sans conteste le plus important. Le bois sacré du village le plus ancien créait d'autres bois sacrés et avait, de ce fait, une prééminence dans une région donnée.

C'est ainsi que s'organisa une hiérarchie de bois sacrés dans tout le pays sénoufo. Chaque village étant autonome avec ses propres structures politiques, administratives et culturelles, ce système assurait une coordination et une intégration des divers groupes, sans qu'on puisse parler, pour

Encart 1

PORO ET BOIS SACRÉ

Le *Poro* communautaire est une initiation qui concerne tous les habitants du village. Il vise à former un homme social accompli et bien intégré à la collectivité villageoise. Il confère la citoyenneté complète et permet d'accéder à des responsabilités publiques.

L'organisation du *Poro*

Le *Poro* se déroule en trois phases de sept ans chacune, soit un cycle de vingt et un ans. A l'intérieur de chaque phase, on distingue divers échelons qui correspondent à la progression dans l'initiation et à des grades.

La première phase, appelée *Poworo* est réservée aux enfants de sept à douze ans. Elle dure sept ans et comprend quatre échelons correspondant à quatre grades. Au cours de cette phase, les initiés reçoivent un début d'enseignement agricole pratique (utilisation de la petite daba) et les rudiments de la philosophie initiatique (découverte des symboles).

La deuxième phase, le *kuworo* est celle de l'adolescence. Elle dure également sept ans. Les initiés apprennent essentiellement les rites liturgiques, les danses cérémonielles et subissent un entraînement militaire pour servir d'avant-garde en temps de guerre.

La troisième phase, le *Tyologo* est celle de l'âge mûr. Elle est la plus importante et doit être obligatoirement suivie pour être reconnu citoyen à part entière. Elle dure sept ans et comprend douze échelons. Les initiés reçoivent un enseignement complet : philosophique, artistique, historique, religieux, civique et politique. Le dernier grade de cette phase, le *Kefo* correspond au plus haut degré d'initiation.

L'initiation se fait de façon progressive, sous la direction de maîtres réputés choisis parmi les anciens initiés et sous la forme de sessions régulières qui durent d'un jour à un mois et qui ont lieu dans le bois sacré. Entre les sessions, les initiés exécutent des travaux collectifs au profit des dignitaires du *Poro* ou de la collectivité villageoise.

A chaque phase de l'initiation, l'initié reçoit un nom rituel, celui donné à la dernière phase est porté jusqu'à sa mort. Il subit des épreuves d'endurance de toutes sortes (flagellation, privation de nourriture, de sommeil etc.) ; il verse des redevances et des amendes aux dignitaires du

Poro ou à la collectivité villageoise; il apprend enfin une langue secrète qui utilise les mêmes mots que la langue courante, mais avec d'autres sens. L'enseignement dispensé est frappé du sceau du secret. Nul n'a le droit d'en révéler des aspects à des non-initiés, sous peine de mort ou de sanctions très sévères.

Au terme de chaque phase, a lieu une cérémonie de prière marquée par de grandes manifestations artistiques et rituelles. Les plus grands se couronnent la fin du *Tyologo*.

Le Poro crée, entre initiés du même cycle, un véritable esprit de corps, une fraternité, une solidarité et une entraide permanente qui concourent à la vie quotidienne, les grands travaux agricoles, les fêtes, etc.

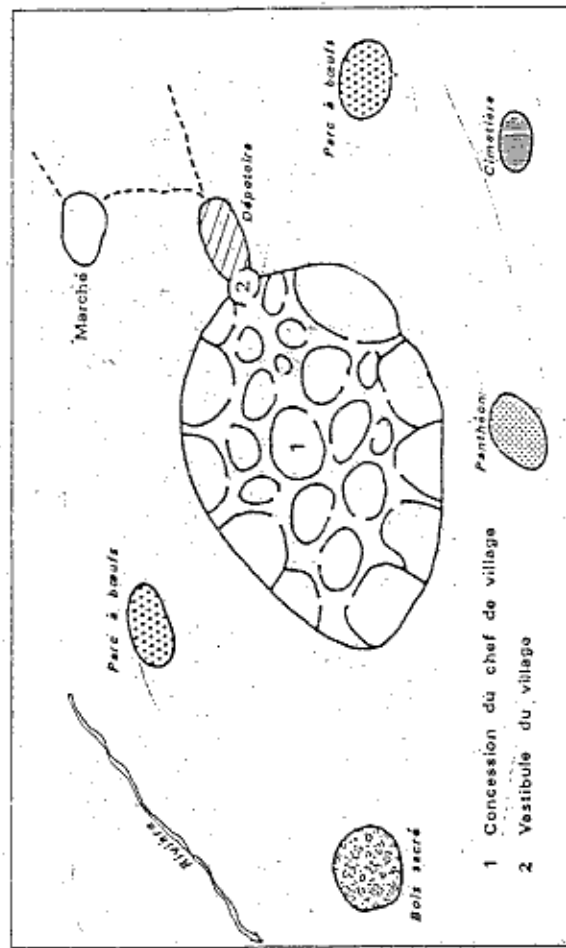
À côté du Poro communautaire, organisé par le village, existe une variété de Poro privés, non obligatoires et régis par des individus ou des groupes d'individus. Peuvent être rangés dans cette catégorie les Poro féminins (le Poro communautaire ne s'ouvrant qu'aux femmes déjà âgées) et les initiations aux noms variés, tels les *Nikari*, les *Wobele*, les *Korobole*, les *Sarabog*.

Poro communautaire et Poro privés ont chacun leur lieu, un bois sacré.

Le bois sacré

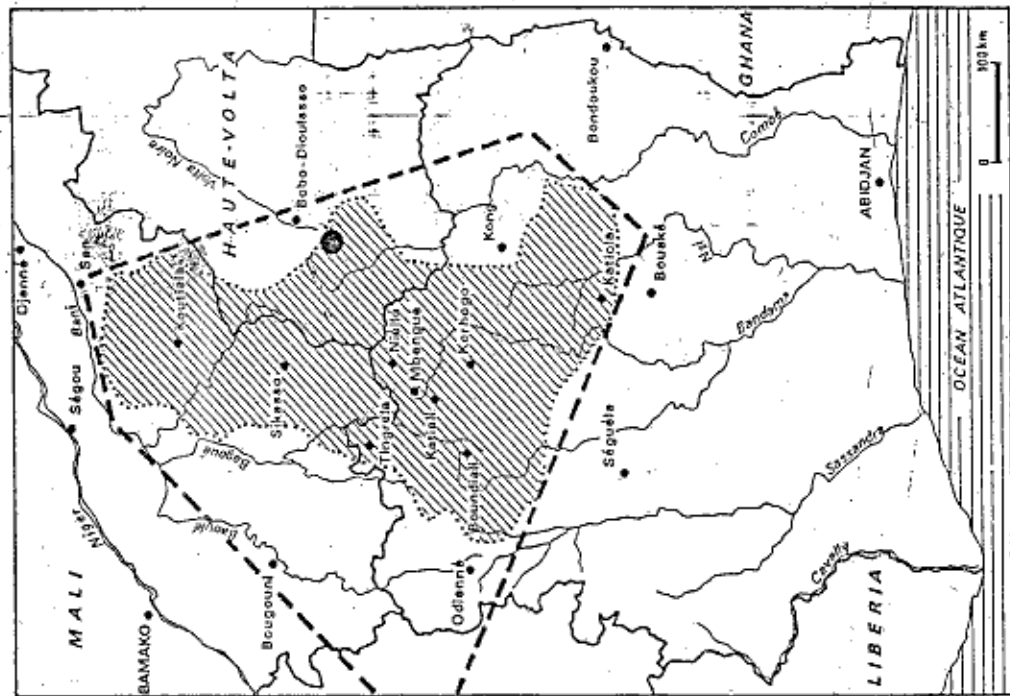
Le bois sacré est situé de façon générale aux environs immédiats du village (voir Illustration). De faible étendue (2 à 4 hectares) et de forme circulaire, ce bois constitue un îlot de forêt en pleine savane. C'est un lieu sacré que les divinités et les ancêtres défunts sont censés visiter en permanence; un sanctuaire où est édifié un autel à sacrifier et entreposé le matériel des rites; où se dispense l'enseignement aux initiés et se déroulent certaines cérémonies du village. Pour préserver l'inviolabilité de ce lieu sacré, on édifie souvent de faux sentiers d'accès, un double système d'endroits sacrés etc.

PLAN D'UN VILLAGE SÉNOUFO ET DE SES ANNEXES



LE MONDE SÉNOUFO

Carte 1



● Foyer d'origine de la langue Sénoufo

▨ Zone d'extension actuelle

- - - Zone d'extension primitive

autant d'Etats ou de Chefferies. Une telle évolution vers les chefferies n'intervint dans certaines régions qu'après le XVII^e siècle de notre ère et sous l'influence mandé.

Le monde sénoufo

Ainsi organisés en villages et en hiérarchies de bois sacrés, les Sénoufo occupèrent toute la vaste zone qui s'étend, d'est en ouest, du fleuve Comô à la rivière Sankarani et, du sud au nord, depuis la région de Katiola jusqu'à celle de San (voir carte 1).

On peut dater de cette même période l'extension de la langue sénoufo ou Syénar. Née dans la région de Banfora, cette langue fut adoptée par tous les groupes sénoufo dont elle constitue l'élément d'unité le plus évident. En effet, si les groupes sénoufo ont leur nom propre, tous se reconnaissent. Cependant Sénambele, c'est-à-dire ceux qui parlent le Syénar. C'est d'ailleurs à partir de ce vocable traduit en malinké que le colonisateur français imposa le nom Sénoufo qui désigne depuis lors tous ceux qui parlent le Syénar.

Pendant au moins deux millénaires, les Sénoufo se sont constitués en tant que peuple, ont vécu une vie autonome et ont bâti tous les éléments de leur civilisation originale.

Mais à partir du XVI^e siècle de notre ère commence une nouvelle période de l'histoire des Sénoufo, marquée notamment par la particularisation de certains groupes, Niéné, Tanga, Taguana, Pallaka, et surtout par des migrations consécutives à l'arrivée de nouveaux peuples comme les Manding et plus tard les Baoulé.

2. LES MIGRATIONS SÉNOUFO

Les migrations se sont déroulées sur trois siècles et sont liées à des causes économiques, politiques ou aux guerres samoriniennes.

Les migrations du XVI^e siècle

Les migrations du XVI^e siècle conduisirent les Sénoufo dans trois grandes directions : vers le nord-ouest dans la région de Bobo-Dioulasso, vers l'est dans la région de Bondoukou et de Begho, vers le sud dans la région entre Bandama et Nzi (voir carte n° 2).

Ces mouvements de population avaient sans conteste, des causes économiques. La cité marchande de Bobo-Dioulasso était une étape importante du commerce en direction du Niger. A Bondoukou et surtout à Begho, ville dioula née des orpailles situés près du coufle de la Volta noire, les Sénoufo qui y étaient appelés *Pantara* se livraient à l'exportation de l'or. Entre Bandama et Nzi, les Sénoufo ouvraient au commerce du Soudan le débouché maritime du Bas-Bandama.

Les migrations des xvii^e et xviii^e siècles

Ces migrations étaient liées aux mouvements des populations malinké-dioula ainsi qu'aux hégémonies politiques que celles-ci exerçaient à Odiénné et Kong.

C'est ainsi que les *Tagouana* furent refoulés des pays de Séguéla et Mankono vers leur habitat actuel dans la région de Katiola.

Plus à l'Est, les *Djimini* de Dabakala sont également issus du Nord-ouest et s'étaient installés dans leur habitat actuel avant les Tagouana.

Plus au Sud, les Sénoufo installés dans la région de Bouaké furent submergés et assimilés par les Baoulé au xviii^e siècle.

Les Malinké d'Odiénné repoussèrent les *Niénié* installés au Nord-Ouest vers la région de Boundiali, tandis que ceux de Boron et Guiendana assujétissaient les *Tanga* et les *Fodonon*.

Pour fuir la domination malinké-dioula, les Sénoufo, notamment les *Nafara* et les *Tiembara* s'étaient installés massivement sur la rive gauche du Bandama. La création de l'Empire dioula de Kong au début du xviii^e siècle, les obligea à repasser le Bandama. C'est cette masse de réfugiés mêlés aux Sénoufo antérieurement installés comme les *Tanga* et les *Fodonon* que des hommes de guerre sénoufo organisèrent en chefferies sur le modèle malinké à partir du milieu du xviii^e siècle.

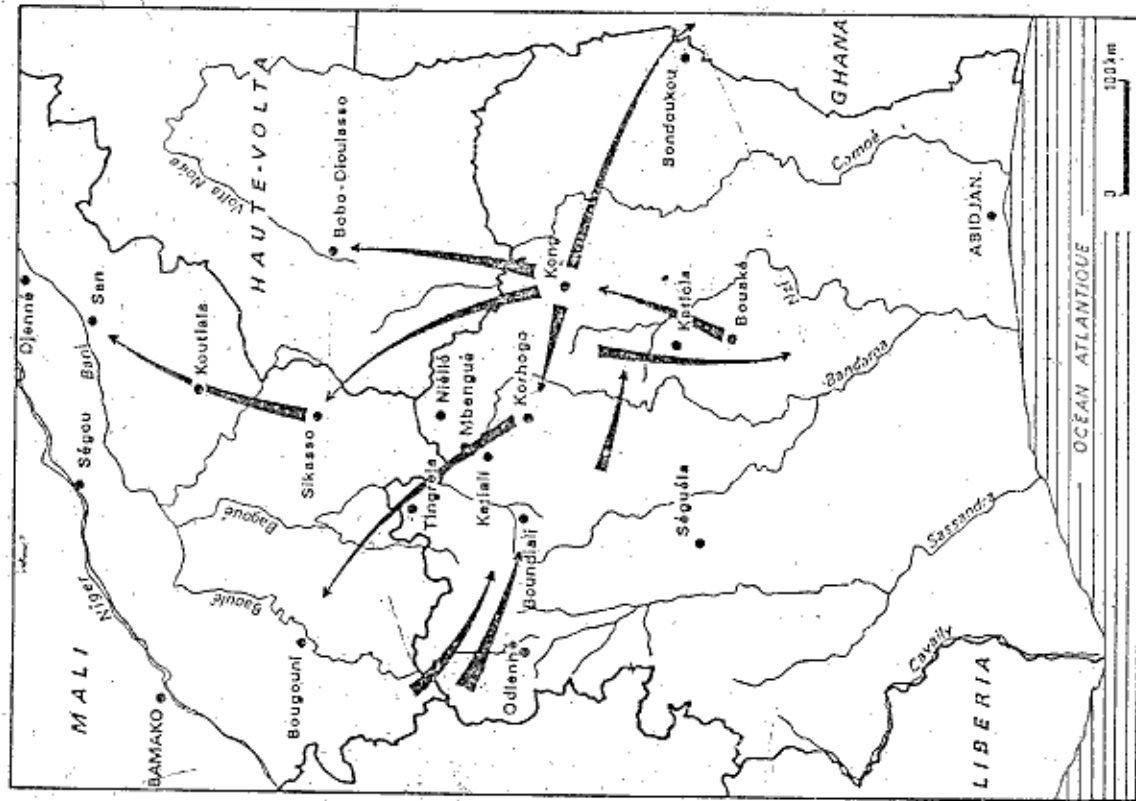
C'est ainsi que Nangen Sorho (voir encart 2), guerrier sénoufo précédemment au service du roi de Kong organisa dès le xviii^e siècle les Tiembara en une puissante chefferie autour de Korhogo. Cette chefferie put maintenir son autonomie au xix^e siècle grâce aux chefs Zouakonion et Gbon Coulibaly (voir encart 2).

L'exemple des Tiembara de Korhogo fut imité par Layché Sorho à Sinématiali, Nyopé Faan Yéo à Niellé et Nyénéma Sorho à M'Bengué.

Profitant du vide créé dans la boucle du Niger par la disparition d'Etats puissants, les Sénoufo s'étendirent vers Sikasso qui devint, à la fin du xviii^e siècle, la capitale d'un royaume puissant, le *Kénédongou*.

Carte 2

LES MIGRATIONS SÉNOUFO



Les migrations du XIX^e siècle

La première moitié du XIX^e siècle fut une période relativement calme. Certes éclataient ici et là des guerres limitées qui n'ont pas entraîné cependant de notables mouvements de population.

Tout change à partir des années 1870. Le pays sénoufo est pris dans la tourmente des guerres locales et des guerres samoriennes.

Le danger vient d'abord de Sikasso, royaume sénoufo islamisé qui entreprend, sous la direction énergique de ces deux derniers rois *Tièba* et *Babemba*, de soumettre les chefferies de Niellé, Sinématiali, M'Bengué.

Les cités de Guembé et Niellé sont ainsi détruites vers 1875, celle de Sinématiali dévastée vers 1883, attaquée de nouveau vers 1890 et définitivement écrasée en 1892. Le pays tagbon avec sa capitale M'Bengué, le pays tiembara avec Korhogo se soumettent à la tutelle de Sikasso.

Puis la guerre embrase le sud du pays sénoufo. Des Zerma, guerriers et commerçants issus de la vallée du Niger à l'est de Niamey portent la guerre et la désolation dans le pays tagouana et djimini.

Ces Zerma, faute d'avoir pu régénérer la société indigène sénoufo où s'étaient enkystées leurs petites colonies, se lancèrent dans une série d'aventures guerrières. Ils étaient menés par *Mori Touré*, chef de guerre entraîné chez les Toucouleurs, acquis à l'idée de guerre sainte contre les indigènes et qui rêvait de se tailler un royaume entre Bandama et Nzi.

Une querelle relative à la succession d'un riche marchand zerma installé dans le Djimini offre à Mori et ses congénères le prétexte de leur agression contre les Sénoufo. Les Tagouana sont écrasés, mais les Djimini résistent et signent une trêve avec le chef zerma.

Mécontent de n'avoir pu châtier les auteurs mêmes de la querelle, Mori agresse de nouveau le pays tagouana, suscitant ainsi une levée de bouclier de tous les Sénoufo du Sud. Vaincus, les Zermas se retirent à la frontière du pays baoulé, où ils créent Marabadiassa.

Commencée vers les années 1885, l'aventure militaire des Zerma a duré un peu moins de dix ans. Elle a contribué cependant à décimer les Sénoufo du Sud par les massacres et les ventes massives de captifs aux Baoulé.

Enfin Samori vint. Les Zerma de Marabadiassa le rallièrent aussitôt. Le conquérant dioula pratiqua la même politique de force contre les Sénoufo du Sud qui, abusés par les intrigues des militaires français tels le capitaine Marchand, s'étaient opposés à l'expansion de son empire vers l'est.

Chez les Sénoufo, seuls furent épargnés les Tiembara dirigés par le pacifiste Gbon Coulibaly qui avait su habilement se détacher de Sikasso

pour s'allier à Samori. De 1883, date de l'installation des Samoriens en pays sénoufo à l'arrestation en 1898 du grand résistant dioula, les Sénoufo ont subi une domination implacable qui a laissé des traces profondes.

Massacres, pillages, déportations ont entraîné des changements dans la distribution géographique de la population. Les nécessités de la défense ont amené les villages à se regrouper, donnant ainsi un habitat groupé qui s'est substitué, notamment dans le nord et l'ouest du pays sénoufo, à un habitat dispersé.

Le pays tiembara relativement épargné par les guerres a dû absorber une masse de réfugiés qui a grossi la population de la zone entre la boucle du Bandama et la rivière Solomougou. La densité de cette zone est encore aujourd'hui une des plus fortes du pays.

Ce sont donc tous ces facteurs historiques, auxquels s'ajoutent bien évidemment les facteurs écologiques, qui expliquent la répartition des différents groupes Sénoufo.

3. LA RÉPARTITION DES GROUPES SÉNOUFO

Les Sénoufo sont répartis en une trentaine de sous-groupes, s'étendant sur les territoires actuels de la Côte d'Ivoire, de la Haute-Volta, du Mali et du Ghana. On peut distinguer cinq ensembles en fonction des affinités géo-historiques; quatre ensembles sont localisés sur le territoire ivoirien (voir carte 3).

Encart 2

LES CHEFS TIEMBARA CÉLÈBRES

1. NANGEN SORHO

La tradition orale fait de Nangen Sorho le créateur de la chefferie Tiembara et le chef le plus illustre. Elle le présente aussi comme un envoyé de Dieu et lui attribue tous les hauts faits des autres chefs tiembara.

En fait, c'est un personnage réel qu'on peut situer dans l'espace et dans le temps.

Nangen appartenait à la famille Sorho, installée primitivement à Kong. C'est là que Nangen se distingua comme grand guerrier. C'est de là qu'il partit avec ses compagnons s'installer à Korhogo.

S'il ne créa pas la chefferie tiembara, il l'organisa solidement et la défendit victorieusement contre les agressions extérieures, notamment celles des Mandé de Kong. Ceux-ci entretiennent d'ailleurs des relations de respect et d'amitié avec Korhogo depuis cette époque.

Nangen aurait régné sur les Tiembara de 1710 à 1750. Douze successeurs le séparèrent de Zouakonion Sorho.

2. ZOUAKONION SORHO

Troisième successeur de Nangen à la tête des Tiembara, Zouakonion Sorho prit le pouvoir autour des années 1840. Grand guerrier, il défendit avec succès sa chefferie contre les visées expansionnistes des Malinké d'Odienné. Par contre, il dut se soumettre à la force militaire des Sénoufo du royaume de Kénéédougou. Il devint le vassal du roi Tiéba et lui apporta son concours militaire pour soumettre les Tiembara de Niellé et les Nafambélé de Sinématiali et Napiéléougou. Habile politique, Zouakonion profita de ces campagnes menées conjointement avec son suzerain pour étendre son autorité aux autres sous-groupes qui habitent le centre du pays sénoufo.

Il ne se départit pas de sa fidélité envers Sikasso. Mieux, il prit résolument

le parti de Babemba, successeur de Tiéba qui avait entrepris de soumettre définitivement les Nafambélé. Cette soumission fut effective en 1892 grâce à l'aide militaire de Zouakonion et de quelques autres chefs sénoufo. Pour éviter toute nouvelle révolte, le roi de Sikasso prit en otage les chefs qu'il avait soumis. Après d'âpres discussions, Zouakonion qui était très malade livra à ses lieutenants son fils Péléforo Gbon Sorho. Zouakonion mourut en avril 1894 après cinquante quatre ans de règne.

3. PELEFORO GNON SORHO

C'est par un véritable coup de force que Péléforo Sorho plus connu sous le nom dioula de Gbon Coulibaly accéda au pouvoir en 1894. Selon la coutume sénoufo, c'est un parent utérin, Tyoubé Sorho qui succéda à Zouakonion. Faible personnage, Tyoubé encore appelé Toutoumana ne put imposer son autorité fortement disputée par Kasouana, un autre fils de Zouakonion. Pour éviter que l'anarchie ne s'installât au sud de son royaume, Babemba renvoya l'otage Péléforo Sorho avec une petite colonne militaire pour assumer le pouvoir en pays tiembara. Ainsi, c'est par la force que celui qui fut, toute sa vie durant, un pacifiste à tout crin, arriva à la tête de la chefferie tiembara.

Habile politique, prompt à toutes les concessions et à tous les revirements pour préserver la paix et les intérêts de son peuple, Gbon Coulibaly rompit d'abord l'alliance avec Sikasso pour suivre Samori, le souverain le plus puissant de la région. Puis, il organisa la grande délégation qui fit allégeance à Samori en 1894. En prenant l'initiative de rompre avec Sikasso, en ralliant le pays sénoufo à Samori, Gbon Coulibaly devint le chef de file de tous les Sénoufo, leur rassembleur et leur sauveur. Ceci consolida son autorité qui sera encore accrue par son ralliement aux Français en 1898 au moment où Samori est défait. Sous la colonisation, il fut un chef respecté de ses administrés et du pouvoir colonial. Grâce à son influence, il sut orienter la classe dirigeante sénoufo vers l'Islam et mobiliser les Sénoufo au sein du Rassemblement Démocratique Africain (R.D.A.), dirigé par Houphouët-Boigny dont il fut le père spirituel.

Gbon Coulibaly mourut centenaire le 19 septembre 1962.

Les Sénoufo du Nord-Ouest

Ils occupent le pays qui s'étend d'Odienné à Boundiali. Les sous-groupes distingués par leurs parlers sont : les Niéné, les Kadié, les Nohoulou, les Ténéouré, les Gbato.

On note la présence de minorités malinké et samogho.

Les Sénoufo du Centre

Le cœur du pays sénoufo est habité par : les Tagbambélé, région de M'Bengbé; les Kassembélé et les Tangabélé, région de Niofoin; les Tiembara, région de Korhogo; les Nafambélé, région de Sinématiali, et Napiédougou; les Kafibélé, région de Sirasso-Kanoroba; les Koyfo, région de Dikodougou; les Gbonzoro, au sud de Napiédougou tout comme les Nafara.

Eparpillés parmi ces sous-groupes, vivent les Fodembélé, Sénoufo anciennement installés et de fortes minorités malinké-dioula.

Les Sénoufo du Nord-Est

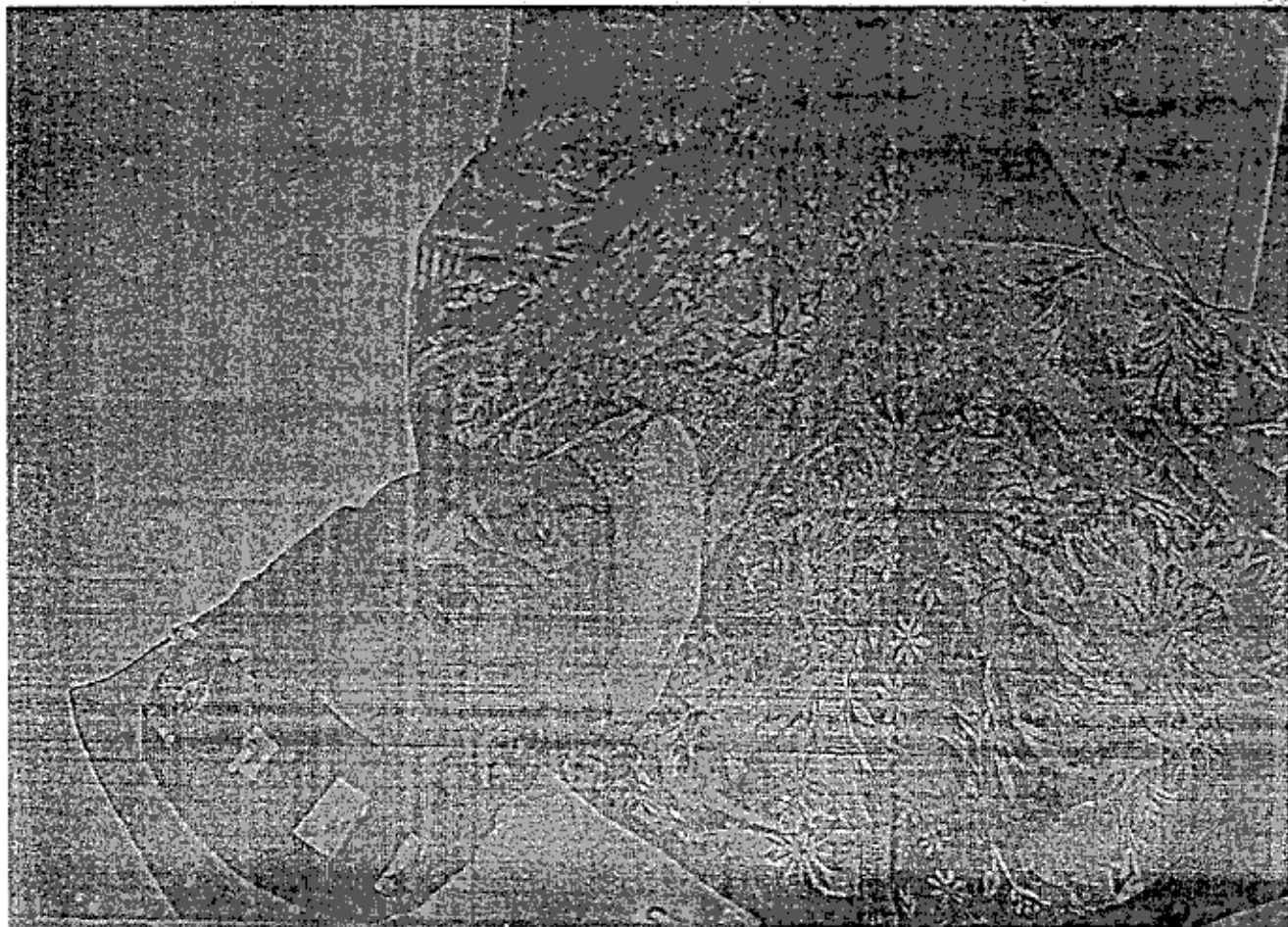
Ces Sénoufo ont subi les influences des groupes voltaïques (bobo, lobi, gourounsi) et aussi des Mandé. Ils se subdivisent en Niarhafolo, région de Ferkéssédougou; en Pallaka et Falafala, région de Kong; en Koriomo; en Nafana, région de Bondoukou. Comme minorités d'origine voltaïque, on distingue les Krini et les Loron qui habitent deux villages, près de Koumbala.

Les Sénoufo du Sud

Les Sénoufo du Sud ont subi diverses influences malinké-dioula mais aussi zerma et akan.

Ils se composent des Takponin ou Tagouana de la région de Katiola, des Djimini de la région de Dabakala et des Djamala, groupe métrisé avec les Malinké-dioula de la région de Satama.

Le cinquième ensemble localisé au nord du pays sénoufo sur les territoires actuels du Mali et de la Haute-Volta comprend les sous-groupes Minyanka,



Péléforo Gbon COULIBALY (1860-1962)
Chef des Tiembara de Korhogo

DOCUMENTS

A. LES SÉNOUFO : AUTOCHTONES OU NON ?

« La majeure partie des auteurs qui ont abordé le problème de l'autochtonie des Sénoufo lui donnent une réponse plus ou moins évasive ; ils reconnaissent cependant une grande ancienneté à leur installation dans leur actuel habitat. »

Maurice Delafosse, parmi les premiers (dans *Haut-Sénégal-Niger*), considère le complexe sénoufo (qu'il qualifie de « famille ») comme composé de plusieurs « groupes » qui, au cours des âges, sans trop s'éloigner de leur pays d'origine, ont essaimé dans les régions qu'ils occupent aujourd'hui (en vérité, Delafosse — tout en admettant la probabilité de migrations locales — paraît assez enclin à attribuer aux Sénoufo l'épithète d'« autochtones »).

Dans le même ordre d'idées, on peut supposer qu'avant les bouleversements politiques provoqués par des invasions mandé au cours des derniers siècles, les Sénoufo étaient moins dispersés et occupaient des terres moins étendues. Repoussés par l'envahisseur pénétrant tantôt de l'ouest (?), tantôt du nord, les Sénoufo se virent séparés en trois tronçons que l'on reconnaît actuellement et qui correspondent, géographiquement, aux trois régions : 1° Koutiala — San ; 2° Sikasso — Banfora ; 3° l'ancien cercle de Kong.

Selon nous, toute discussion autour d'une « autochtonie » quelconque est une entreprise stérile.

D'après B. HOLLAS, *Les Sénoufo*, Paris, P.U.F., 1957, p. 19.

B. PORTRAIT DU SÉNOUFO

« Cette prédisposition quasi paralysante du Sénoufo à cultiver amoureusement la paix, la sécurité à l'intérieur de son univers villageois lui confère cette mentalité spéciale que Vendéix¹ dépeint dans la formule lapidaire suivante :

« Pacifique jusqu'à la passivité poussée à l'extrême, ... il (le Sénoufo) a toujours subi son destin avec un fatalisme outré. »

La résignation totale au lieu de la révolte, tel est le trait fondamental du

1. Vendéix, administrateur colonial, auteur d'une monographie du pays sénoufo publiée en 1934.

comportement du Sénoufo, ce qui a fait dire de lui qu'il est « un vaincu de la vie ». Mais s'il recherche la sécurité, c'est pour pouvoir s'épanouir pleinement afin de s'adonner entièrement à ce qu'il considère comme sa raison d'être : le labour de la terre. Vendéix a saisi cette préoccupation du Sénoufo quand il écrit :

« Constamment penché sur la terre ingrate qu'il travaille et remue toute l'année, c'est un rude paysan, laborieux, rustique, dur à la tâche. »

Souci viscéral de la sécurité, résignation paralysante et attachement profond à la terre sont les traits fondamentaux qui nous semblent le mieux camper le Sénoufo. Son éducation de base et surtout l'organisation de sa société sont responsables du façonnement de la personnalité de cet homme pacifique et fataliste. » (D'après SINALI COULIBALY, *Le Paysan Sénoufo*, Abidjan-Dakar, NEA, 1978, pp. 53-54.)

C. LA RELIGION SÉNOUFO

« Selon B. Hollas, pour expliquer la création et l'évolution du monde, le Sénoufo place à la tête de toutes les entités surnaturelles un dieu, vague démiurge jadis tout-puissant, divinité lointaine et inaccessible aux hommes, appelé *Koulotolo*. Il a une partenaire nommée *Katitélo*, textuellement « mère du village ». C'est à elle, après l'échec de l'ordre du monde, qu'il revint de régénérer le monde et de racheter l'homme à travers les rites initiatiques du Poro. »

Au troisième échelon du panthéon, on trouve des divinités intermédiaires parmi lesquelles le *Iguéfolo* occupe le premier rang. Ensuite viennent diverses manifestations : les *Nékambélé* qui échappent au principe de causalité, les *Bandégulé* qui sont de petits génies grotesques, les *Kassinguélé* qui sont de simples recettes magiques et bien d'autres créatures de démiologie populaire dont les statuettes anthropomorphes ou zoomorphes qu'utilisent les *Sanobobé*, devins sénoufo à l'influence considérable sur l'individu. (...)

(Pour l'auteur *Koulotolo* n'est pas une divinité lointaine, *Katitélo* ne signifie pas « mère du village » et n'est pas une divinité rédemptrice par le biais du Poro).

« *Koulotolo* n'est pas une divinité lointaine, inaccessible. On l'invoque devant le mal et le bien, dans les rites religieux. De même que dans la vie courante, on utilise des médiateurs dans toutes les démarches : mariage,

obtention d'un service, de même pour atteindre *Koulotolo*, il faut passer par des éléments intermédiaires tels que le *Iguéfolo* et les Ancêtres.

Traduire *Katilélo* par « mère-du-village » est un faux-sens. Le nom qui traduirait textuellement « Mère-du-Village » est *Kaha-Katilélo*. Mais ce mot n'existe pas, du moins il est inusité. *Katilélo* n'est pas un mot composé ; c'est un nom de respect désignant une femme âgée, une vieille tante, une vieille mère, une grand-mère ou une aïeule.

Katilélo, nom affectueux pour l'aïeule, la tante et *Oléo* ou *Sitelé* nom pour l'aïeul ou l'oncle, ont été attribués aux ancêtres symboliques du village qui gouvernent le bois sacré.

Le Sénoufo croit à un bonheur dans l'au-delà constitué par le *Koubékkaha* (village des morts) ou le *Kousé* (champ des morts) en tiémbara. La condamnation éternelle est une notion étrangère. Tout homme va dans le *Koubékkaha*. En sont momentanément exclus jusqu'à l'accomplissement de certains sacrifices, les accidentés, les malfaiteurs, les suicidés, les femmes mortes enceintes, les femmes mortes en couches. (Adaptation d'un article de F. OUATTARA TIONA, dans *Godogodo*, Bulletin de l'Institut d'Histoire (IHAAA), Abidjan, mai 1979, n° 4 et 5.)

CHAPITRE III

LES GOUR²

LES KOULANGO ET LES LOBI

Les Koulango et les Lobi appartiennent à la même famille voltaïque ou gour. Ils occupent le Nord-Est, entre la Corboé et la Volta. Les plus anciennement installés sont les Koulango ou Lorhon auxquels se sont mêlés plus récemment, par infiltrations successives et massives, les Lobi.

A ces peuples on peut rattacher les groupes voltaïques voisins comme les Gouin, les Siti et les Degha.

1. LES KOULANGO

Les Lorhon, plus connus sous le nom de Koulango se sont formés comme peuple sur le territoire actuel de la Côte d'Ivoire, probablement à la même période que les Sénoufo dont ils sont, au demeurant, de très proches parents.

L'installation primitive

Les premiers Lorhon seraient partis de l'Ouest, de la région de Korhogo sous la direction d'un certain Kouodo. C'étaient des chasseurs qui, au terme de leurs pérégrinations se fixèrent sur le site de l'actuel village de Kouodo. Leurs descendants fondèrent le village de Kenngué (Lorhopéni) et un autre sur l'emplacement de Bouna actuel. Ces trois villages ont formé le berceau primitif des Lorhon.

Selon d'autres traditions, les Lorhon viendraient du village de Saye, sur la route de Kong où leurs ancêtres seraient descendus du ciel. Progressivement, les Lorhon s'étendirent dans la savane au Nord jusqu'à Diébougou et

dans la forêt au Sud jusqu'à Bondoukou. Ils s'imposèrent aux Nabé et aux Gan.

Pendant cette période de leur histoire, les Lorhon vivaient en villages indépendants, sans organisation politique centralisée. Ils s'adonnaient à la chasse, à la cueillette et à une agriculture rudimentaire à base de tubercules. Ils étaient de pacifiques et solides animistes.

Pourtant, dès le xvi^e siècle de notre ère, des marchands mandé qui recherchaient des axes de pénétration vers le Golfe de Guinée avaient sillonné le pays lorhon. Ils ouvrirent la voie non seulement à des marabouts en mal de prosélytisme mais surtout à des hommes de guerre, désireux de se tailler de nouveaux Etats.

Arrivèrent ainsi au milieu du xvi^e siècle des guerriers dagomba qui furent à l'origine du royaume de Bouna et qui changèrent le destin historique des Lorhon.

Les Koulango et le Royaume de Bouna

Les Dagomba qui s'imposèrent ainsi en pays lorhon sont des proches parents des Mossi, des Mampoursi et des Gourmantché. Ils formaient un puissant royaume autour de Yendi, dans le nord du Ghana, royaume qui connut son apogée dans la deuxième moitié du xvi^e siècle.

C'est de là que partit un prince du sang, nommé Garzyao, ancêtre des rois de Bouna. Ce prince découvrit le pays lorhon à l'occasion d'une chasse et s'y installa avec sa suite. Il se maria à une femme lorhon dont il eut un fils nommé Bounkani (voir encart 1).

Avec l'aide des descendants des compagnons de son père et de partisans recrutés sur place, Bounkani prit le pouvoir dans la petite chefferie à laquelle appartenait sa mère, conquit les régions avoisinantes et créa le royaume de Bouna vers 1600.

Les Lorhon, rebaptisés *Koulango* par le nouveau conquérant c'est-à-dire «vassaux qui ne redoutent pas la mort» furent intégrés à un Etat centralisé, bâti sur le modèle dagomba mais remarquablement adapté au milieu. Ils furent soumis à l'aristocratie guerrière dagomba détentrice du pouvoir mais conservèrent une relative autonomie au sein de leurs communautés villageoises et de leurs chefferies qui relevaient cependant administrative-ment des quatre grands commandements territoriaux du royaume.

Organisés en clans matrilineaires sans Etat, les Lorhon durent s'adapter aux coutumes patrilineaires et à la conception de l'Etat des nouveaux venus qui assimilèrent en revanche la langue et la culture matérielle koulango.

Mais ils restèrent des cultivateurs-éleveurs contrôlant l'agriculture, activité prédominante du royaume malgré l'importance indéniable du commerce qui avait pour plaque tournante la capitale, Bouna, ville peuplée en majorité de commerçants malinké-dioula et située à peu près à égale distance de Bobo-Dioulasso, Kong et Bondoukou, grandes métropoles commerciales de la région.

Vers la fin du xvii^e siècle, les Koulango durent faire face à de nouveaux envahisseurs d'origine akan, les Abron. Ils furent désormais partagés entre deux royaumes : celui de Bouna au Nord et celui de Bondoukou au Sud.

Les Koulango et les Abron

Les Koulango occupaient les terres jusqu'au sud de Bondoukou. Répartis dans de nombreux villages, ils formaient l'élément majoritaire d'une population de souche mandé et voltaïque. Aux envahisseurs abron, ils opposèrent une résistance sporadique, mal coordonnée et en définitive vite contenue.

Ils furent vassalisés et répartis, village par village, entre les six grandes provinces du royaume abron de Gyaman. Ne furent pas démembrés mais asservis la petite chefferie du Barabo, dominée par les Dioula de Saugyey et les Agni de Yérébodi ainsi que le royaume de Nassian qui eut la garde de la frontière nord-ouest de l'Etat abron.

Les Koulango se consacraient aux travaux agricoles, sur lesquels l'aristocratie abron prélevait un tribut relativement modéré. Bien que dominés, ils imposèrent leur langue aux nouveaux venus et nouèrent des alliances matrimoniales avec eux.

Robustes paysans, les Koulango du Sud formèrent l'assise terrienne qui assura, par sa vitalité démographique et ses activités agricoles, la prospérité du royaume abron. Ceux du Nord, acculturés par les conquérants dagomba et intégrés au royaume de Bouna connurent, par contre, un recul démographique catastrophique qui facilita l'installation de paysans prolifiques et «anarchistes», les Lobi.

Encart I

BOUNKANI, FONDATEUR DU ROYAUME DE BOUNA

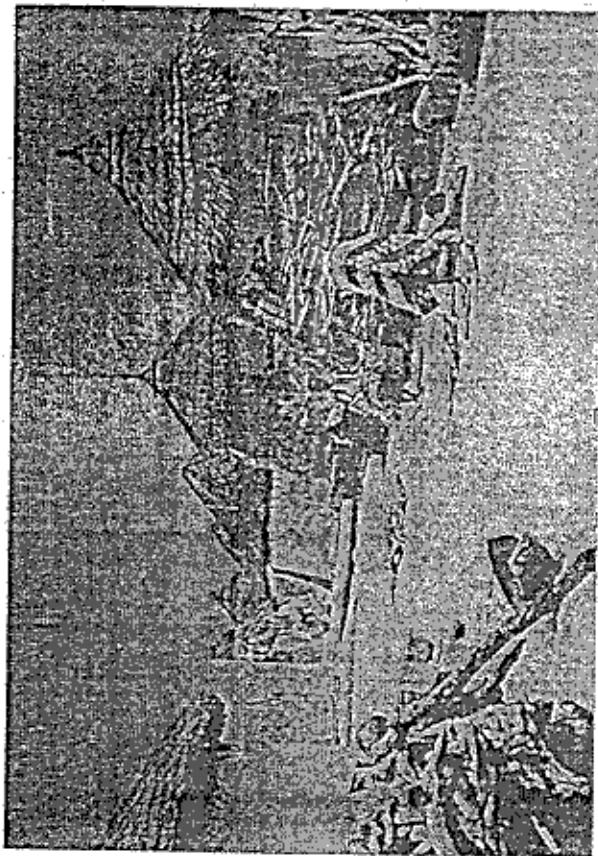
Grande figure historique, Bounkani l'est à double titre : fondateur de la dynastie royale de Bouna, bâtisseur du premier Etat centralisé de notre pays.

Les origines et la conquête du pouvoir

Bounkani naquit sans doute dans le dernier tiers du xiv^e siècle. Son père, Garzyao aurait appartenu à la dynastie royale dagomba fondée par Sitobou, fils de Na Gbèwa, ancêtre fameux des Mamproussi, Dagomba et Mossi. C'est, selon toute vraisemblance, comme chef d'une avant-garde dagomba et non comme simple chasseur solitaire qu'il s'installa en pays lorhon. C'est sans doute son mariage avec la princesse Mantou, du village de Kenngué qui décida Garzyao à s'établir définitivement auprès de ses beaux-parents lorhon. Garzyao eut deux fils : Bounkani et Tanda.

Dès son jeune âge, Bounkani fit montre d'un caractère violent et impétueux. Il aurait même tenté d'assassiner sa mère parce qu'elle lui préférerait son jeune frère. Adolescent, il mena une vie aventureuse à la tête d'une bande de partisans qui s'exerçaient au métier des armes et pillaient à l'occasion les pacifiques paysans de la région.

Homme de caractère mais aussi conducteur d'hommes, Bounkani réussit avec bonheur à transformer sa bande en une troupe disciplinée et fidèle qui lui permit de s'emparer de la chefferie d'où était originaire sa mère. Il entreprit aussitôt de se tailler un nouvel Etat. Il enrôla de force les Nabalé, voisins des Lorhon puis dirigea une série d'expéditions militaires vers le Nord et le Sud. Il conquit ainsi un vaste territoire s'étendant au Nord jusqu'à Diébougou, au Sud jusque vers Nassian, à l'Ouest jusqu'à la Comoé et à l'Est jusqu'à la Volta noire, il fonda enfin *Gbona* (Bouna, selon la transcription française) qui devint la capitale du royaume qu'il organisa au début des années 1600.



1. Un village Koulango



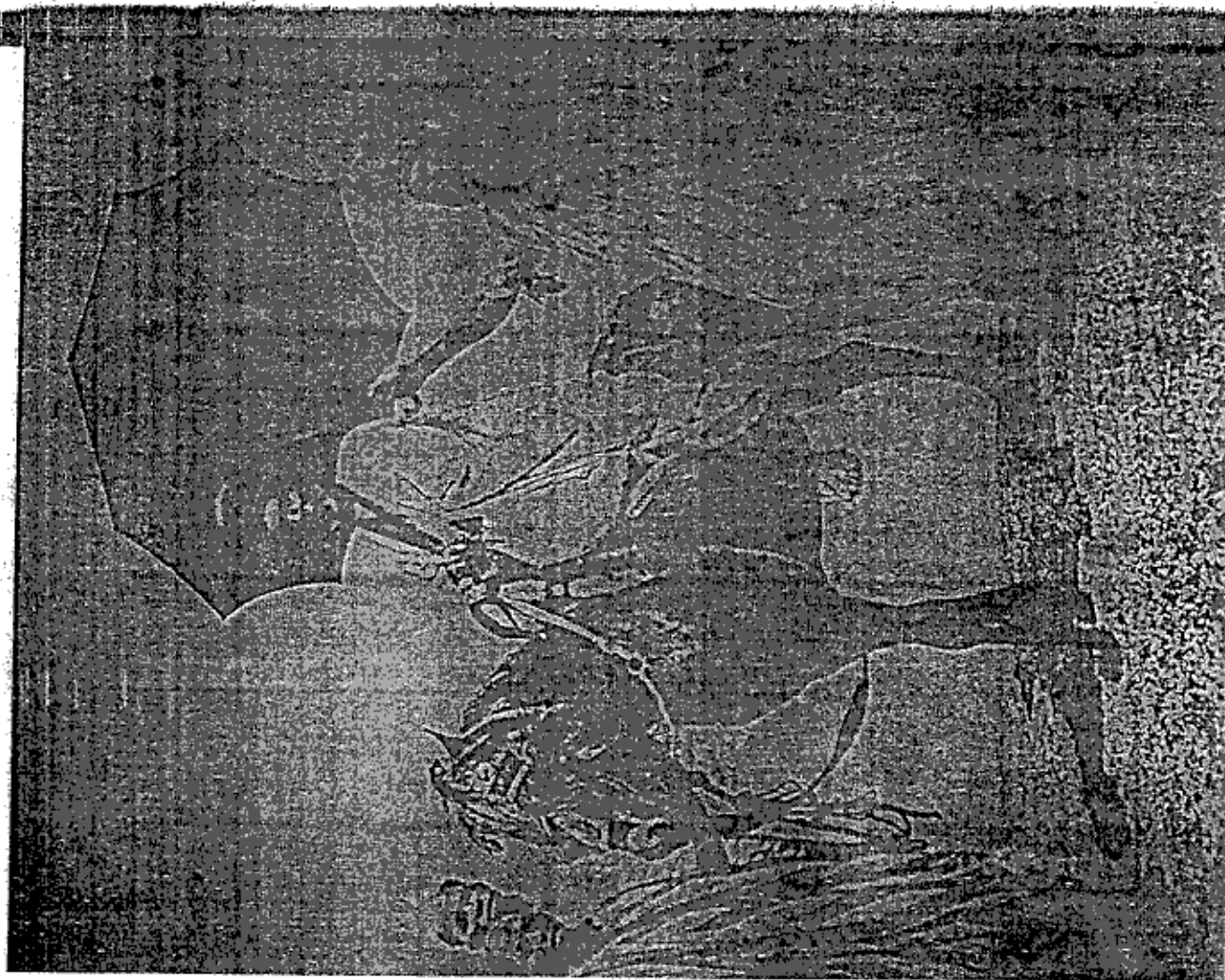
2. Une ferme lobi « Tèter »

pouvoir suprême entre différentes branches de la famille royale atténua la violence des querelles de succession.

La Succession de Bounkani

Bounkani mourut autour des années 1628. Ses fils Wana et Zawari lui succédèrent. Les rois suivants furent choisis parmi les descendants de Gago, Koungan et Piawari fils et petit-fils de Zawari. Cette succession tournante aurait, selon la tradition, été suggérée par Bounkani lui-même.

Après le règne de Zawari, la succession au trône-de Bouna alterna régulièrement entre les descendants de Gago, Koungân et Piawari.



Le Bouna-massa Tigimba (Dari) en 1698

LES RUINES DE PIERRE DU PAYS LOBI

Des ruines de constructions en pierre maçonnées parsèment tout le pays lobi. Elles couvrent des espaces de deux à quatre kilomètres.

Localisation des ruines

Ces ruines sont localisées dans la région de Lokosso-Lorhopéni, dans celles de Gaoua et de Kämpiti en Haute-Volta; dans la partie septentrionale de la région de Bouna en Côte d'Ivoire.

Caractéristiques

Ces ruines se présentent sous forme d'enceintes de types rectangulaires ou rondes avec leurs dépendances (voir illustrations).

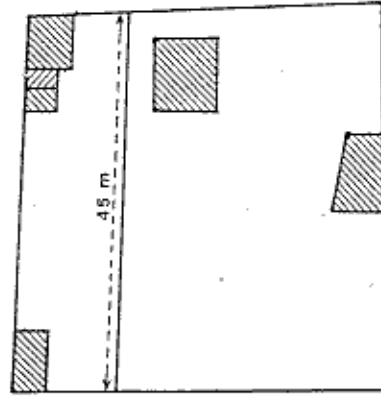
Les murs d'enceinte sont construits en pierres sèches et en pisé. Leur épaisseur est de 0,80 m à 1 mètre à la base, mais s'amincit vers le sommet où elle n'a plus que 0,40 m environ. Leur hauteur atteint 3 à 4 mètres. Les rangées inférieures sont formées de gros blocs bruts simplement imbriqués les uns dans les autres; les rangées médianes de moyen appareil et les rangées supérieures de cailloux mélangés à l'argile. Le revêtement des murs et le mortier de liaison est à base d'argile, une argile jaune clair qui, mélangée à l'eau donne un ciment de bonne qualité. Les habitations ont des murs formés de blocs d'argile disposés en lits et liés par un mortier en argile, avec un soubassement en pierres d'environ 0,80 m d'épaisseur; elles sont couvertes par des toits d'argile, formant terrasses.

Fonctions

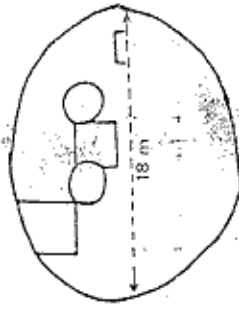
Ces constructions en pierre maçonnées ne sont jamais groupées en villages. Elles sont réparties en habitations isolées ou en ensembles d'une

vingtaine d'habitations. Cette répartition correspond au type d'habitat dispersé qui caractérise encore aujourd'hui le pays lobi.

Ces habitations sont des fermes-fortresses, conçues pour contenir les hommes et leurs richesses et les protéger contre les ennemis extérieurs. La présence de nombreux gîtes aurifères à proximité des ruines laisse supposer que la multiplication de ces fermes-fortresses était sans doute liée à l'exploitation du métal jaune.



Ruine du type rectangulaire



Ruine du type circulaire

D'après H. LABOURET

1. PLAN DES RUINES DE PIERRE

une direction générale Nord-Est — Sud-Est. Le gros de la troupe se scinde en deux groupes : un du Nord et un du Sud.

Le groupe du Sud, après avoir refoulé les Koulango primitivement installés — on l'a déjà indiqué — jusqu'à Diébougou, s'implante solidement durant la première moitié du XIX^e siècle, dans la région de Momol, Boussétra et Iridiaka. Puis, en un mouvement tournant, il s'enfonce vers le Sud-Ouest. Repoussé de la région de Kempti par les Tégoussié, les Gan et quelques éléments lobi venus de Nako, il occupe la région de Midebdo, Pampouna, Boussoukoulou.

Cette région devient dès lors un centre de relais et de dispersion des migrations vers le Sud. De là, certaines familles se dirigent vers Lankio, Saye, Yalo; d'autres vers Doropo, Varalé, Angaye; d'autres encore vers Danoa, Bouko, Bquna. Tous ces villages se trouvent dans les frontières actuelles de la Côte d'Ivoire qui sont franchies autour des années 1900.

Les Birifor, tard venus dans l'expansion, occupent la région de Batié-sud vers 1870. Ils s'étendent ensuite au Sud-Est le long de la Volta noire.

L'expansion lobi présente des caractères particuliers qu'il importe de souligner. En premier lieu, c'est une expansion massive qui a mis en mouvement de 50 à 60 000 individus. Secondement, elle a balayé une vaste région sur une profondeur de 120 à 180 km. En troisième lieu, elle frappe par son caractère pacifique et sa continuité sur deux siècles.

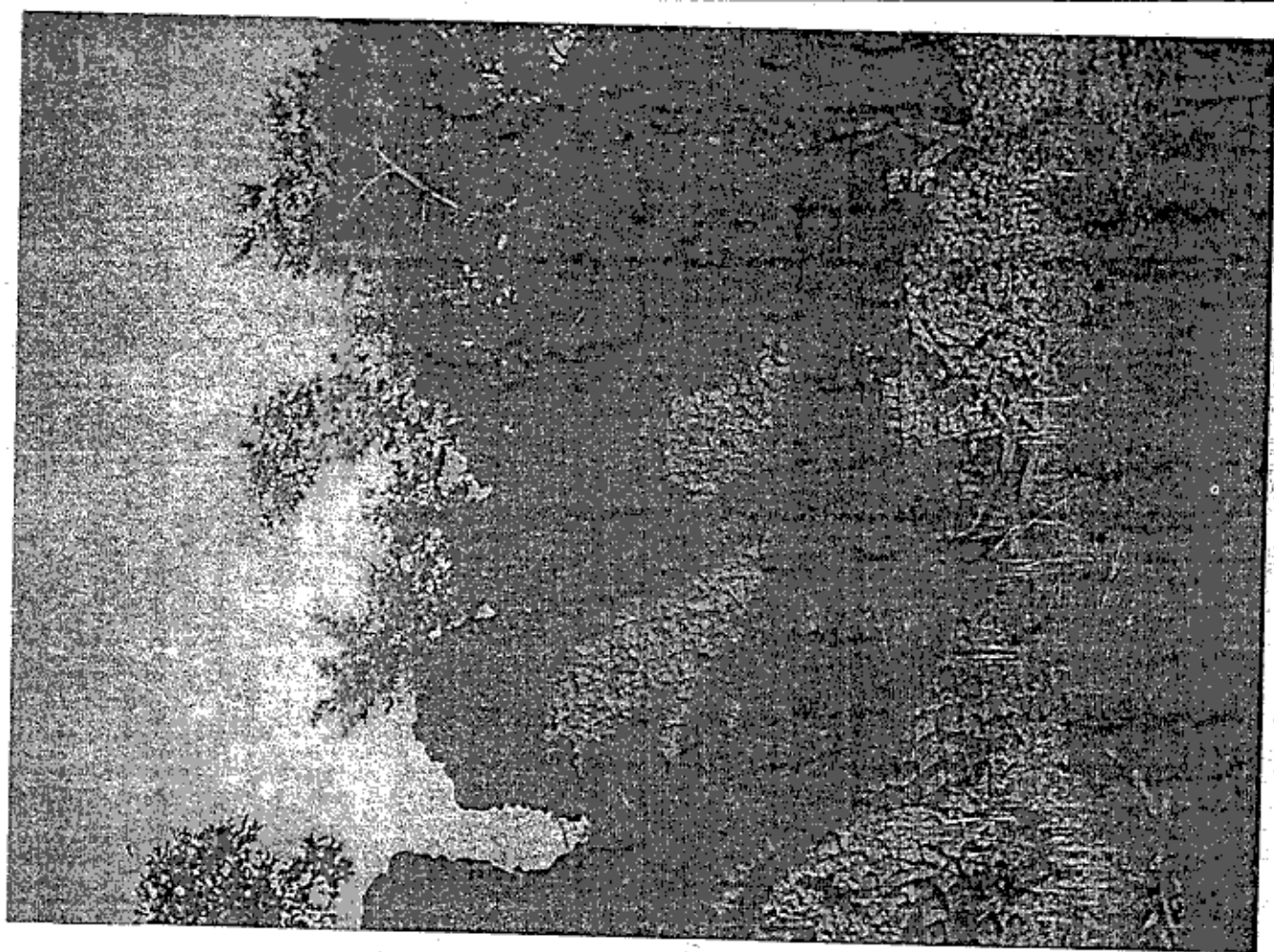
Les rois de Bouna ont accueilli sans réserve durant tout le XIX^e siècle ces paysans prolifiques qui pénétraient pacifiquement bien que massivement et qui permettaient de compenser la décadence des Koulango. Mais à la longue ces émigrants qui contrôlèrent l'agriculture et l'exploitation des mines d'or finirent par modifier le rapport des forces en leur faveur. C'est à un royaume de Bouna profondément miné par l'implantation des Lobi et déjà moribond que les sofas de Samori donnèrent le coup de grâce en 1897.

3. LES GROUPES VOISINS

Les Gouins, les Siti, les Degha et les Gonja sont des groupes de langue et de culture voltaïques. Ils sont représentés en Côte d'Ivoire par quelques milliers de personnes; les plus gros effectifs se trouvant en Haute-Volta et au Ghana.

Les Gouin

Les Gouin sont de robustes paysans, parlant une langue voltaïque très originale. Ils occupent un large territoire entre la Léraba et la Comoé. Ils



2. PHOTO D'UN MUR D'ENCEINTE

n'ont pas formé d'Etat centralisé; ils sont répartis en gros villages et ont développé une civilisation proche de celle des Sénoufo. Du temps de l'Empire de Kong, ces villages étaient soumis à l'autorité des Ouattara et contrôlés par un prince du sang installé à Dyéfula.

Les Gouin de Côte d'Ivoire habitent une dizaine de villages au nord de Ferkéssédougou, en bordure de la route de la Léraba.

Les Siti et les Degha

Les Siti et les Degha sont de petits groupes appartenant à la famille Gourounsi. Ils ont été repoussés par les Dagari jusqu'à Bouna et Bondoukou dans le Sud. Ils y ont été vassalisés mais ont pu conserver leurs coutumes patrilinéaires au milieu de peuples matrilinéaires pour la plupart.

Les Siti sont localisés à l'est de Bouna et les Degha, près de Bondoukou.

Les Gonja

Les Gonja sont issus de l'empire du même nom, fondé vers le milieu du xvi^e siècle et centré autour des cités de Salaga et Bolé dans l'actuel Ghana. Une aristocratie d'origine mandé y dominait une masse bigarrée de peuples paléonégritiques parlant des langues gourounsi ou mossi. Elle mena une active politique de conquête jusqu'à ce qu'elle succombât à son tour sous le joug ashanti au milieu du xviii^e siècle.

Les Gonja de Côte d'Ivoire sont des reliques de la poussée gonja. Ils occupent un village isolé de Bondoukou et deux autres dans le Koré, près de Mankono.

**

Les peuples parlant les langues voltaïques ou gour ont créé une civilisation originale sur un fond commun paléonégritique. Excellents cultivateurs, ils ont développé une civilisation du village, fondée sur les activités agricoles. Acculturés par des conquérants d'origine mandé et akan, ils ont connu par endroits de puissants Etats et une civilisation urbaine, engendrée par le négoce entre le Sahel et le Golfe de Guinée.

Ces peuples ont sans conteste marqué profondément les régions septentrionales de la Côte d'Ivoire qu'ils partagent avec un autre grand groupe ethnique et culturel: les Mandé.

DOCUMENTS

A. LES KOULANGO

« Les Koulango sont au total 85 000. Leur domaine est très hétérogène, s'étendant largement dans la savane au Nord et pénétrant profondément en forêt vers le Sud. Leur culture et leur civilisation ne sont pas moins diverses, ce qui témoigne d'une histoire heurtée et complexe.

Koulango (pluriel: koulam) signifie sujet, vassal, et paraît avoir été donné par les princes dagomba qui organisèrent le royaume de Bouma vers 1600. Auparavant, ces gens s'appelaient Lorhon et leur domaine s'étendait largement dans l'actuel territoire voltaïque. Leur société sans Etat, de type paléonégritique¹, s'est trouvée profondément transformée par les nouveaux venus. Ils ont alors commencé à organiser des petites chefferies, comme Nassian et le Barabo, et à pénétrer en forêt.

Vers la fin du xviii^e siècle, ceux du Sud ont alors été conquis par des Akan, des Abron, refluant devant la pression des Ashanti. Dans le cadre du Royaume abron, les Koulango ont été étroitement assésés, mais ils sont restés des paysans énergiques et prolifiques, qui forment la masse de la population et dont la langue a été largement adoptée par les vainqueurs.

Dans le Nord au contraire, les Koulango, liés aux princes de Bouma, ont perdu tout dynamisme et ont connu au xix^e siècle une décadence démographique de plus en plus rapide. Celle-ci a été aggravée par la pression de vigoureux paysans anarchiques, les Lobi et les Birifor, qui ont littéralement submergé le pays et réduit les Koulango à l'état de minorité, même dans la ville de Bouna.

(...)

Sans doute, sous l'influence de Bouna, les Koulango avaient cependant dépassé le stade de l'anarchie paléonégritique avant la conquête abron, et ils étaient partout organisés en petits royaumes, dirigés par des rois sacrés, dont Nassian est encore l'exemple. » (Y. PERSON, dans *Atlas de la Côte d'Ivoire*, Abidjan, 1970.)

1. *Paléonégritiques* (de « paléo » ancien et de « nègre ») : terme forgé par les ethnologues allemands pour qualifier la civilisation noire la plus ancienne, celle de nombreux petits peuples refoulés, pour la plupart, dans des îlots montagneux dans la boucle du Niger, le nord du Ghana, du Togo, du Dahomey et du Nigeria, dans l'Adamawa, le Kordofan et une partie de la région des grands lacs (note de J.N.L.).

B. LES LOBI

« Les Lobi admettent que leur clan, le plus ancien et le plus important, est celui des Kambiré. Le noyau initial de cette fraction existe encore à Dioulou. Il y était représenté, il y a peu de temps encore, par une vieille femme aveugle, âgée d'à peu près soixante-dix ans, nommé Pann, qui exerçait sur le sol un pouvoir magico-religieux et présidait aux destinées du Dyoro, société secrète tenant ses assises périodiques tous les sept ans au bord de la Volta.

D'après les traditions conservées dans la famille de Pann, Sibala, patriarche établi sur le territoire actuel de la Gold-Coast, passa le fleuve pour s'installer sur la rive droite, à Batié, dans une région alors complètement inhabitée. Au bout de quelques années, il quitta cet emplacement, où demeurèrent un certain nombre de ses parents et fonda Bon, il y mourut. Ses fils, Gongolo et Loba, restèrent quelque temps à cet endroit et y moururent à leur tour. Après leur décès, Lahin et Boulhofa, tous deux fils de Gongolo construisirent des maisons à Dioulou. C'est là que vint au monde Pann, fille de Boulhofa. Le fils de Pann, Bidyori, âgé de quarante-huit ans environ, est également fixé à Dioulou.

Cette généalogie nous donne cinq générations de Sibala à Bidyori, elle fixerait donc l'arrivée des Kambiré à Batié vers 1770.

D'autres familles lobi s'établirent à Nako, à Malba; elles y trouvèrent des Gan et des Dian, de même que celles de Dioulou voisinèrent avec des Tégoussié et des Koulango.

L'expansion lobi se poursuivit pacifiquement vers le Sud et l'Ouest.» (H. LABOURET, *Les tribus du rameau lobi*, Paris, Institut d'Ethnologie, 1931, pp. 27-28.)

C. LA VILLE DE BOUNA

« A l'époque pré-coloniale, Bouna était déjà une véritable ville, à la fois capitale du royaume koulango à la tête duquel se trouvait le Bouna-massa, et cité-marchande sur une des grandes routes caravanières de l'Ouest africain. Sa population était estimée par Binger, lors de son passage en 1889, à environ 10 000 habitants. Au XIX^e siècle, elle partage le privilège d'être une ville avec trois autres centres seulement. Mais comme Kong, elle partage aussi le privilège très fâcheux cette fois, mais ce n'est évidemment pas un hasard d'être pillée, brûlée, absolument détruite par les sofas de Samory.

Pour Bouna, cela se passe en 1897 et celui qui dirige les sofas est le propre neveu de l'Almany : Saranké Mory.

Bouna ne se relèvera jamais tout à fait de ce désastre. A l'époque coloniale, elle devient chef-lieu d'une circonscription administrative, Subdivision, puis Sous-Préfecture après l'Indépendance de la Côte d'Ivoire, c'est-à-dire, centre d'un ensemble politique nouveau ne coïncidant plus avec les frontières du pays koulango. Cette période est aussi marquée par une immigration lente mais continue et massive de paysans lobi qui, venant de Haute-Volta — précédemment d'ailleurs du Ghana — s'infiltrèrent à la recherche des terres neuves et s'installent sur les terroirs peu peuplés des villages koulango. Autrefois en minorité, les Lobi représentent aujourd'hui, au moins démographiquement, une forte majorité. Cultivateurs et éleveurs actifs, ils créèrent ainsi à la ville de Bouna un arrière-pays riche et dynamique.» (Jean-Louis BOURILLIER, « Notes préliminaires à l'étude de la ville de Bouna », Abidjan, ORSTOM, Sciences humaines, 1968, pp. 89-90.)

CHAPITRE IV

LES MANDE DU SUD

Le terme *Mandé* est une appellation linguistique qui s'applique à une famille de langues parlées par un grand nombre de peuples de l'Afrique occidentale. Ces langues forment deux grands groupes dont la séparation remonterait à 1600 ans avant notre ère :

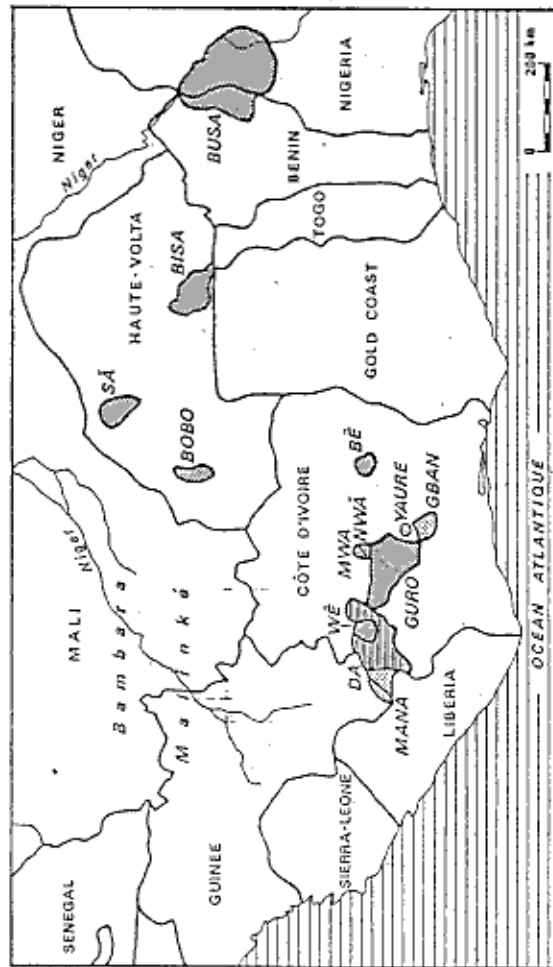
- Le groupe occidental comprend les langues mandingues — Maninka ou Malinké, Bambara, Dioula — et les langues guéréz, mendé et loko;
- Le groupe oriental est composé de langues fort éloignées du Manding quoique apparentées, tels le Bussa du Nigéria, le Bisa, le Samogho, le Bobo de Haute-Volta et du Mali, le Manon du Libéria et sept langues de Côte d'Ivoire : le Dan ou Yacouba, le Wen ou Toura, le Kouéni ou Gouro, le Gban ou Gagou, le Mouan, le Ouan et le Gan.

Les peuples qui parlent les langues du groupe occidental sont essentiellement les Manding; ceux qui parlent les langues du groupe oriental sont regroupés sous l'appellation de Mandé du Sud.

1. LES DAN ET LES WENMEMBO

Les Dan plus connus sous le nom de Yacouba et les Wenmembo (pluriel de Wen), connus sous le sobriquet malinké de Toura sont étroitement apparentés. Ils habitent les régions montagneuses de l'ouest de la Côte d'Ivoire.

LES MANDE DU SUD EN AFRIQUE OCCIDENTALE

*Les Dan ou Yacouba*

Les Dan ou encore *Darphomenou*, « ceux qui parlent le Dan », occupaient primitivement le Mahou, région de Touba, où subsistent encore quelques-uns de leurs foyers de peuplement.

Sous la pression des migrations malinké conduites par les Diomandé ou Kamara, ils émigrèrent vers le Sud en empruntant les axes des fleuves Nuon, Cavally et Nzo. Ils occupèrent d'abord la zone montagneuse de Man puis le pays de Danané et Toulépleu ainsi qu'une partie de l'actuel territoire libérien, aux $xvii^e$ et $xviii^e$ siècles.

Dans leur nouvel habitat, les Dan furent protégés des incursions malinké jusqu'au début du xix^e siècle qui vit l'installation dans la région de Man des Sakouraka, une lignée Diomandé issue du Mahana, dans le haut-Konyan.

Les Dan, étiés des savanes du Mahou jusqu'au cœur de la grande forêt du Sud présentent deux ensembles marqués par des différences sensibles dans la langue et la civilisation. Ceux du Nord ou *Daniéou* qui habitent les montagnes, parlent une langue influencée par le contact avec le monde mandé du Nord et pratiquent la culture du riz comme les Kissi de Guinée. Ceux du Sud ou *Bouyouléou* sont très proches des Krou par le genre de vie, fondé notamment sur les chasses collectives, la culture des tubercules.

Les principales tribus de l'ensemble dan sont au Nord-Ouest les Sipilou, Gouroussé et Kalé; autour de Man les Santa, les Kah, les Souin, les Man; entre Danané et Toulépleu, les Blossé, Lollé, Koulinlé.

Les Wennebo ou Toura

Les Wennebo ou Toura occupent les montagnes situées au nord et au nord-est de Man. Comme leurs proches parents les Dan, ils étaient primitivement installés dans le pays de Touba. L'arrivée des Malinké dans le Mahou les amena, à partir du xvi^e siècle, à émigrer par vagues successives et irrégulières vers leur habitat actuel.

Les Toura se sont remarquablement adaptés au milieu montagnard, construisant des villages perchés sur les pitons rocheux, pratiquant une agriculture basée sur la culture du riz de montagne.

Tout en conservant certaines pratiques de leur culture originelle comme la célébration annuelle de la fête de l'igname (voir encart 1), ils ont fortement subi les influences des Dan et surtout celles des Manon dont les rapproche la société d'initiation, le *Gbon*.

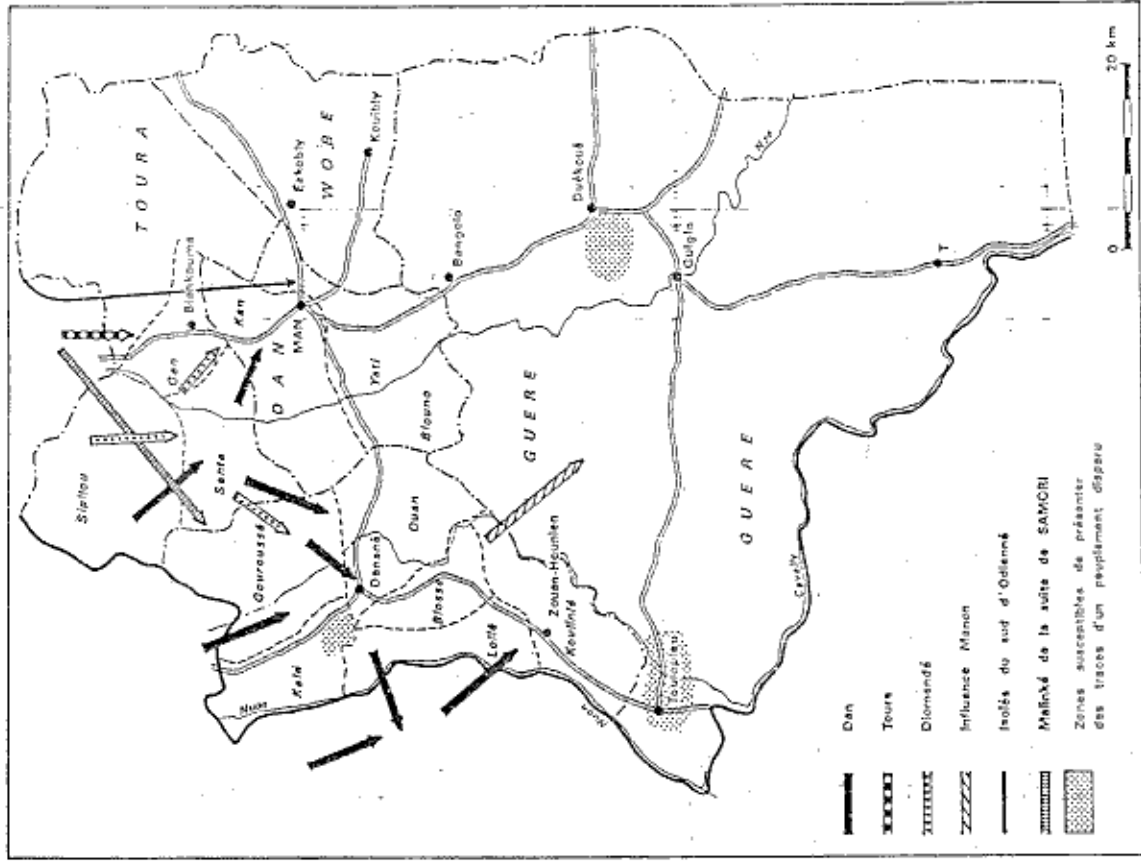
Les Toura se divisent en sept sous-groupes : Nébou, Digwalé, Yiriguélé,

Gwéolé, Gwané, Lenguédougou et Yaramasse. S'y intègrent deux groupes assimilés d'origine malinké, les Dwessé et les Wadougou.

Dan et Toura sont très proches des Kouféni ou Gouro par la langue et les rapports de « parenté à plaisanteries », consistant en l'échange d'insultes et de moqueries avec en contrepartie une solidarité et une entraide permanentes.

Carte 2

MIGRATIONS DAN ET TOURA



Encart 1

LE YABLÉ OU FÊTE DE L'IGNAME CHEZ LES TOURA

L'igname, vieille plante traditionnelle, donne lieu à de grandioses manifestations surtout chez la plupart des peuples de la Côte d'Ivoire. C'est notamment le cas des Akan, pour lesquels ces cérémonies, outre leur caractère agraire, sont un moment important de la relation de la société au pouvoir royal et à son histoire. Les Toura, autrefois installés dans la plaine, ont également conservé la célébration de la fête des prémices d'ignames, en lui conférant toutefois une autre portée sociale et en l'associant souvent à d'autres actes cérémoniels comme la circoncision et l'excision.

Les préparatifs

Le *Yablé* — littéralement : « viens manger de l'igname » — a lieu chaque année, généralement au mois de janvier ou de février dans un village ou exceptionnellement dans quelques villages associés. La fête est tournée de sorte que chaque village toura a le privilège d'abriter, au moins une fois, les cérémonies.

Dès le mois de décembre, le crieur public avertit les habitants du village organisateur de la date des festivités. Des émissaires sont envoyés dans les villages voisins pour lancer des invitations. Une activité fiévreuse s'empare dès lors du village organisateur.

Femmes et jeunes filles engrangent de grosses quantités de vivres, ramassent du bois mort pour en faire de nombreux fagots; hommes mûrs et jeunes hommes abattent les palmiers pour préparer le vin de palme, réparent les vieux masques, en fabriquent de nouveaux; vieillards et responsables villageois multiplient, sous la présidence du « *yahazan* », les réunions de concertation.

La veille du jour de l'ouverture des cérémonies est consacrée à l'accueil et l'installation des invités qui arrivent chargés de vivres et de présents.

La fête qui s'étend généralement sur cinq jours de la semaine peut alors commencer.

Le déroulement de la fête

La première journée de la fête, ou *Gwééba kwéé* est consacrée au nettoyage des places publiques et à la purification du village qui est ainsi dans les dispositions physiques et morales requises pour accueillir les masques sacrés, représentant des ancêtres et des divinités.

La deuxième journée ou *Soméékwéé* est marquée par la purification des enclos initiatiques demeures des masques sacrés ou *gew* et par les danses des *kwéssimé*, groupes de travestis burlesques, boute-en-train de la fête ainsi que celles des mères des nouveaux-nés de l'année.

La troisième journée dite *Yablékwéé* ou jour-de-la-consommation-de-l'igname, constitue le temps fort de la fête. Ce jour-là, les villageois revêtent leurs plus beaux atours et les festivités atteignent toute leur intensité dramatique, symbolique et esthétique. De grand matin, un copieux repas collectif est servi. Dans l'après-midi se déroule un véritable carnaval appelé *kwétan* ou « danse-des-noirs », qui rassemble jeunes et vieux, barbouillés de noir, couleur de force, de santé et de joie et accourus de la façon la plus drôle et la plus inattendue, dans une sarabande joyeuse, pleine de fantaisie, un peu grivoise. Au crépuscule, tous les participants à la fête se transportent vers les enclos sacrés situés à la périphérie du village. Seuls les éléments mâles (y compris les petits garçons) peuvent pénétrer à l'intérieur des enclos où les hommes initiés préparent l'igname nouvelle, l'igname blanche dite *yépow*. C'est alors la consommation rituelle de l'igname. Ce repas rituel achevé, les participants regagnent le village où les danses se poursuivent toute la nuit.

Les quatrième et cinquième journées dites *Gwéékwéé* sont dominées par les masques sacrés. En grand nombre (une cinquantaine et plus), les masques sortent des enclos sacrés, forment cortège, se lancent à l'assaut de la montagne sacrée où ils invoquent la bénédiction des ancêtres et des divinités puis redescendent et se répandent dans le village. Pendant qu'ils dansent sur la place publique, femmes et enfants sont enfermés à cause des pouvoirs occultes, dangereux que les masques sont censés posséder.

Ces journées sont aussi celles de la circoncision des jeunes gens et de l'excision des jeunes filles quand ces cérémonies sont associées au *Yablé*. De façon générale, le *Yablé* commence un mercredi et se termine le lundi ou le mardi suivant; la fête elle-même commence véritablement un vendredi sacré, jour qui ne revient qu'une fois par mois lunaire.

La signification et la portée sociale

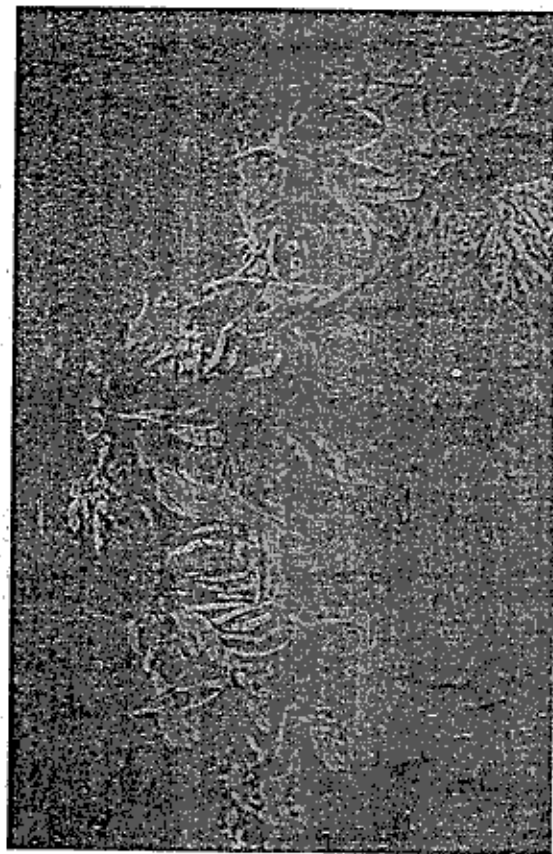
La fête de l'igname est un moment privilégié de la relation au passé, du resserrement des liens entre vivants et morts.

Le retour des ancêtres, figurés par les masques, parmi les vivants est mis en relation mystique avec le détachement de l'igname des entrailles de la terre. Tout comme le précieux tubercule assure la survie biologique du groupe, les ancêtres apportent le bonheur, la protection et réintègrent dans le présent les temps passés et mythiques.

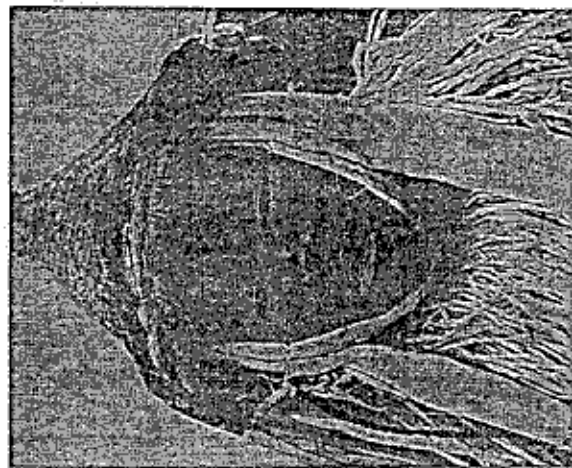
La phase carnavalesque de la fête oppose le désordre à l'ordre habituel pour lui substituer rituellement un nouvel ordre social (qui durera jusqu'au Yabli de l'année suivante).

La fête est également une importante date; elle marque le début de la nouvelle année, elle est le point de repère de la vie économique : date des récoltes, jours de chômage.

Elle correspond enfin à des cérémonies d'émancipation civique avec la circoncision des jeunes hommes et l'excision des jeunes filles qui assurent l'intégration à la société des adultes.



1. Cortège de masques attendant son entrée au village lors des festivités au yabli



2. Le masque « Yomékpila », symbolisant l'unité du mariage

2. LES KOUÉNI.

Les Kouéni, appelés *Lo* par les Malinké et *Djé* par les Gouro, mais plus connus sous le nom baoulé de *Gouro* forment un important groupe ethnique localisé dans le centre-ouest de la Côte d'Ivoire. Leur sont étroitement apparentées tout en étant distinctes, les petites ethnies *Mizanu* ou *Mona* et *Nyanu* ou *Ouan*.

Les Kouéni ou Gouro

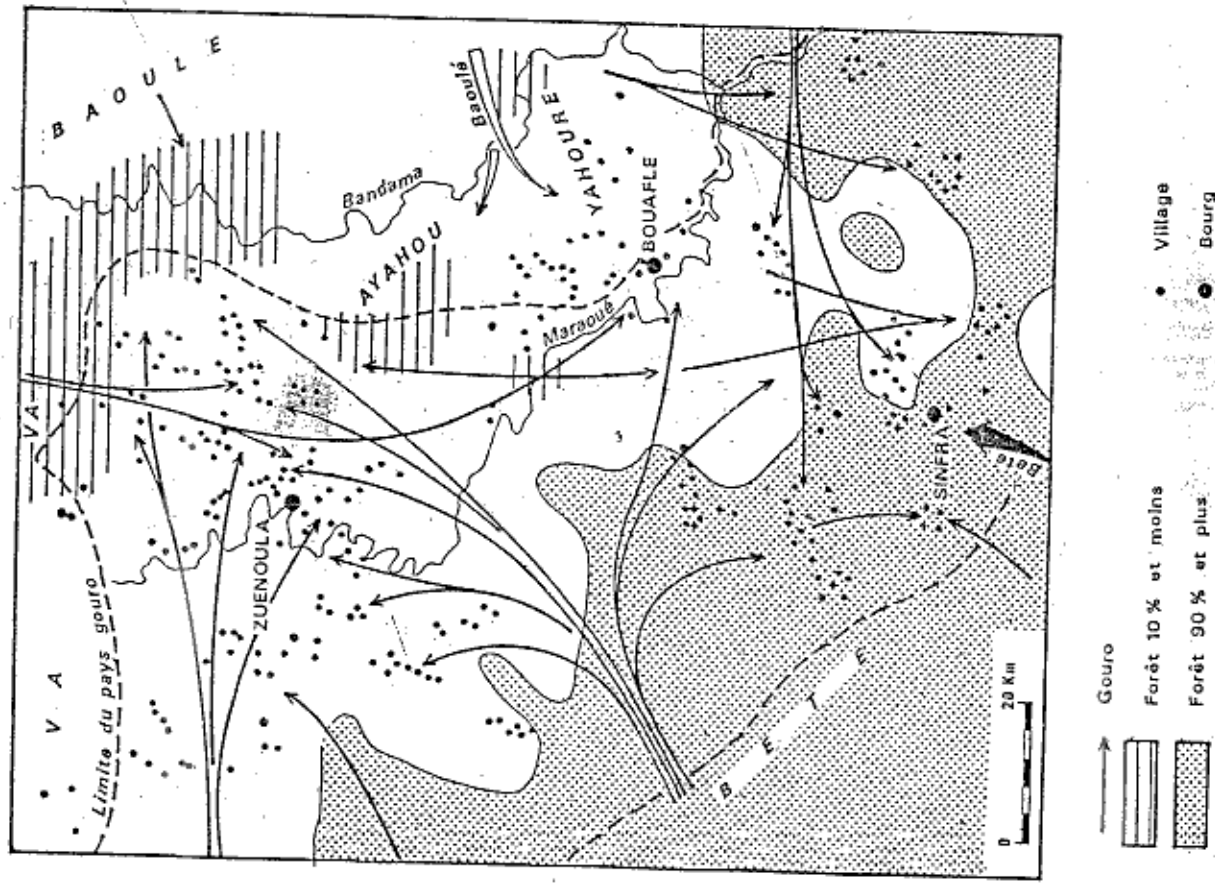
Le noyau originel des Gouro paraît avoir été fixé au nord-ouest de Séguéla. Sous la pression des Malinké, ces Gouro font mouvement vers les marges forestières où ils cohabitent un temps avec les Dan ou Yacouba. Puis ils franchissent le Bandama et s'étendent jusqu'à la région de Bouaké. L'installation des Baoulé dans les savanes du Centre au XVIII^e siècle les oblige à repasser le Bandama dont ils occupent toute la rive droite. Ils refoulent les Gban ou Gagou dans la région d'Oumé et s'étendent de Bouaké à Sinfra où ils se sont trouvés au contact des Bété.

Les migrations gouro des XVIII^e et XIX^e siècles auront ainsi pour points de départ ces trois régions parcourues par les premiers éléments gouro et aujourd'hui bété, baoulé et malinké. De petits groupes, partis de ces régions vont, par vagues successives et irrégulières, occuper le pays gouro actuel (voir carte n° 3).

La vague la plus importante semble être venue du pays bété. Elle s'est répandue dans la région de Zuénoula et, dans une moindre mesure, vers celle de Sinfra. Elle a fourni de nombreux lignages des tribus Progouri, Bouavéré, Gonan, Yassua du Nord, Bei, Ouadié, Duonou. Du pays malinké viendraient les éléments des tribus Bo, Ma, Bien, Ouan, Yassua de l'Ouest, V'nan.

Du pays baoulé enfin partirent les migrants qui sont à l'origine des tribus Ngoï, Goura, Son, Nana et Gonan.

Des migrations internes, liées à l'occupation des terres nouvelles ont entraîné la fusion ou la segmentation de ces lignages d'origines diverses. La prise de conscience d'une entité ethnique gouro, du fait de l'émiettement (l'ethnie comportant cinquante tribus) et de l'absence d'une organisation politique centralisée, semble être relativement récente et même avoir été accélérée par le colonisateur français. Et si les Gouro se reconnaissent aujourd'hui tous Kouéni, ils font la distinction entre les groupes du Nord, les Loroubé, installés en savane et marqués par l'influence malinké et les groupes du Sud, les Probé vivant en zone forestière et très proches des Bété.

ORIGINE GEOGRAPHIQUE DU PEUPEMENT GOURO
(D'après Cf. MEILLASSOUX)

Les Mwanu ou Mona

Les Mwanu ou Mona qui auraient des parents communs avec les Gagou d'Oumé mais qui ont fortement subi l'influence des Gouro, forment un petit groupe ethnique de quelques milliers de personnes.

Ils étaient primitivement installés à l'ouest de la Marahoué entre Zuénoula et Vavoua. Ils ont émigré vers leur habitat actuel dans la région de Mankono, au XVIII^e siècle, sous la pression des Gouro qui subissaient eux-mêmes les contre-coups des migrations malinké et baoulé.

Les Mwanu sont divisés en deux sous-groupes en constante rivalité : les Driboué de Soukouroungban, souvent alliés des Ouan et les Yairi de Ghaalouman. Ils entretiennent des « relations à plaisanterie », qui témoignent d'une certaine parenté ou tout au moins de rapports historiques très étroits, avec les Sya, Malinké fortement métissés de Gouro et installés entre Marahoué et Béré ainsi qu'avec les Ouan.

Les Nguenan ou Ouan

Un autre petit groupe ethnique situé à l'est des Mona est constitué par les Ouan. Ce groupe est apparenté aux Gouro mais a subi de fortes influences malinké et baoulé.

Comme les Mona, les Ouan se sont installés sur leur territoire actuel, entre Bécoumi et Mankono, au XVIII^e siècle sous la pression des Gouro et des Baoulé. Ils sont divisés en deux sous-groupes, les Kenmu et les Myamu, différenciés par leur parler. Les Myamu, localisés aujourd'hui autour de Kounaïri étaient primitivement installés plus au Sud, tandis que les Kenmu vivaient à l'est du Bandama. Les premiers ont entretenu d'étroites relations culturelles mais surtout commerciales avec les Malinké, les seconds des échanges de biens de prestige, de femmes, de biens culturels d'ordre religieux (cultes) et d'ordre esthétique (masques, danse du Goli inventé par les Ouan) avec les Baoulé. Les différences entre les deux sous-groupes, exacerbées pendant l'époque coloniale avec le rattachement des Myamu à Mankono et celui des Kenmu à Bécoumi n'ont pas empêché un vif sentiment d'unité et le développement de la personnalité ethnique ouan.

3. LES GBAN ET LES BEN

Les Gban et les Ben sont les plus anciennement installés des peuples Mandé du Sud. Sans doute sont-ils les reliques de la grande vague

d'expansion mandé dont l'épicentre fut le Haut-Niger. Ils sont attestés au moins dès le deuxième millénaire avant notre ère.

Les Gban ou Gagou

Les Gban, plus connus sous le nom gouro de Gagou occupent la zone forestière à l'ouest d'Oumé. Pendant longtemps, on les assimila aux pygmées à cause de leur petite taille. En fait, les Gagou sont des Mandé qui se fixèrent très tôt dans la forêt. Leur morphologie est sans doute une adaptation au milieu forestier tout comme leur civilisation. On peut retenir tout au plus l'hypothèse d'un métissage entre des éléments gagou et un groupe originel de pygmées qui aurait disparu.

Les Gagou semblent avoir été installés d'abord dans la région de Dabou avant de migrer vers la forêt où ils ont cohabité avec les Dan dont ils se disent très proches parents. En tout cas, leur stabilisation dans leur territoire actuel est relativement récente. Elle remonte au XVIII^e siècle au moment des migrations gouro et baoulé.

Les Gagou sont au nombre de 20 000 répartis en quatre tribus d'importance à peu près égale : Bokabo ou Obcein, Nda, Touka ou Bôbo et Boka ou Gbokwa. Ils occupent 32 gros villages au confluent des pays gouro, bété et dida dont ils sont subis de très fortes influences. Leur organisation socio-économique est typiquement forestière. La société est organisée en lignages patrilineaires qui contrôlent les activités de chasse et les fonctions politiques et en lignages matrilineaires, régissant les alliances matrimoniales et les héritages. L'activité économique était surtout fondée sur la chasse et la cueillette, secondairement sur la culture du taro, de la banane et du coton.

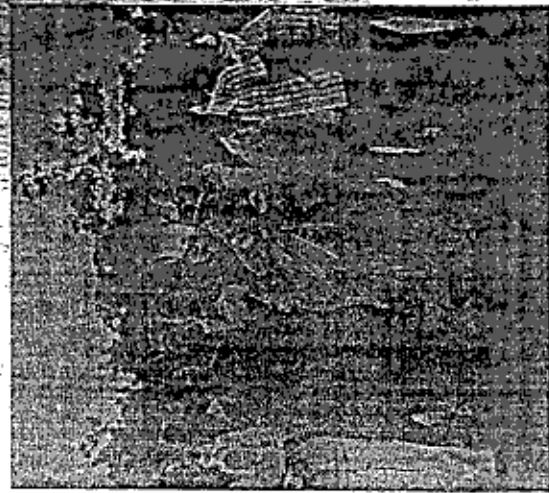
Les Gagou ont emprunté des biens culturels aux Dida et Bété (danses, chants). Ils ont surtout développé les échanges avec leurs voisins gouro : échanges de techniques de production (piège à éléphant, teinture des tissus empruntés aux Gouro, filet de chasse, case en couronne à impluvium, introduits en pays gouro), de femmes (les femmes gban ont épousé des Gouro en grand nombre), de biens culturels (langage tambouriné, danses et chants).

Les Ben ou Ngan

Comme les Gagou, les Ben ou Ngan sont des forestiers parlant une langue mandé du Sud. Ils occupent la rive ouest de la Comoé, en pays Anco. Leur ancien habitat était autrefois plus étendu, touchant l'actuel pays de



1. Une case en couronne à impluvium, autrefois en usage chez Gagnoa et les Ngan



2. Masques Zahouti des Gouro

Encart 2

DEUX PERSONNAGES HISTORIQUES GOURO

Lobé Dalo

L'aventure de Lobé Dalo, plus connu sous le nom de Kouen Dalo, Dalo-le-Gouro, est révélatrice du brassage des ethnies consécutif aux grandes migrations du xviii^e siècle. Comme son surnom l'indique Lobé Dalo est d'origine gouro, mais il est aussi l'ancêtre d'une célèbre lignée bété, celle du fameux guerrier Zokou Gbeli.

Kouen Dalo naquit sans doute au début du xviii^e siècle dans le village gouro de Gbéliata. Son père s'appelait Dalo, et sa mère Nazié.

L'action des sorciers qui aurait empoisonné Dalo père, le non respect d'un jurément proféré lors d'une querelle entre femmes pour une histoire de mortier à piler le foutou jetèrent le malheur sur la famille Dalo. Pour éviter le mauvais sort, Dalo fils qui s'était marié, entretemps à la nommée Gnoromi, sa mère Nazié et sa sœur Labai prirent le chemin de l'exil. Ils arrivèrent ainsi en pays bété qui jouxte au Sud-Ouest le pays gouro.

Les émigrants furent accueillis à bras ouverts par Ziky Gboto et Gblie Gbaie Yada, deux chasseurs bété installés à Galéba en pays Zébuo (région de Daloa). C'est là que Dalo fit souche et qu'il connut le bonheur, que lui avaient prédit les voyants gouro, consultés ayant son départ en exil.

Lobé Dalo introduisit en pays zébuo des innovations capitales : la case ronde gouro, le fusil et surtout le commerce, avec la création d'un marché hebdomadaire à Daloa et le commerce des noix de kola qui fera la fortune du pays zébuo.

Dalo eut trois fils : Dalo Lobé, aïeul de Zokou Gbeli, Dalo Zokou et Dalo Gueyi Guissy.

Vanié — bi — Kané

Les Gouro ont la réputation bien établie d'être d'intrépides guerriers. De fait leur histoire mouvementée a connu nombre de grands chefs de guerre. Un de ceux-ci s'est particulièrement illustré à la fin du xix^e siècle. Il s'agit de Vanié-bi-Kané du village d'Iricfla.

Iriéfla est un village de la tribu Bei dans la sous-préfecture actuelle de Gohitafla. Il aurait été fondé par un certain Brô bi Irié.

Vanié-bi-Kané était le chef de la tribu quand les sofas de Samori soumettaient le large territoire entre Sassandra et Bandama. Lors de l'attaque d'Iriéfla en décembre 1893, Vanié réussit à repousser les assaillants et à tuer un chef sofa. Il a fallu une seconde attaque pour venir à bout de la résistance d'Iriéfla et des Bei.

Bondoukou et de Tanda. Il s'est resserré aux limites actuelles, autour de Mbahiakro, sous la pression des Malinké et des Akan. Les Malinké, venus de Kong, imposèrent au XVIII^e siècle leur autorité aux Akan et aux autochtones Ngan.

Les Ngan ont adopté la langue et les coutumes matrilineaires des Akan et absorbé des éléments Gâ, originaires d'Accra mais de langue ewé. Si la société a fortement subi les influences akan, l'organisation lignagère sans pouvoir centralisé, l'habitat avec les vastes cases annulaires à impluvium et l'économie de chasse et de cueillette sont typiquement forestiers. La culture des kolaïers et l'exportation des noix de kola blanches, très prisées par les Mandé ont intégré les Ngan au grand commerce ouest-africain.

Les Ngan subsistent aujourd'hui dans la région de Bondoukou où ils sont totalement assimilés et dans celle de Mbahiakro où ils ont pu conserver l'usage de leur langue et le sentiment d'appartenance à une entité ethnique singulière.

DOCUMENTS

A. LES MIGRATIONS DES POPULATIONS DE L'OUEST

« Quels furent les premiers migrants ? sans doute les Dan et les Guéré. Il est probable que du fait de l'immensité de la forêt et de la faiblesse numérique des premiers peuplements, les groupes Mandé venant de la région de Touba et du mont Nimba aient pu pénétrer par le nord et l'ouest sans se heurter aux groupes de l'est et du sud-est qui cheminaient le long des voies du Sassandra et celles du Nzo. Les traditions orales soulignent l'importance des voies d'eau dans cette conquête de la forêt. Cavally, Nzo, Bafing, Sassandra marquaient des étapes mais également servaient de guide dans la forêt dense. Les premiers villages, si on en croit les traditions et la toponymie ont bénéficié de la présence de collines ou de monts qui aidaient à la défense des villages, comme en pays Toura.

Après les Dan venus de l'ouest, les Toura venus de Touba, et les Guéré venus de l'est et du sud-est, il semble que de nombreuses infiltrations se soient produites provenant soit de Guinée et du Libéria, soit du nord de la Côte d'Ivoire soit même du sud en remontant le cours du Sassandra.

Ces migrations n'ont laissé comme trace que des récits et des légendes dont l'interprétation est délicate. Les nouveaux venus s'étant assimilés aux prédecesseurs en ce qui concerne les ethnies guéré : par contre la lente descente des tribus du nord a laissé des traces sensibles : ce furent les familles Diomandé, puis des familles isolées de guerriers assimilés tantôt aux Dan, tantôt aux Wobé dans les actuels cantons Souin, Péome et Ka. » (M. ALLUSON, *Etude générale de la région de Man*, tome 4, p. 175.)

B. LES INSTITUTIONS VILLAGEOISES OOURO

« Traditionnellement, le personnel politique du village est composé des aînés de chaque *goniwo* (*gont* : foyer, *wo* : notion de postérité, ce qui vient derrière ou autour) ou lignage. Ils forment tous ensemble le *wibimé* (*wibiti* : procès, débat ; *mj*, ceux) ou conseil des aînés, institution chargée de régler les conflits surgissant entre les villageois des différents *goniwo* ou parfois aussi d'une même famille. Les membres du *wibimé* sont, dans cette qualité, désignés par le terme de *wibitizé* (celui du *wibiti*). Parmi eux un homme plus riche et plus sage (*migone* ou *juu*) peut acquérir une réputation de conciliateur avisé, remplir des fonctions de protecteur à l'égard des

heureux présage; de même que la fille portera plus tard des enfants, l'arbre qui doit pousser portera de nombreux fruits.

Que l'on sème pour son compte ou pour le compte d'autrui, il faut avoir le soleil devant soi. Si l'ombre du semeur portait sur le petit trou au moment où la noix est mise en terre, l'arbre pousserait tout en longueur et ne donnerait pas de fruits.

Point essentiel également : semer le jeudi ou le vendredi, à la rigueur le mercredi, mais jamais le samedi, le dimanche ou le lundi. Quant au mardi, on n'a pas pu nous répondre. » (D'après les notes de M. ARMENGAUD, Administrateur 1936, *Notes africaines*, n° 44, octobre 1949, p. 114.)

villageois et être investi de charges représentatives vis-à-vis de l'extérieur. On le désignera alors comme le *fladz* (le plus habile, en l'occurrence le village).

(...) Le *fladz* se fait parfois assister d'un *zifoz* chargé de l'aider dans l'accomplissement de ses fonctions, de l'accompagner dans ses déplacements et de jouer le rôle de porte-parole.

(...) Les principales fonctions religieuses sont remplies par le *zifoz* (re : la terre, le sol) qui sacrifie à la terre, pour le village ou pour ses membres, à leur requête et le *monzoz* (mone : souris) le devin qui consulte la terre par le truchement de souris enfermées dans une boîte circulaire (...)

D'autres fonctions surgissent et disparaissent avec les circonstances. C'était autrefois le cas en particulier pour celles du *gulfz* (gulf : la guerre, le conflit, la dispute) appelé parfois aussi *manza* (ma : courage, bravoure).

(...) De même que la guerre, toute activité collective fait apparaître un personnage qui pendant un temps remplit les fonctions de meneur ou de coordinateur : chasse collective au filet par exemple (...), travaux communs, danses, etc. » (Cl. MEILLASSOIX, *Anthropologie économique des Gouro de Côte d'Ivoire*, Paris, La Haye, Mouton, 1964, pp. 65-67.)

C. LES NGAN DE MBIHAKRO ET LA CULTURE DES KOLA EN CÔTE D'IVOIRE

« Voici les rites observés par les Ngan de Mbihakra (moyenne Côte d'Ivoire) pour semer les kolars :

Tout d'abord les noix de kola sont soigneusement triées et seules les plus belles sont choisies comme semence.

Dans une calbasse, on prépare de l'eau avec du « médicament ». Lequel ? C'est un secret. D'un coup de couteau, on fait tomber un petit morceau de la noix et vivement on le met dans la calbasse où il doit macérer pendant une nuit.

Le lendemain, si celui qui veut planter a une fille comme premier enfant, il part dans la forêt, creuse le petit trou qui doit recevoir la noix et la met en terre lui-même.

Sinon, il fait appel à un parent ou à un ami dont le premier enfant a été une fille et l'amie sème pour lui. La naissance en premier d'une fille, d'une future femme, qui comme toutes les femmes représente la fécondité, est un

CHAPITRE V

LES MANDING

Les Manding de Côte d'Ivoire, encore appelés Mandé du Nord occupent les régions du Nord-Ouest ainsi que les cités de Kong, Satama-Sokoura et Bondoukou dans le Nord-Est. Ils sont issus de deux grands courants migratoires qui ont eu pour point de départ le Haut-Niger et Djenné.

Les Manding du Haut-Niger se sont installés à l'ouest du Bandama. Ils constituent un peuplement relativement dense dont la longue évolution sur place a entraîné un grand nombre de dialectes : dialectes du Mahou, du Worodougou, du Koro, du Syaka etc.

Les groupes venus de Djenné par Kong forment quelques îlots de peuplement dans le Nord-Est avec un seul parler, le dioula.

L'unité des Mandé du Nord est évidente : une même origine ethnique, une communauté de culture, une langue commune qui transcende les divers dialectes et permet une compréhension mutuelle d'Odienné à Kong et au-delà, dans tout le Haut-Niger.

1. LES CAUSES DES MIGRATIONS MANDINGUES

Les causes sont de plusieurs ordres : affaiblissement puis disparition des grands empires soudanais, nouvelle orientation des routes commerciales et de la vie économique, propagation de l'Islam.

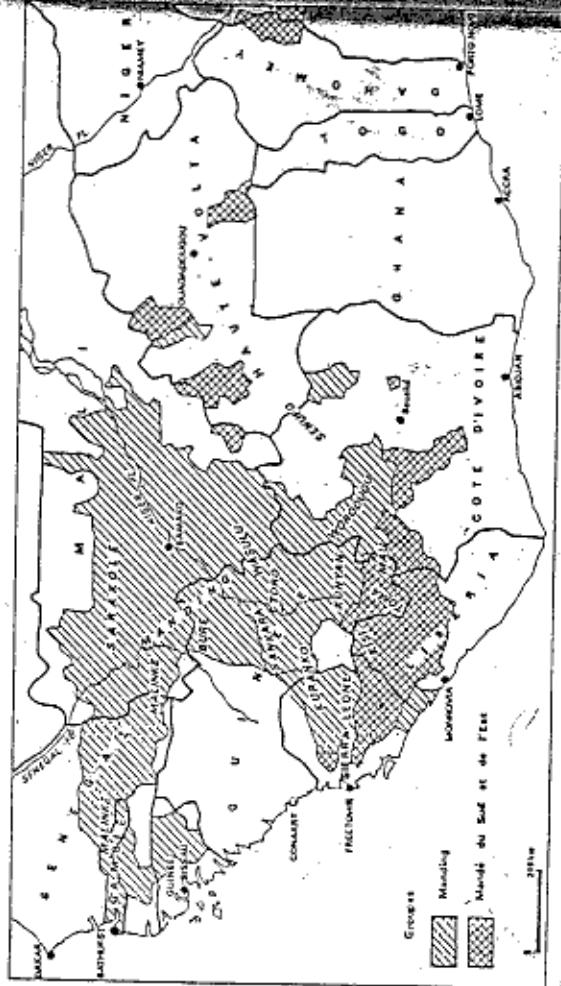
La fin des grands empires soudanais

L'empire du Mali qui prend le relais du royaume soninké de Ghana, à partir de l'avènement du roi Soundiata Keita en 1240, connaît son apogée

au milieu du xiv^e siècle. Sitôt après s'amorce le déclin en raison des rivalités pour la succession au trône, de la révolte intérieure des Peul et des attaques extérieures. La longue agonie de ce grand empire dure jusqu'au xv^e siècle. Cette situation est une des causes des mouvements de populations qui devaient conduire des groupes manding vers le Sud. En réalité, la lente infiltration de la zone préforestière remonte au xiv^e siècle sitôt après l'apogée du Mali. Le mouvement s'accéléra à partir du xv^e siècle, notamment dans sa deuxième moitié qui correspond à la disparition du Mali et à la montée de l'Empire de Gao.

Carte 1

LE MONDE MANDING



Troisième grand empire du Soudan occidental, après le Ghana et le Mali l'empire songhaï de Gao s'est développé en minant le Mali et en accaparant ses provinces. Il connaît un brillant essor au xvi^e siècle sous la dynastie des Askia. Comme au Mali, les troubles intérieurs ont limité les capacités de résistance aux convoitises étrangères. C'est ainsi que l'expédition militaire dépechée par le sultan du Maroc, Moulay Ahmed Al Mansour défit les armées songhaï en 1591 à la bataille de Tondibi et s'empara de l'Empire de Gao. Cette catastrophe militaire et politique est aggravée au cours des $xvii^e$ et $xviii^e$ siècles par de grandes famines et des épidémies.

La disparition des structures étatiques, les catastrophes naturelles contribuèrent ainsi à la dispersion des populations de la boucle du Niger.

Les nouvelles conditions économiques

Mais les groupes qui décident d'émigrer sont attirés par les richesses économiques de la zone forestière et les échanges avec les Européens fraîchement installés sur les côtes du Golfe de Guinée.

La forêt offre la précieuse noix de kola, très prisée par les populations des savanes, pour ses vertus médicales et son usage dans différentes cérémonies ; elle recèle surtout les mines d'or. La recherche de voies d'accès à ces mines et aussi vers les côtes entraîne la création de nouvelles routes commerciales, le long desquels s'implanteront les groupes de migrants manding. Une nouvelle route relie ainsi la ville marchande de Begho fondée par des Dioula à Djenné par Bobo-Dioulasso. Une autre, également ouverte par les Dioula offre au commerce soudanais un débouché vers la côte par la vallée du Bandama. L'importance que prit progressivement le commerce vers le Sud entraîne ainsi le développement des colonies mandé dans la zone intermédiaire qui sépare les régions de savanes du Golfe de Guinée.

L'Islam

Sur les traces des commerçants et des chefs de guerre manding s'étaient aventurés des marabouts qui allaient contribuer à la propagation de l'Islam.

La religion du prophète s'implante dans les régions nouvellement infiltrées par les Manding mais également dans des régions traditionnellement animistes comme l'Anno, le Gyaman, le Ndenyé et le Bettié.

L'implantation de l'Islam se double d'une influence politique des marabouts qui sont sollicités pour « travailler » à l'accroissement de la puissance des rois et pour assurer le secrétariat des conseils royaux.

2. LES ÉTAPES DE L'INSTALLATION DES MANDING

Les mouvements des populations manding vers la Côte d'Ivoire sont étendus sur environ cinq cents ans. Ils prirent différents contours selon les siècles : infiltration massive ou faible, conquêtes militaires et conversion culturelle.

La première vague (xiv^e-xv^e siècles)

Les premières migrations, à la fin du xiv^e et au xv^e siècle, sont conduites par les lignées *Koné*, *Kourouma* (ou *Dampérou*) et *Konati*. Les avant-gardes sont assimilées par les Sénoufo qui, ayant déjà été repoussés plus à l'est, tenaient la vaste zone s'étendant de *Koné* à *Kankon*.

Les *Koné* occupent le Sankaran et le nord du Kourouma et développent, avec les *Kaba*, la métropole de *Kankan*. Les *Kourouma* s'installent à *Massaké* et participent au xv^e siècle à la fondation de la cité commerciale et religieuse de *Samatiguila* ainsi qu'à celle de *Trenbo* dans le *Bodougou*. Les *Konati* s'implantent dans le *Torono*.

La deuxième vague (xvi^e-xvii^e siècles)

La deuxième vague de migrants arrive au tournant des xv^e et du xvii^e siècles, autour des années 1490-1510. Elle est dirigée par certains *Kéita* (*Maniarié*), les *Souaré* (ou *Samassi*) et surtout les *Kamara* (ou *Diomandé*).

Les *Kamara* (ou *Diomandé*) conduisent une vaste expansion qui impose leur hégémonie des hauts plateaux du *Kourouma* jusqu'au *Bandama* (voir carte n° 2 les migrations).

Ils se portent d'abord du Haut-Niger vers la mer sur les côtes de l'actuelle Sierra-Léon. Ensuite ils remontent vers *Kouroussa* puis pénètrent dans le *Mahou* après avoir soumis les autochtones *Dan* ou *Yéouba*. Ils s'étendent en soumettant d'autres clans malinké ou en se les alliant. Ils s'installent ainsi dans le *Worodougou* avec les *Bamba*, dans le *Karandja* avec les *Koné*, dans le *Barala* après avoir expulsé les *Douso*, enfin dans les monts du *Gbè*.

Ils occupent *Ganhoué*, ancien village dan et fondent les cités nouvelles de *Ouaninon*, *Worofla*, *Guiborosso* ainsi que les sept villages de l'ancien *Barala* : 1. *Toronou*, 2. *Kaala*, 3. *Bonangoro*, 4. *Mahandougou*, 5. *Banandougou*, 6. *Ourossanisso*, 7. *Baralassoba*.

Les *Kamaghaté*, fondateurs d'Odienné, ainsi que les *Kanté* de *Férédougoula* et les *Baggyoko* de *Koro* accompagnèrent la migration des *Diomandé*.

Plus à l'Est, les commerçants dioula qui sont attirés par les mines d'or du

bassin de la Volta et par le commerce euryéen sur la côte, fondent au xv^e siècle la cité marchande de *Begho*. D'autres *Dioula*, tels les *Coulibaly* empruntent l'axe *Djenné-Boron* et se fixent dans la région de *Kong*. Y émigrent aussi les *Touré* venus des pays haoussa.

Au xv^e siècle s'implantent de nouveaux groupes : malinké et peul dans la région d'Odienné; dioula dans celle de *Kong*. Quant aux migrants du xv^e siècle, ils étendent leur occupation à tout le pays entre *Sassandra* et *Bandama* après avoir soumis ou refoulé les autochtones sénoufo, krou et gouro. Les deux courants migratoires manding issus de l'Ouest et de l'Est convergent sur le Haut-Bandama où est fondée la vieille cité de *Boron*. D'autres éléments malinké sillonnent les savanes du Centre qui n'étaient pas encore occupés par les Baoulé et atteignent même la côte vers *Lahou*.

L'arrivée des Baoulé au xv^e siècle amène ces Malinké à se retirer du golfe des savanes et à s'installer dans la région de *Satama* où ils créent le *Djamsala*. Vers 1730, ils repassent le *Bandama* et fondent le *Koro* de *Mankono* et le *Koyaraïougou*.

La poussée des autres peuples et l'insécurité grandissante des routes commerciales amènent les Malinké à renforcer leur domination sur les groupes autochtones et à créer des États puissants.

Migrations et États malinké au xviii^e siècle

Les *Diomandé*, visiblement décadents au xviii^e siècle, réussissent encore à pousser une pointe vers *Odienné* et *Boundiali* et même au-delà.

Les Malinké de *Boron* et *Diédana* tiennent sous leur domination les Sénoufo de la région et participent avec d'autres clans malinké et mossi à la création de l'Empire de *Kong*. Cet État marchand prend précisément son essor au début du xviii^e siècle, après le renversement de la dynastie animiste des *Lassiri*, par *Séhou Ouattara* du clan des *Ouattara* qui était allié aux gens de *Boron* (voir encart 2). Après la mort de *Sékou Ouattara*, le vaste empire qu'il a édifié se morcelle en une série de petites principautés.

Mais un autre État malinké se constitue plus à l'Ouest pour combler le vide laissé par la décadence des *Diomandé*.

C'est, en effet, autour des années 1760 que des *Bambara* animistes, les *Diarassouba* (voir encart 1), envoyés par le roi de *Ségou* au secours des Malinké du pays d'Odienné, en profitent pour assoir leur hégémonie et créer l'État du *Nefara*. L'hégémonie *Diarassouba* qui se substitue à celle des *Diomandé* n'est ruinée qu'un siècle plus tard par les *Touré* du *Kabadougou* (voir encart 2).

A la fin du xviii^e siècle, le peuplelement mandé du Nord est pour ainsi dire achevé. Quelques mouvements, comme l'installation à Man, au début du xix^e siècle d'une lignée Kamara issue du Mahâna ou des déplacements de population consécutifs à l'affrontement entre Samôri et les Français apportent peu de retouches au paysage ethnique.

Encart I

1. LES DOUZE PÈLERINS

Ils étaient douze marabouts. Ils avaient pour noms : 1. Salimou Souaré, 2. Mohammadou Bakayoko, 3. Mohammadou Fofana, 4. Maliki Somono, 5. Bamba Fadiga, 6. Bakari Traoré, 7. Mohammadou Dialé, 8. Youssouf Kamagaté, 9. Morifing Bamba, 10. Fodé Yahaya, 11. Férémoni Kanaté, 12. Moussa Bakayoko.

Conduits par Salimou Souaré, ces saints hommes partirent ensemble du Mandé, vers 1750, pour accomplir le pieux pèlerinage à la Mecque. Leur pèlerinage terminé, ils s'installèrent en des régions différentes. La plupart rejoignit les lignées mandé qui avaient essaimé depuis la vallée du Niger jusqu'à la zone forestière. Parés du titre prestigieux d'*El Hadj (Ladji)*, doués de pouvoirs « surnaturels », ces marabouts apportèrent un appui spirituel et en hommes aux chefs de guerre et aux commerçants qui avaient conduit les migrations vers le sud.

S'installèrent ainsi à Kankan, auprès des Kondé et des Kaba, El Hadj Mohammadou Fofana et Maliki Somono ; à Yamala, El Hadj Mohammadou Dialé ; à Toulé, El Hadj Morifing Bamba ; à Bouandougou, El Hadj Fodé Yahaya ; à Féréfégouta, El Hadj Férémoni Kanaté. Enfin, El Hadj Moussa Bakayoko, des douze compagnons, le plus saint, le plus illustre vint dans la région de Touba, à l'appel des Diomandé et fonda le village de Koro.

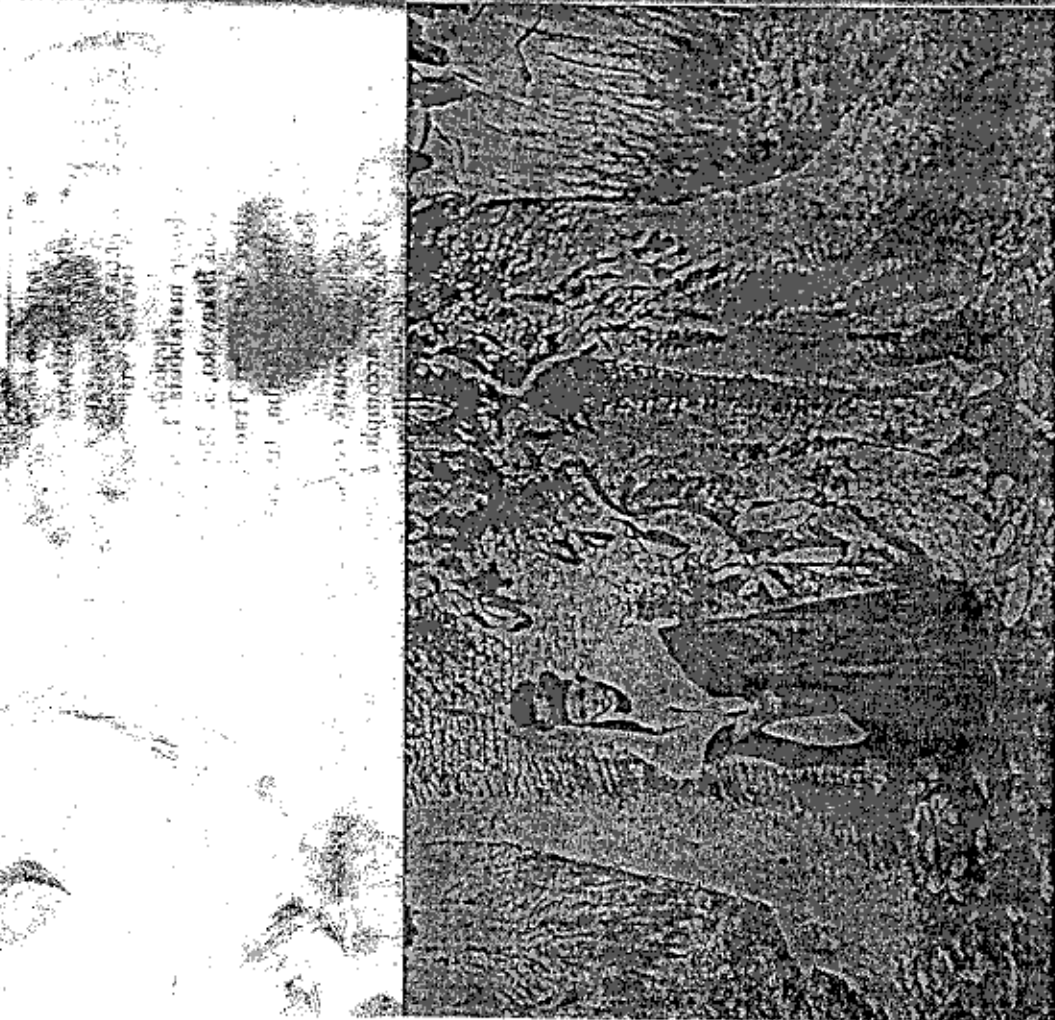
Le mausolée de M. Bakayoko est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage.

2. LES DIARASSOURA

Les Diarassouba étaient des guerriers bambara envoyés par Ngolo Diarra, roi de Ségou (1766-1787), prêter main forte aux Malinké du pays d'Odienné, en butte aux attaques répétées des Sénoufo.

L'expédition des Diarassouba et la création du Nafana

L'expédition était dirigée par Kunandri Diarassouba et ses fils Sira-Zan et Sira-Nkoman. Ces derniers conquièrent le pays d'Odienné à Séguéla et



A côté de Canhoué, l'arbre de Man...

imposèrent l'hégémonie Diarassouba. Celle-ci, contenue au Sud par la résistance des Diomandé dans les monts du Gbè et du Barala et celle des Sénoufo du Nohouou, était néanmoins suffisamment assurée sur un territoire assez vaste pour permettre le développement d'un Etat. Ce fut le *Nafana*, premier Etat malinké de la région qui allait durer du dernier tiers du XVIII^e siècle au milieu du XIX^e siècle. La capitale du royaume était fixée à *Tiyéou*, ville aujourd'hui disparue mais qui était située à sept kilomètres au nord-est de la ville d'Odienné.

Les rois du Nafana

Les rois du Nafana furent successivement *Sou Zan Diarassouba*, fondateur du Nafana, puis son fils *Nainan* (mort vers 1712), puis *Dyondo* (mort vers 1848), puis *Mistrigbé Mori* (mort en 1848), enfin *Senolo Diarassouba*.

La fin du Nafana

Le royaume des Diarassouba fut détruit en 1848 par Vakaba Touré. Le dernier souverain Senolo s'enfuit dans le Haut-Sassandra où il fonda Kotyéni. Les Diarassouba réussirent à reconstruire une entité autonome dans le Haut-Tyenko, à une cinquantaine de kilomètres d'Odienné, entité qui résista au pouvoir des Touré du Kabadougou jusqu'à sa soumission définitive par Samori en 1892.

3. LA RÉPARTITION DES GROUPES MANDING

L'unité ethnique et culturelle des Manding a déjà été soulignée. Il faut distinguer cependant trois grands groupes : les *Malinké*, les *Bambara* auxquels se rattachent les *Foula*, et les *Dioula*, dénomination qui s'applique généralement à l'élément commerçant et d'une façon particulière au groupe ethnique manding installé à l'est du Bandama ; et qui désigne aujourd'hui, de façon abusive, tous les Manding et même tous les habitants du nord de la Côte d'Ivoire.

Les Malinké

Ils sont le plus nombreux. Ils tiennent tout le Nord-Ouest, de la région de Tienko à celle de Séguéla — Mankono. Ils se divisent en différents groupes particularisés par leurs dialectes : Maouka, Korokan, Syakaka, Koyaga, etc.

Les Bambara

Arrivés au xviii^e siècle avec les Diarassouba, les Bambara occupent l'ouest de la région d'Odienné à l'exception du Folo de Maninyan peuplé de Foula. Ce dernier groupe, d'origine peule, a conservé son activité économique principale qui est l'élevage ; il a, par contre, été assimilé culturellement par les Bambara dont il parle la langue.

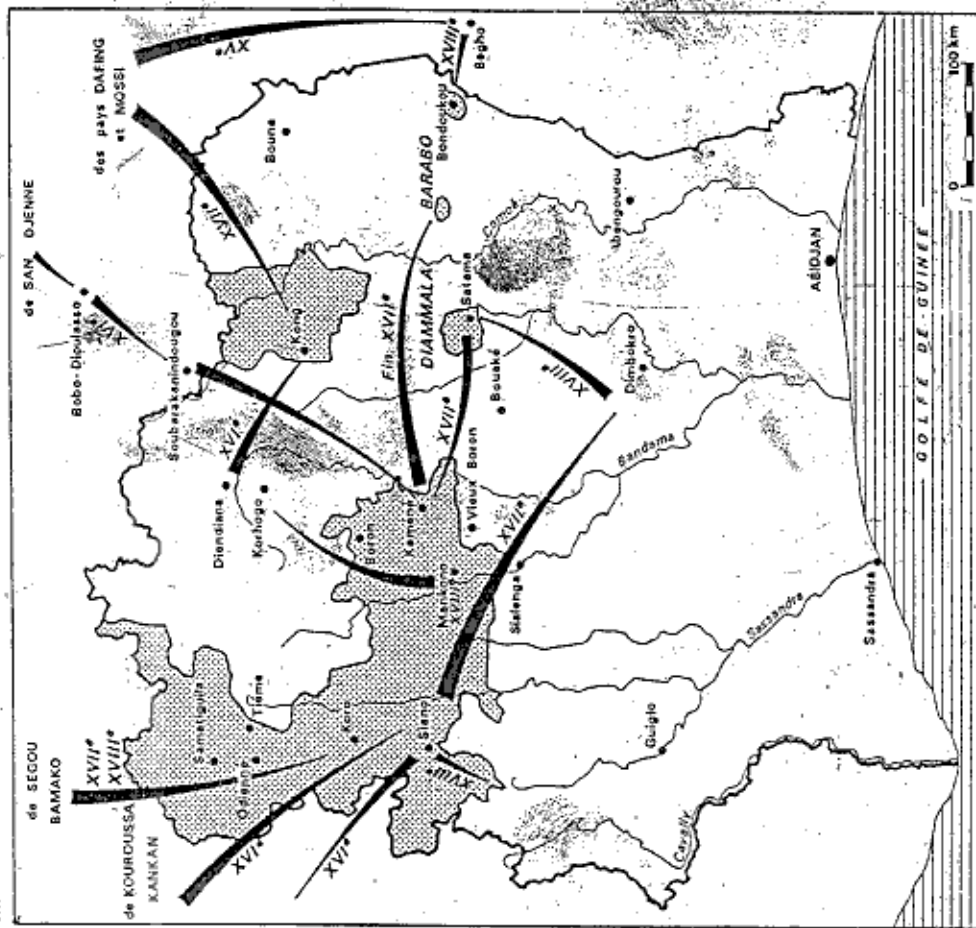
Les Dioula

Les Dioula, en tant que groupe ethnique sont localisés dans la région de Kong où ils dominent des groupes de culture et de langue voltaïques. Ils ont également essaimé des colonies importantes dans les cités marchandes de Bondoukou, Boua, Satama. Ils parlent une seule langue, le Dioula, beaucoup moins dialectalisée qu'à l'Ouest. Cette langue est différente du dioula véhiculaire sorte de *lingua franca* dont la colonisation allait permettre involontairement la diffusion.

Les Manding ont été des ferments d'évolution dans tout le nord de l'actuelle Côte d'Ivoire. Ils ont fortement influencé les Sénoufo, mais aussi les peuples dits Mandé-sud ainsi que les Krou.

LES MIGRATIONS MALINKÉ

Carte 2

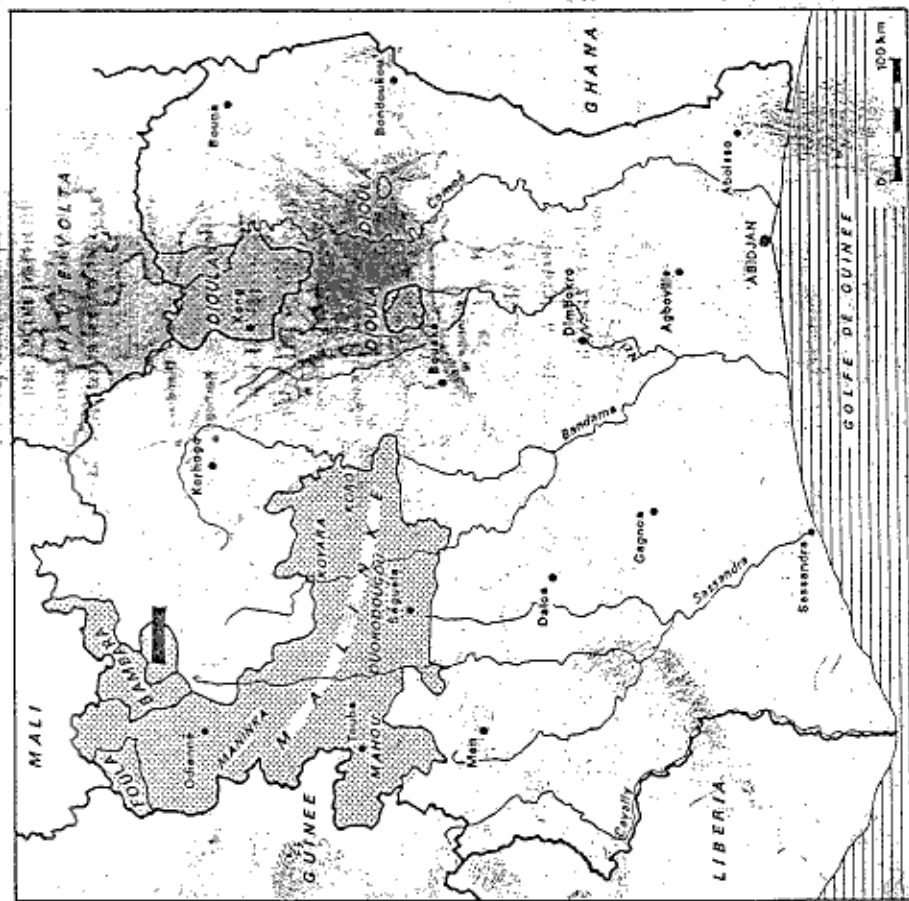


Territoire actuel des Malinké - Dioula

Migrations des Malinké - Dioula

Carte 3

REPARTITION DES GROUPES MANDING



Encart 2

SEKOU OUATTARA

Dès le XIII^e siècle, la région de Kong (ou Kpon selon la dénomination locale) émergea comme centre commercial grâce à sa situation de carrefour entre le Worodougou, « pays de la kola » et les métropoles du Soudan occidental.

Les cités de Djambanasso, Labiné, Ténéguéra servaient de relais et de marchés sur les routes de la kola, jusqu'à ce qu'elles soient supplantées par la cité de Kong, enrichie dès la fin du XV^e siècle par le négoce et l'exploitation des mines d'or.

La région attira des marchands de toutes origines : haoussa, mossi et mandé. Les Mandé accédèrent au pouvoir politique avec la dynastie des Ouattara.

Les origines et la conquête du pouvoir

Les ancêtres de Sékou Ouattara étaient originaires du pays mandé. Ils descendaient de la famille de Soundiata Keita, fondateur de l'Empire du Mali. Ils auraient perdu le nom de Keita au profit de leur nom d'honneur : Ouattara ou les hommes du *Ouatta* c'est-à-dire les hommes de la force, de la puissance.

A la suite d'une querelle relative au partage du butin de guerre, Dé Maghan, l'arrière-grand-père de Sékou partit de Ségou. Ce patriarche était à la fois chasseur, tisserand et sculpteur ; il excellait également dans l'art oratoire. De Ségou, il s'installa à Dé (dans la région de Bandiagara) puis à Bobo-Dioulasso. Là, il fit la connaissance d'un commerçant de Téoulé, un certain Dabila Dao qui avait coutume de parcourir les places commerciales de la région de Kong. Avec ce dernier, Dé Maghan fit le voyage à Ténéguéra où il devait s'installer à demeure.

A cette époque, la région de Kong était dirigée par la dynastie de Lassiri Gbambèlé, chef d'origine voltaïque qui s'était imposée aux petites tribus locales.

Dé Maghan épousa la fille du chef de Ténéguera, nommée Matagari qui lui donna un fils unique : Tiéba. Tiéba, père de Sékou Ouattara prit pour femme, Matari une sœur de Lassiri Gbambèlè. De leur union naquirent quatre enfants : Sékou, Farnaghan, Karakoro et Dabila. C'est sans doute dans le dernier quart du xviii^e siècle qu'il faut situer la naissance de Sékou.

Ayant offensé le roi, son beau-frère en décidant d'épouser en secondes noces une esclave, Tiéba fut banni de Kong. Sékou qui avait grandi entre temps et s'était marié à une certaine Makamissa, décida d'aller à l'aventure en se promettant de revenir laver l'affront fait à son père et le réinstaller à Kong. C'est ainsi qu'il se fit colporteur. Au cours d'un séjour en pays dagomba, il parvint à sauver de la mort l'épouse du roi qui ne pouvait être délivrée de son enfant arrivé à terme. Comblé de présents et d'or, il revint à Ténéguera. Là, sa vengeance personnelle vint à point nommé servir les plans des marchands, inquiets de l'insécurité croissante des routes commerciales, mécontents des multiples taxes qui frappaient les transacteurs, las enfin de la tyrannie de plus en plus féroce de Lassiri.

Sékou put aisément gagner un grand nombre de personnes à sa cause qui n'était plus seulement de rétablir sa famille à Kong mais bel et bien de prendre le pouvoir. Il reçut ainsi le soutien des trois grands marabouts du pays, les karamogo Dibi, Lagbakourou et Kperesouma que l'animisme des Lassiri avait toujours rebuté; il noua alliance avec le chef de terre de Kong; il corrompit le chef de l'armée de Kong et d'autres membres de l'entourage du roi. Le terrain était donc préparé pour la prise du pouvoir.

Un mardi de l'année 1705, Sékou lança ses troupes à l'assaut de Kong. Après trois jours de violents combats, il enleva la place. Lassiri Gbambèlè fut défait et décapité. Le « Da-ba », grand portique qui donne encore aujourd'hui accès au quartier Kéréou est construit sur l'emplacement où fut enterrée la tête du souverain vaincu et la grande mosquée sur le sanctuaire animiste.

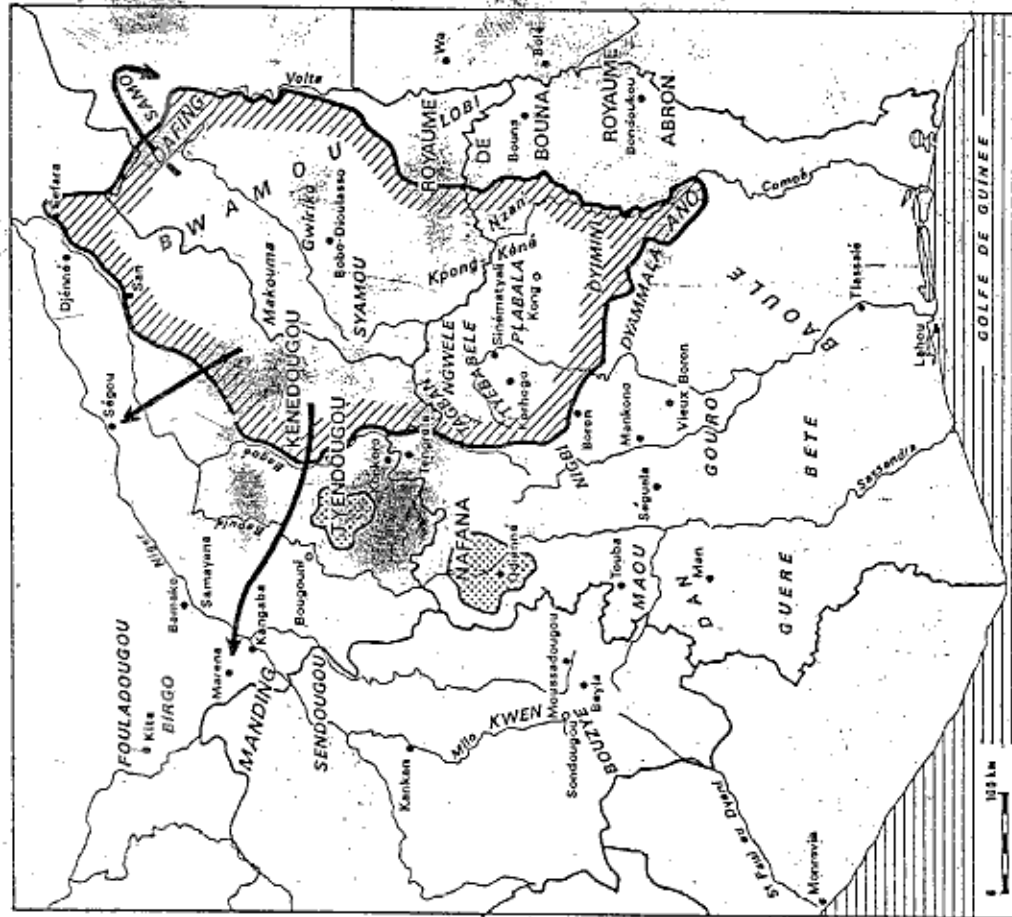
La révolution était politique et religieuse. Kong devint la capitale d'un empire dominé par les Dioula islamisés et gouvernés en fonction de leurs intérêts. La dynastie des Ouattara devait régner un siècle durant.

L'Empire de Kong

Sékou Ouattara organisa une série d'expéditions militaires pour soumettre les populations entre la Comoé et la boucle du Niger. Une

Carte 4

L'EMPIRE DE KONG



Empire de Kong vers 1740

Offensives avortées de Kong

Divisions de l'Empire

Etats secondaires vers la fin du XVIII^e siècle

colonne conquît les régions de la rive droite du Bani et poussa jusqu'à Sofara. Elle essaya en vain d'enlever la capitale des Bambara, Ségou. Vers le nord-est, des fêtes de pont furent établis en pays sya, tgruéssti, lobi et dian. Vers le sud, les Sénoufo de Korhogo à Dabakala furent soumis. Vers l'est, la présence des royaumes de Bouna et du Gyaman empêcha toute expansion. Avec Bondoukou, des relations étroites furent nouées et nombre d'Abron adoptèrent le nom Ouattara; poursuivi par les Ashanti vers 1740, le roi abron Abo Koffi se réfugia à Kong où il fit livrer par ses alliés qui redoutaient des représailles du roi de Kumassi.

Le vaste domaine taillé par la force des armes s'étendait du sud au nord, depuis la région de l'Anno jusqu'aux rives du Bani et d'est en ouest, de la Comoé à la Bagoé (voir carte 4). Il servit d'assise à un empire qui donna une unité et une prospérité économique à une région très hétérogène du point de vue ethnique et culturel. L'Empire était divisé en deux grandes provinces : le *Gwiriko* centré autour de Bobo-Dioulasso dans la partie septentrionale et le *Kpon-Kènè* ou domaine de Kong dans la partie méridionale. Les douze fils de Sékou l'aidaient à tenir le noyau du royaume autour de Kong, avec le concours de l'aristocratie guerrière des *Solonfji*.

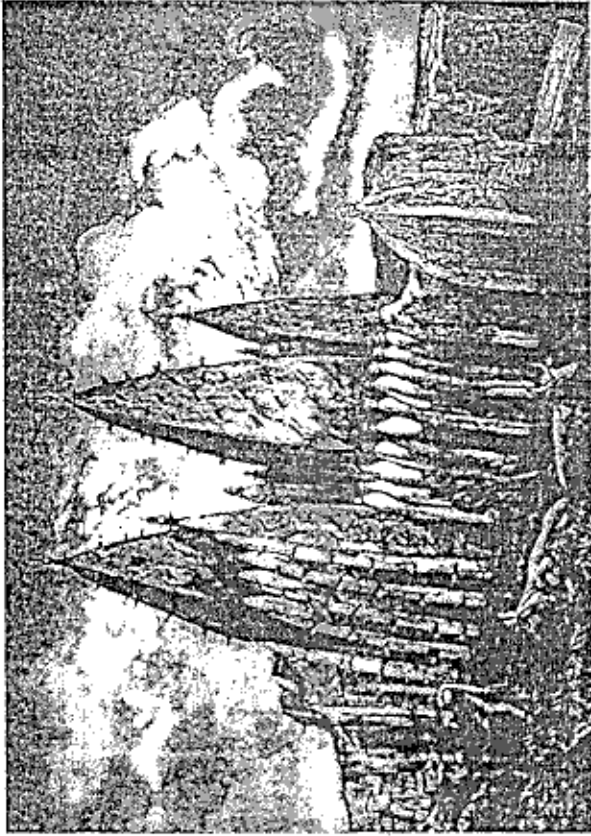
Le commerce fut stimulé par la sécurité des routes et des marchands, la suppression des taxes, l'exploitation de l'or.

L'Islam devint la religion dominante mais non exclusive. Sékou fit construire des mosquées et des écoles coraniques dans chaque quartier. Kong devint une métropole religieuse et intellectuelle réputée.

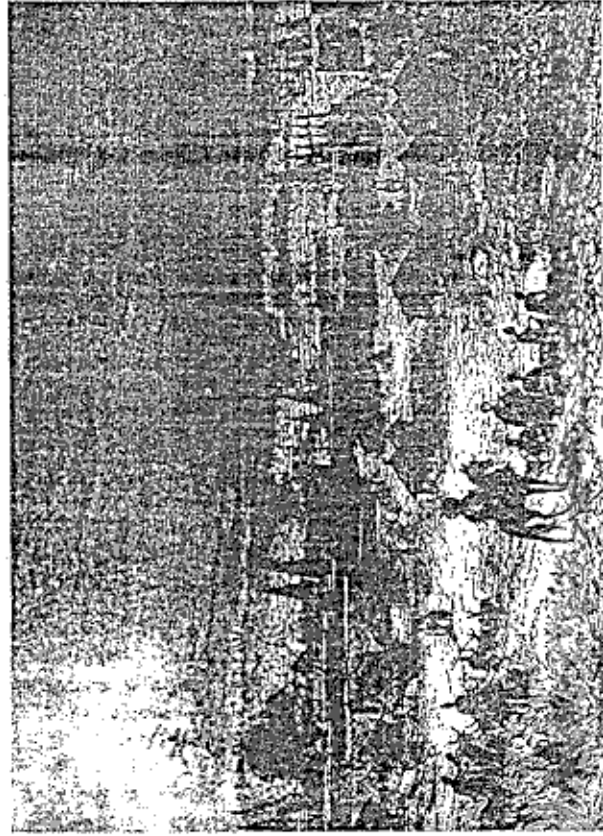
La mort de Sékou Ouattara et le déclin de l'Empire

Après quarante ans de règne, Sékou Ouattara mourut en 1745. Des querelles de succession opposèrent ses frères à ses fils, entraînant la désorganisation de l'empire. De petites principautés furent créées et accentuèrent la division née de la scission entre le Gwiriko et le Kpon-Kènè.

Dès le début du XIX^e siècle la dynastie des Ouattara a vécu. Le pouvoir de fait revint aux marabouts notamment à la lignée des Sanogo. Tout en gardant son importance commerciale, Kong entra dans un long déclin jusqu'à sa destruction le 18 mai 1897 par les Sofas de Samori.



1. La mosquée de Kong. Une des plus vieilles mosquées datée du XVI^e siècle



2. La ville de Kong à la fin du XIX^e siècle

Encart 3

VAKABA TOURE (1800-1858)

Le destin de Vakaba Touré est intimement lié à la période de reconstruction étatique qui caractérise l'Afrique de l'Ouest au XIX^e siècle. Les nouveaux Etats sont pour la plupart l'œuvre de commerçants musulmans, les *Dioula* qui purent ainsi assurer leur domination économique et propager un Islam revigoré par les djihadés peuls.

Les origines

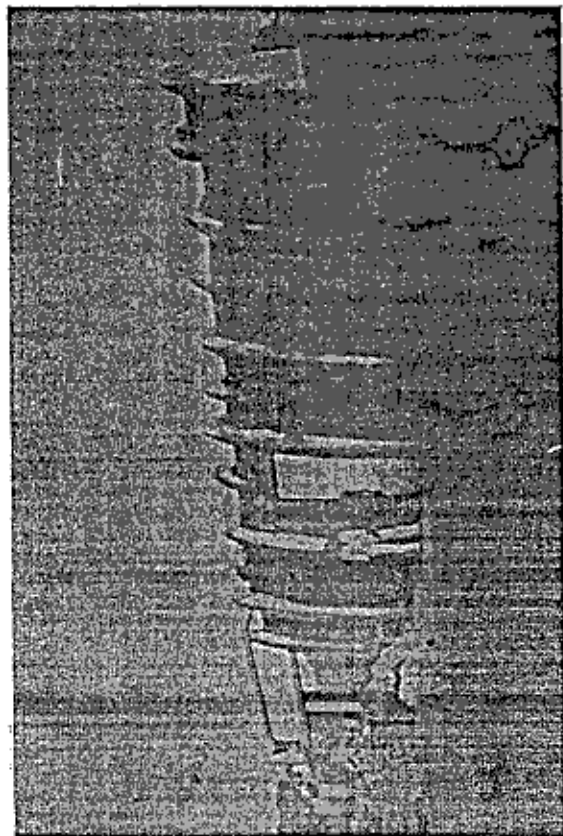
C'est sans doute entre 1800 et 1810 que Vakaba ou Kaba vit le jour à Samatiguila. Son père Matyèwa encore appelé Bakari descend par Férémoré et Keni-Bréma dit Ibrahim Dya (Le long), de Sidiki Touré, chef d'une lignée dioula d'ascendance sarakholé, originaire du gros village de Sidikila dans le bas Sankarani. Sa mère Kaba-Sarah-Kaba, native de Kouroukoro du Worodougou, est issue d'une lignée musulmane venue du Booba, au sud de la ville de Kankan.

Comme tout jeune dioula, Vakaba Touré se fait d'abord colporteur. De 1825 à 1840, il parcourt tantôt en solitaire, tantôt en compagnie de son frère aîné Ibrahim, le vaste réseau commercial animé par les Dioula et qui court du Golfe de Guinée au Soudan sénégalonigérien.

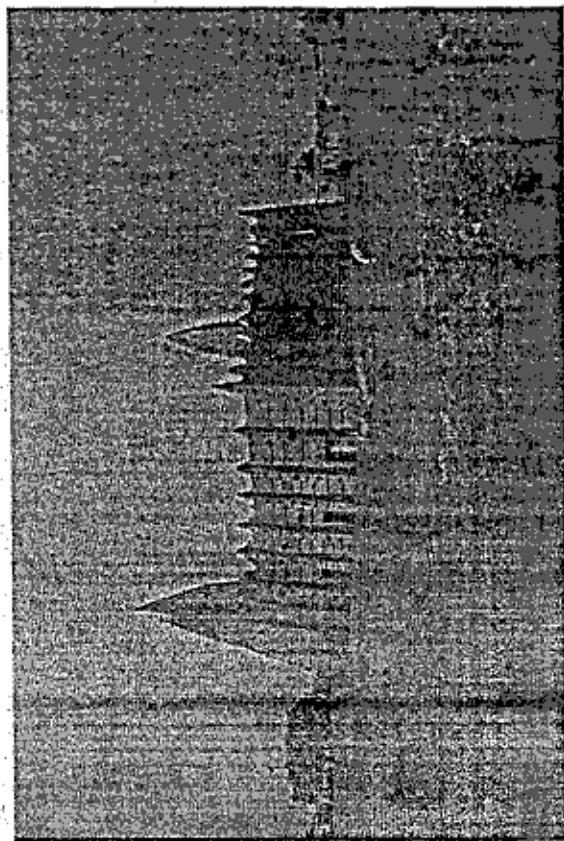
L'ascension

Autour des années 1840, Vakaba devient homme de guerre en entrant au service de son oncle Mori Oulé Cissé. Puis il s'installe comme négociant à Wogona dans le Sibirila (région de Bougouni).

Ses activités commerciales qui permettent de contrôler certains produits stratégiques comme les armes à feu, son expérience d'homme de guerre, son habileté et son esprit de décision font de Vakaba Touré un personnage d'exception qu'il faut avoir comme allié. C'est ce que font les habitants de sa



1. Le « Da-Ba » grand portique donnant accès au quartier Kéréfou. (Etat actuel)



2. La grande mosquée de Kong

ville natale, Samatiguila quand un conflit les oppose, vers 1842, au chef Nourmounou Fani du Toron.

Appelé à la rescousse, Vakaba détruit l'un après l'autre les villages du Toron et capture le chef Fani qui est exécuté. Cette défaite du Toron accroît le prestige de Vakaba. Mais cette popularité provoque l'hostilité des Diaby, maîtres de Samatiguila. Contraint à l'exil, Vakaba se rend à Kouroukoro, village natal de sa mère, assiégré par son ancien maître Mori Oulé Cissé. Il défait Mori Oulé et le fait périr. Ayant éliminé le chef d'un des premiers Etats musulmans de la région, disposant d'une troupe importante et aguerrie, Vakaba peut alors réaliser son ambition : bâtir son propre Etat.

La création du Kabadougou

Mais il fallait encore éliminer le pouvoir des Diarassouba, fondateurs du Nafana. Une querelle de succession qui éclate à la mort du troisième souverain du Nafana, Dyondo Diarassouba offre opportunément à Vakaba l'occasion d'intervenir et de détruire le Nafana, en 1848. Dès lors la fortune de Vakaba s'accroît rapidement. Par la diplomatie ou la force, il impose son autorité à la vaste région qui s'étend du pays Mahou et du Worodougou à la région de Bamako. Il crée un nouvel Etat malinké, le Kabadougou, encore appelé *Kabasarana*, en hommage à sa mère.

La fin de Vakaba Touré

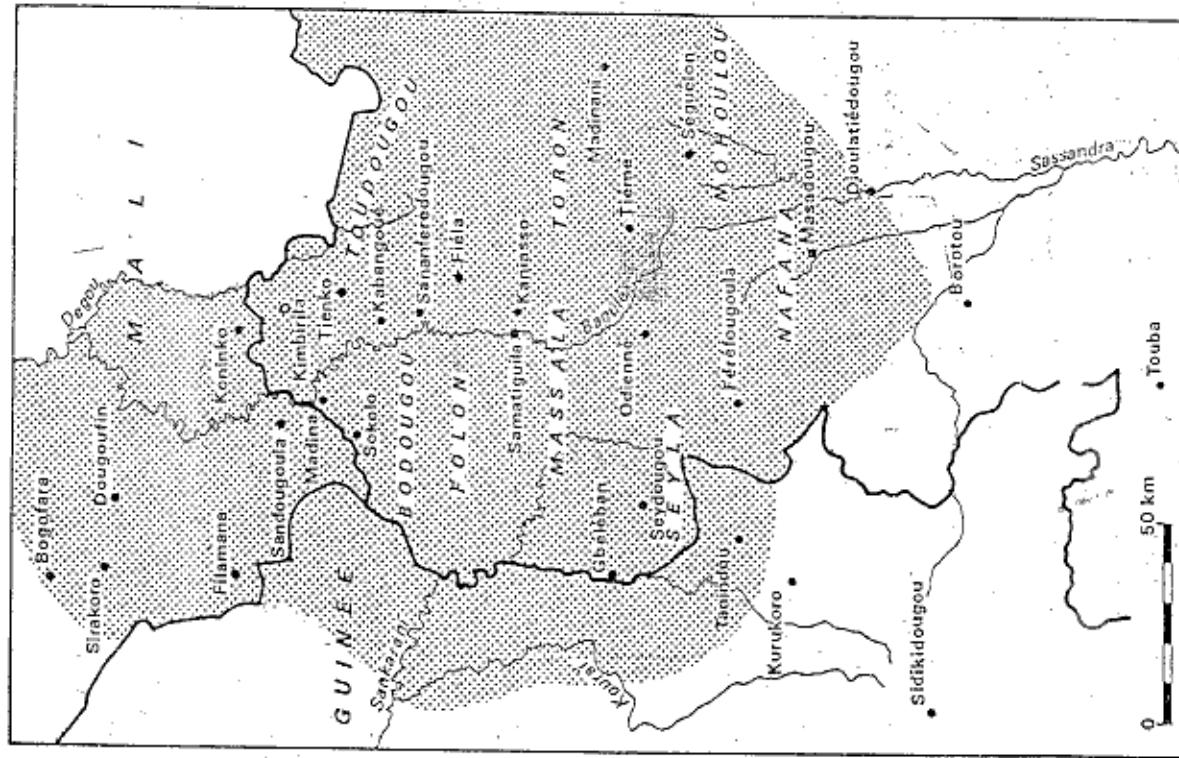
Les dernières années de la vie de Vakaba, de 1855 à 1858 sont employées à guerroyer contre le Barala, contre les cités de Boroto et Gbèsoba. Mais Vakaba a la sagesse de faire la paix avec les Sengufo du Noholou. Coexistence qui permet à ses parents, les Sylla de rebâtir la bourgade marchande de Tyénié.

A sa mort en 1858, Vakaba Touré laisse un Etat organisé et puissant qui assurait la prépondérance économique et religieuse de l'éthnie malinké et de son élément commerçant, les Dioula. Son héritage sera difficilement maintenu par ses fils : *Va-Moukta*, *Mangbé Amadou* ou *Vaamadou*, *Va-Bréna*, *Va-Moriba*.

Le destin de Vakaba Touré est à bien d'égards, étrangement similaire à celui de Samori Touré dont il est sans conteste un des précurseurs.

LE ROYAUME DE KABADOUGOU

Carte 3



DOCUMENTS

A. LES MIGRATIONS MANDINGUES

« Une poussière de lignées mêlant des guerriers animistes (*intigi* ou *Sohindji*), des commerçants (*dyula*) et des musulmans (*sitama*) ont submergé durant le XVII^e siècle les autochtones Sénoufo, Kru ou Guro, entre Sassandra et Bandama.

Ils (Les Malinké) y ont rencontré des éléments Dyula venus de Djenné par Bobo et le Haut Comoé et ont sillonné le golfe de savanes qui n'était pas encore la patrie des Baule. Ils paraissent même avoir poussé jusqu'à la mer, en descendant le Bandama. En se stabilisant, ils ont donné naissance au Worodugu de Séguéla, au Koyaradugu de Mankono et dans une moindre mesure au Koro. Sur le Comoé le Dyammala est issu d'eux et ils participent au XVIII^e siècle à l'aventure impériale de Kong.

(...) Diverses tentatives d'expansion en pays senufo n'aboutirent qu'à des hégémonies éphémères, mais des Bambara, sous les ordres d'une lignée Dyarasuba allaient planter le royaume du Nafana, au milieu du XVIII^e siècle dans le pays d'Odienné. Ils assurèrent ainsi la garde d'une des principales pistes du kola. » (D'après Yves Person, *Samori. Une révolution dyula*, Dakar, IFAN, 1968, Tome I, p. 75.)

B. LA LÉGENDE DE MOUSSA BAKAYOKO

« A la Mecque, Barhayorko (Bakayoko) aurait reçu mission, paraît-il, de marcher vers l'ouest et de ne s'arrêter que lorsque son bâton de voyage, tenu horizontalement sur ses épaules, serait arrêté par deux arbres de même espèce. Moussa se mit en route. Arrivé au fleuve Férédougouba, lui et ses compagnons demandèrent aux piroguiers de leur faire traverser l'eau. Ces derniers refusèrent. Moussa alors prit son bâton et le déposa sur les eaux; elles se séparèrent immédiatement, livrant chemin. Cependant, derrière le passage de Moussa les eaux se maintenaient séparées. Les piroguiers quinquandèrent le pardon de Moussa et lui firent don d'une captive. Moussa pardonna; les eaux se rejoignirent et reprirent leur cours.

A une journée de marche de la rivière, le bâton de Moussa se trouva immobilisé par deux arbres, tous deux nommés Korokoro. En cet endroit, Moussa créa un village qu'il nomma Koro. »

(L'eau vint à manquer dans ce nouveau village. Par les prières de Moussa une source jaillit et procura de l'eau en abondance.)

« On construisit alors une mosquée à côté de la source. Le voyage de Moussa vers les régions de Beyla fut encore signalé par maints prodiges; près de Gahoué, un rocher sur lequel Moussa avait fait sa prière conserva profondément gravé les traces des pieds du saint personnage et, tout à côté, un arbre, sur lequel, à l'étape, Moussa avait déposé la selle de son cheval, garde les empreintes de cette dernière, en caractères inaltérables. Moussa Barhayorko mourut à Koro; son tombeau est un lieu de pèlerinage, fréquenté à la fois par les musulmans et par les fétichistes. » (D'après P. MARTY, *Etudes sur l'Islam en Côte d'Ivoire*, Paris, E. Leroux, 1922, pp. 131-132.)

C. LE DIOULA DE LA RÉGION DE KONG

Le Dioula est, de tous les Noirs, celui qui sait le mieux se plier aux exigences du milieu dans lequel l'a jeté le hasard. Il est partout chez lui, toutefois il conserve toujours son caractère national. C'est un cosmopolite par excellence. Actif, intelligent, patient, rusé, prévoyant, sachant tirer partie de tout, il est né pour le commerce. Dès sa plus tendre enfance, il achète, vend et surtout marchandé tout ce qui passe devant ses yeux, sûr d'y trouver un bénéfice. Il sait taire ses préjugés de race et son fanatisme religieux, quand il s'agit de ses intérêts. Il reste musulman convaincu tout en colportant du gin ou en fabriquant du dolo.

Selon son âge, sa fortune et ses goûts personnels, le Dioula est citadin, voyageur ou campagnard.

Lorsque l'âge ou la fatigue lui interdisent les longs déplacements ou encore s'il se sent assez riche pour se reposer, le Dioula se fixe dans un centre de population. Au premier abord, il a l'air de passer tout son temps dans l'oisiveté. Les interminables prières fréquentes, les repas multiples, les visites de cérémonie et surtout les interminables causeries dans le « boulou » (vestibule) avec les amis, semblent être le plus clair de son travail. Mais lorsqu'on pénètre dans sa vie intime, on est stupéfait de la quantité d'affaires qu'il mène de front. Il y a des captifs de commerce sur toutes les routes, il y en a d'autres dans les cultures... Sa vaste maison est un entrepôt de marchandises les plus diverses d'un caravansérail d'étrangers. Il est renseigné sur tout ce qui se passe dans le pays. Fait-on la guerre sur tel ou tel point, il envoie des fusils et de la poudre à l'un des belligérants, aux deux s'il

le peut. Ses hommes lui ramèneront des captifs qu'il échangera dans la forêt contre des kolas ou des produits européens. Il ne néglige aucune occasion de montrer à tous son opulence. Il se couvre, avec une joie d'enfant, des vêtements les plus somptueux et il les étale avec orgueil. Son goût n'est peut-être pas toujours très sûr : il se pavane avec un burnous brodé d'or, alors qu'il conserve un bonnet sordide et un pantalon en loques. Peu importe pourvu que personne n'ignore qu'il est « nafou loutigui » (possesseur de richesses).

Son existence est loin d'être désagréable. Il vit en maître au milieu de ses captifs et de ses femmes. Il est écouté quand il s'agit des affaires publiques et s'il sait par cœur quelques versets du coran. C'est une puissance avec laquelle il faut compter.

Ceux qui n'ont pu parvenir à cette situation enviée, colportent de pays en pays une lourde charge de marchandises. Toujours errant, le Dioula voyageur a souvent de durs moments à passer. Les longues étapes, les intempéries, les chemins défoncés, les fleuves dangereux et, ce qui est pire, les exigences des roitelets dont il traverse les états, rien ne le rebute. Le « bakha » (panier) sur la tête, la lance à la main, il va de Djenné à la mer, du Ouorodougou au pays haoussa, cherchant toujours fortune. Une guerre l'arrête-t-il, il en attend patiemment la fin, le métier à tisser qu'il porte avec lui, lui sert de gagne-pain.

Il arrive parfois qu'un Dioula trouve une localité à sa convenance. Il s'y fixe et utilise son activité à l'élevage du bétail. Sur la route de Kong à Timikan, tous les villages sont peuplés de Dioulas qui ont quitté les voyages pour l'agriculture.

BRAULOT, *Rapport de voyage à Monsieur le Sous-Secrétaire d'Etat.*
Côte d'Ivoire III, 3

Archives Nationales de France.

CHAPITRE VI

LES KROU

L'appellation krou s'applique à une famille linguistique située au sud-ouest de la Côte d'Ivoire et au sud du Libéria. Cette famille regroupe vingt et une tribus parlant des langues apparentées ; six tribus au Libéria et quinze en Côte d'Ivoire. Ces tribus forment deux grands ensembles séparés par le fleuve Sassandra. Le premier ensemble ou groupe krou oriental comprend les Bété, les Dida, les Godié et les Néyo. Le second ou groupe krou occidental est moins homogène et comprend les Wè (Guéré et Wobé), les Niaboua, le groupe du sud-ouest de la Côte d'Ivoire (Bakwé, Wané, Plapo, Tépo etc.) et celui du sud du Libéria (Grobq, Bassa, Déwoin, Krou etc.)

Selon les données de la tradition orale, Guéré, Wobé et Bété ont une origine commune. Ils auraient formé au départ un seul grand groupe ethnique, celui des Gadi, qui se scinda, à la suite de migrations successives, en deux ensembles : les Wè (Guéré et Wobé) et les Magwé (Bété et groupes assimilés). Les Krou méridionaux installés sur la côte occidentale de la Côte d'Ivoire, sont, quant à eux, répartis en un ensemble Krou proprement dit et en un ensemble Bakwé.

Notre étude suit la division généralement admise entre Krou orientaux, et Krou occidentaux, les premiers s'identifiant aux Magwéj les seconds étant répartis en Wè et en Krou méridionaux.

I. LES MAGWÉ

Les différents groupes bété se donnent à eux-mêmes le nom générique de Magwé, le sobriquet *Bété*, plus connu aujourd'hui semble s'être imposé sous

la colonisation. Leur sont apparentés tout en étant distincts, les Dida et les Godié ainsi que de petites ethnies voisines telles que les Niaboua, les Niédéboua, les Kouzié et les Kouya.

Les Bété

Les Bété paraissent avoir été fixés, sans doute dès la fin du Néolithique, au nord-est de leur habitat actuel, entre Bandama et Sassandra. Ils vécurent pendant des siècles une vie autonome avec une civilisation archaïque, proche de celle des Paléonégrithiques. C'est à partir du xv^e siècle de notre ère qu'ils subissent les contrecoups des mouvements de population qui allaient bouleverser le paysage ethnique de notre pays.

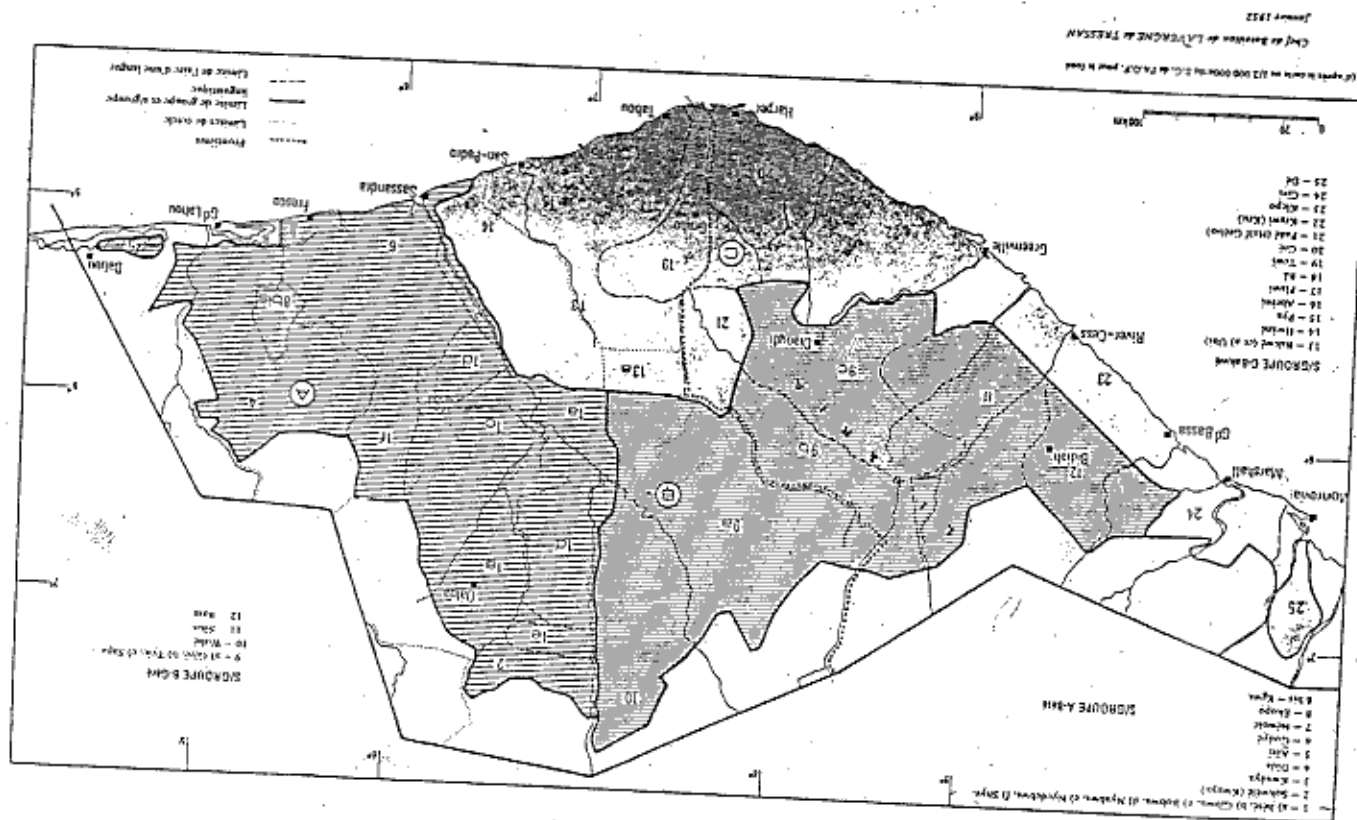
Les Bété qui occupaient une région très tôt infiltrée par les conquérants mandé sont ainsi amenés à effectuer un vaste mouvement migratoire d'orientation Nord-Est-Sud-Ouest puis Sud-Ouest-Nord-Est. Après avoir longé le Bandama, ils atteignent la côte vers l'actuel Grand-Lahou et se répandent sur le littoral occidental jusqu'à Nigbeu à l'est du Sassandra; puis ils suivent les rives du Sassandra avant de s'établir dans la forêt de Guidéko, dans la région actuelle de Soubré. La dernière étape de ce premier mouvement d'expansion est Kpotiéwono, rivière située au nord de Gogniowa (Gagnoa), près de laquelle les migrants édifièrent un vaste village. Ce lieu de rassemblement est abandonné à la suite de querelles intestines et d'une guerre désastreuse avec des ennemis pourvus en armes à feu et peut-être aussi d'une inondation catastrophique de la rivière Kpotiéwono. Parties de cette région de Gagnoa-Ouagahio-Guibéroua, les différentes familles bété se dispersent dans toutes les directions. Ce deuxième grand mouvement d'expansion se situe au xvii^e siècle (voir carte n° 2).

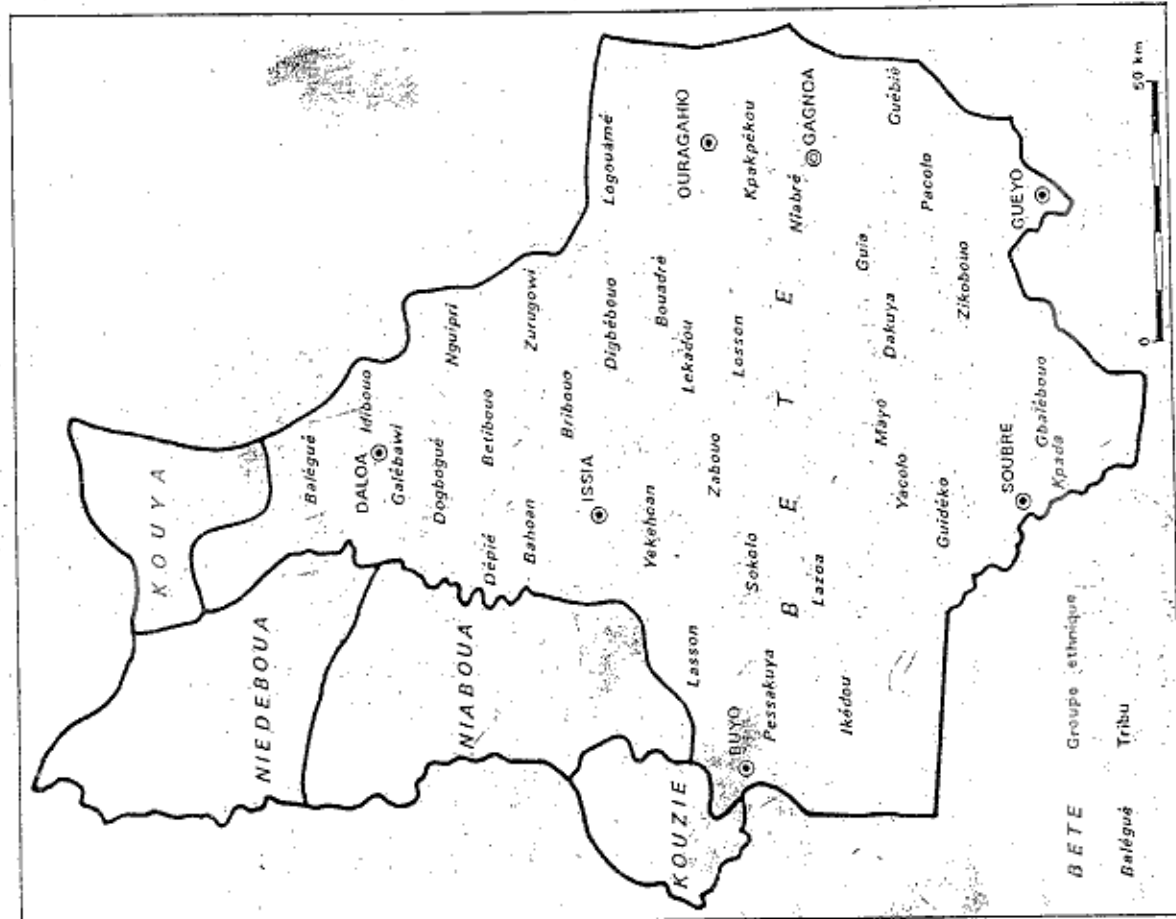
Un groupe bété part d'Issia, se mêlisse avec des Gouro et fonde les cités de Daloa et Sinfra. Un autre occupe la région de Divo où il se fonde avec un groupe autochtone lagunaire pour former l'ethnie Dida. D'autres éléments se dirigent vers le Sud-Est et sont à l'origine de nombreux lignages. Adjoukrou, Aihizi et Mbatto.

Les migrations et les rapports avec les autres ethnies expliquent les différences, notamment dans le parler, entre les Bété de Gagnoa, les Bété de Daloa et les Bété de Soubré. Tous ont cependant le vif sentiment d'appartenance à une communauté ethnique, soudée par la même langue, les mêmes institutions sociales et les mêmes valeurs culturelles.

Carte 1

LE MONDE KROU





C'est cette même communauté de culture qui permet de rattacher aux Bété des groupes voisins souvent fort différents par la langue.

Les groupes voisins

Les petits groupes ethniques rattachés aux Bété sont, par ordre d'importance numérique: les Niaboua, les Niédéboua, les Kouya et les Kouzié.

Les Niaboua sont fixés à l'ouest des Bété entre la rivière Lobo et le Sassandra. Leur langue est apparentée au Guéré, mais leurs institutions sociales sont plus proches de celles des Bété. Au reste, Niaboua et Bété ont toujours entretenu d'étroits rapports dans le domaine social et culturel.

Au nord des Niaboua se trouvent les Niédéboua qui parlent également une langue rattachée au Guéré et incompréhensible avec le Niaboua. Mais ils ont subi de fortes influences bété et ont été au contact des Gouro de la région de Vavoua.

Les Kouya sont répartis dans douze villages sur l'axe Vavoua-Daloa et sur l'axe Vavoua-Zoukougbeu. Ils seraient partis, au XIX^e siècle, de la région d'Issia et de Daloa pour s'installer dans leur habitat actuel. A l'inverse du Niaboua et du Niédéboua, la langue Kouya est apparentée au Bété.

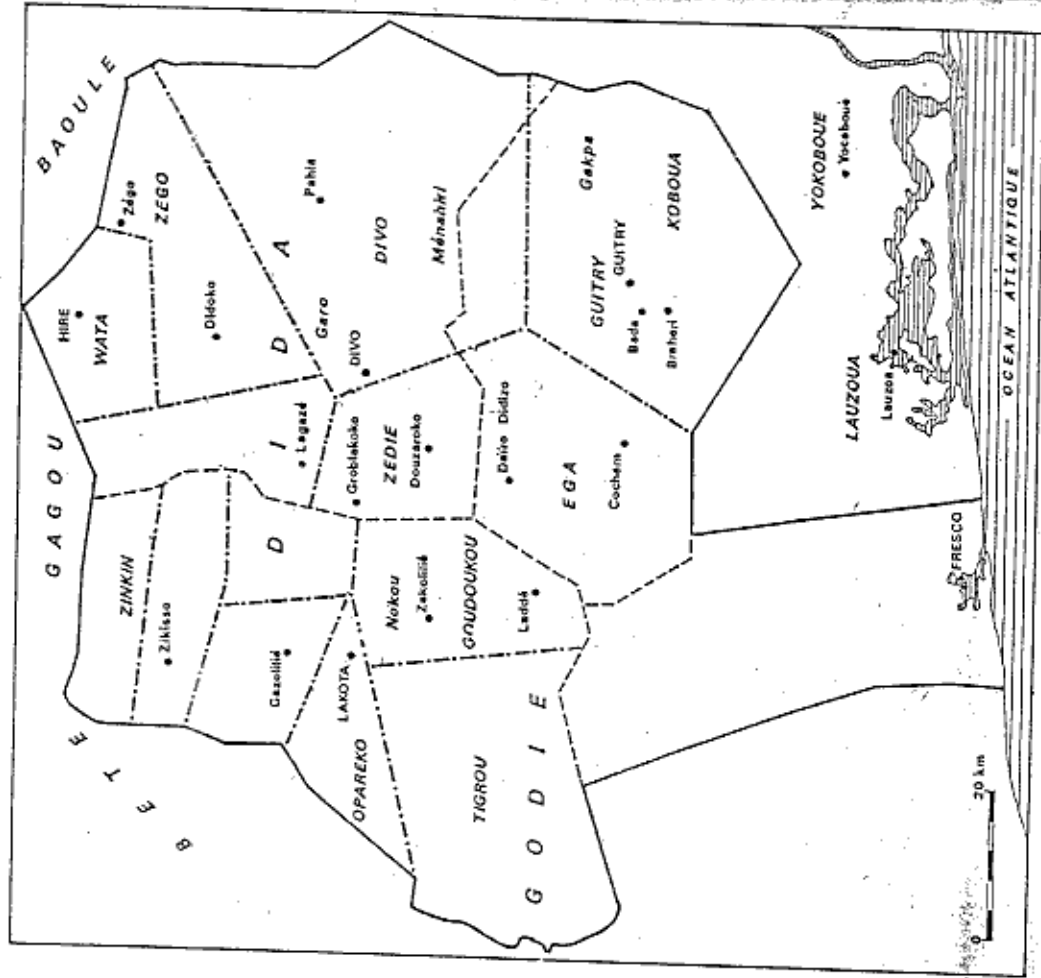
Enfin, les Kouzié forment un groupe d'un millier de personnes. Ils sont situés sur la rive gauche du Nzo, affluent du Sassandra. Comme les Niaboua et les Niédéboua, ils assurent la transition entre les Bété et les Wé. Leur langue est proche de celle des Niaboua.

Les Dida et les Codié

Les Dida forment un ensemble de 68 tribus, localisées dans les provinces orientales du pays krou. Ils n'ont pas de mot pour se désigner comme peuple. Ce qui est révélateur de la diversité des origines et de la formation récente de l'ethnie. L'ethnonyme « Dida », consacré aujourd'hui par l'usage serait, en effet, un mot avikam signifiant « les Tatoués » ou une déformation des mots baoulé « Di — La » signifiant « Mange et dors », sobriquet appliqué par les Baoulé à leurs voisins krou de la forêt.

Les Dida résultent de la fusion de quelques groupes autochtones et d'émigrés originaires pour la plupart du pays krou et installés entre le XVII^e siècle et le XIX^e siècle. Sont donnés pour autochtones les Guéhou qui s'appellent eux-mêmes « Gogognoan » ou les « anciens hommes » et qui

LE PAYS DIDA ET GODIÉ



--- Limite de Sous Préfecture

--- Limite de Canton

--- Canton

--- Tribu

--- Groupe ethnique

WATA

Gero

GODIE

habitent les villages de Troko ou Guéhou et de Data dans le canton Zégo de l'actuelle sous-préfecture de Divo; ainsi que les Ofontounhoué totalement disparus, hormis un lignage habitant le village de Lagazé. Ces groupes autochtones aujourd'hui disparus ou résiduels continuent cependant à jouer un rôle social important puisque tous les groupes émigrés les reconnaissent comme maîtres des terres, des forêts sacrées et des eaux.

Les Dida se divisent, selon leur provenance, en Dida occidentaux et en Dida orientaux. Les premiers occupent les parties méridionales et occidentales du pays dida. Ils sont venus, par petites unités, de la région de Sassandra, du pays godié et du pays bété. Tels sont par exemple les Djiboua de Divo, les Abohiri de Lakota, les Yokoboli de Yokoboué et les Koboua de Guitry (voir carte n° 3).

Les seconds, appelés Mamini par leurs voisins baoulé se donnent une origine akan et occupent les cantons Garo, Zégo et Wata. Tels sont les Kahouan (Garo), les Vato (Wata) et les Gogré (Zégo). S'il est douteux que ces Dida soient des Akan, il est par contre certain qu'ils ont absorbé des lignages venus de l'Est et adopté certains traits culturels akan (travail de l'or, tam-tam parler, noms par exemple).

Les Godié, du moins certaines fractions habitant le pays Tigrou dans la sous-préfecture actuelle de Lakota, se réclament également d'une origine orientale. Le nom « Godié » signifierait, « Nous nous mettons à l'écart » et aurait été donné à un groupe de migrants venus du pays akan en même temps que les Abbey.

Après avoir abandonné les Abbey — que les Godié considèrent encore aujourd'hui comme leurs frères — les migrants se fixèrent un temps sur les rives du Sassandra à Grédjibéli. Puis ils firent mouvement de l'Ouest vers l'Est pour occuper le pays godié actuel. En fait le centre de dispersion situé à l'Ouest, la langue, l'organisation sociale plaident pour une origine krou des Godié. Tout au plus, quelques lignages akan ont pu être intégrés ici et là.

La langue godié comprend neuf dialectes parlées par autant de sous-groupes. On peut citer les Tigrou et les Nêko localisés au nord du pays godié, les Kabéli près du Sassandra. D'autres groupes sont situés sur les rives de la Davo, affluent du Sassandra et autour de Fresco.

Aux Dida et aux Godié, on peut rattacher quelques petites ethnies isolées comme les Ega, les Kotrohou et les Kodia.

Bien que parlant le Dida, les Ega ont conservé leur langue qui est apparentée aux langues des Lagunaires. Ils seraient d'ailleurs un groupe lagunaire anciennement établi dans la forêt.

Les Kotrohou, de leur vrai nom Légrenoua, « les hommes des dents

d'éléphants» sont établis autour de la lagune de Fresco. Ils se donnent eux aussi une origine akan mais ils ont subi de très fortes influences godié.

Les Kodia, de leur vrai nom Nigbiyo, «les hommes du bord de l'eau» occupent, quant à eux, cinq villages sur la rive gauche du fleuve Sassandra. Leur parler est une variante du Godié. Le groupe lui-même résulterait de l'éclatement de lignages godié.

2. LES WÈ

Les Guéré et les Wobé, souvent présentés comme des peuples distincts, forment en réalité un seul et même peuple qui se donne lui-même le nom de Wè ou Wènon, «les hommes qui pardonnent facilement». Le terme «Guéré» viendrait de l'expression «Gué-min, les hommes de (la tribu) de Guéo», employée par un guide yacouba de la colonne française de «pacification» pour désigner les habitants du pays situé immédiatement au sud du pays yacouba. Le terme «Wobé» serait une déformation de l'expression «Wè — bè, là-bas (ce sont) les Wè», employée par un interprète d'oula d'une autre colonne militaire française, pour désigner les groupements Wè du Centre et du Sud.

Les Wè parlent une langue Krou. Ils ont des groupes au Libéria, connus sous le nom de Krahn. Ils représentent les deux tiers du groupe Krou occidental.

Les groupes «autochtones»

Les vestiges de l'époque préhistorique qui parsèment le territoire wè témoignent de l'ancienneté de l'occupation humaine. Ici comme ailleurs, la tradition des pygmées reste vivace. Cependant quelques groupes affirment expressément leur autochtonie. Ce sont en pays wobé : les Gbéon et les Zoho, et en pays guéré : les Niahé et Goleo, les Zagné, les Zagna, les Zaha et les Fléo-Niahé.

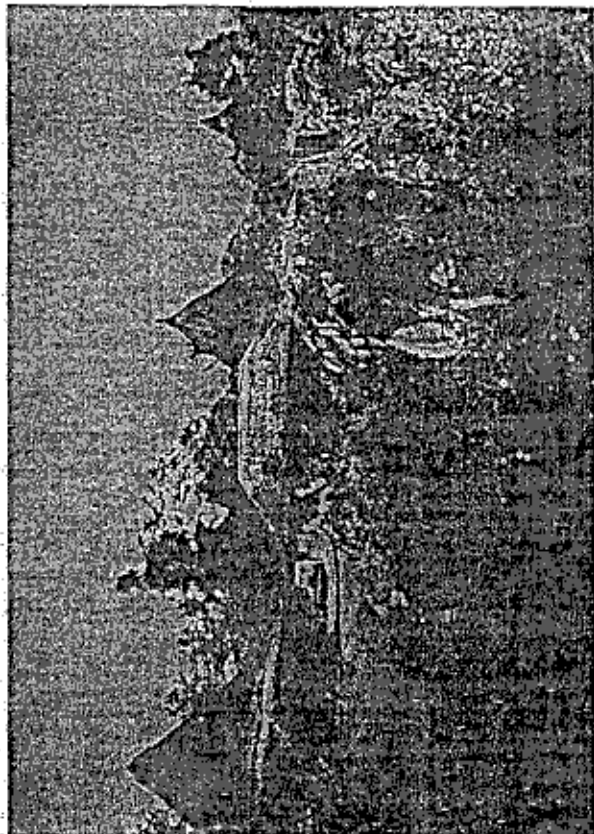
Ces premiers habitants étaient installés plus au nord de leur habitat actuel entre le Sassandra et le Cavally. Se mêlèrent à eux des populations venues du Nord et de l'Est, entre le xvi^e et le xvii^e siècles.

Les migrations

Les Wè étaient, comme déjà indiqué, une fraction des Gadi. Ils semblent avoir occupé le pays de Séguéla à Touba après leur séparation d'avec les



1. Bas-fond défriché pour la culture du riz en pays Krou



2. Un village Krou : Roc Oulidé

Magwé. Les Guéré de Toulépleu : Nidrou, Béhoua et Welao revendiquent une origine nordique. Ils viendraient de la région du Mont Nimba et des savanes au nord de l'actuel pays wobé. Leur migration qui se situe entre la fin du xvii^e siècle et le début du xviii^e siècle les conduisit de la savane vers la forêt jusqu'aux environs de Guiglo, puis jusqu'au fleuve Cavally. Viennent également du Nord, un petit groupe toura, les Zouagnon qui occupent une parcelle du territoire des Zoho (région de Fakobly).

Au xviii^e siècle, sous la poussée des Malinké et des Gouro qui venaient d'être refoulés, au-delà du Bandama par les Baoulé, d'autres groupes wé quittèrent la région de Séguéla et le pays niaboua et niédéboua. Partirent ainsi du pays niaboua et niédéboua les Zérabaon, les Boo, les Daho-Doo et les Gbao. De la région de Séguéla vinrent les Sémitien, issus des clans malinké Dosso, Soumahoro, Doumbia et Diomandé ainsi que les Koua et les Blaon.

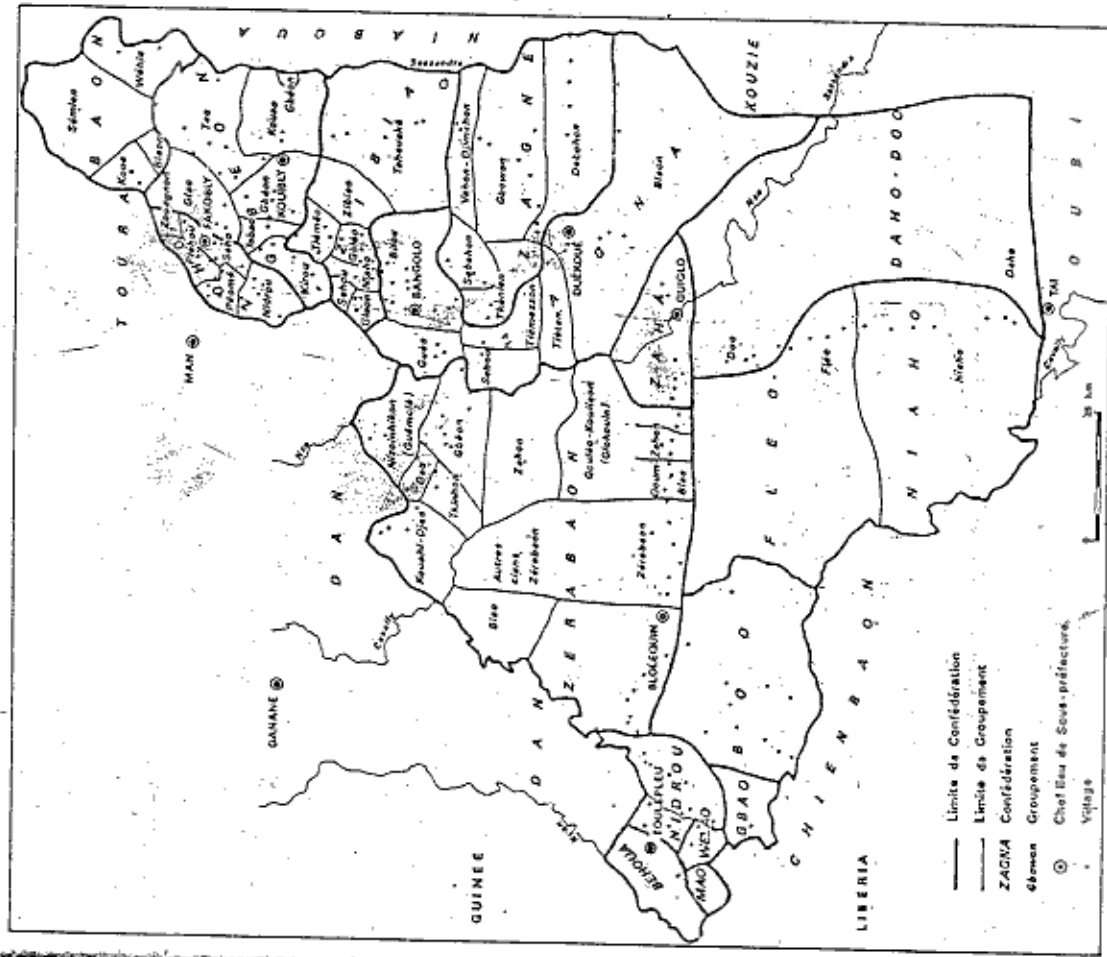
Ne se donnent expressément une origine libérienne que les Zibiao (Wobé de Bangolo) et les Mao (Guéré de Toulépleu).

La répartition des groupes W2

Les W2 se répartissent en une quinzaine de groupes souvent singularisés par leur dialecte. L'actuel pays wobé est occupé par trois groupes de populations formant jadis des confédérations guerrières ou *Bloa-dru*. Ce sont les Baon, les Zoho et les Gbéon, regroupés en cantons Sémitien, Pépémé et Tao sous la colonisation et intégrés aujourd'hui aux sous-préfectures de Fakobly et Kouitby. Le pays guéré est composé des groupes issus des anciennes confédérations Zibiao, Zagné, Zagna et Zaha dans les actuelles sous-préfectures de Bangolo, Duékoué et Guiglo. Plus au Sud sont situés les Zérébaon, les Boo, les Gbao (sous-préfecture de Bolequin), les Fléo-Niaho, les Daho-Doo et les Guéré de Toulépleu : Nidrou, Béhoua, Welao et Mao (voir carte n° 4).

LE PAYS GUERE ET WOBÉ

Carte 6



Encart 1

TROIS PERSONNAGES HISTORIQUES KROU

1. ZOKOU GBELI, GRAND GUERRIER BÉTÉ (1835-1912)

C'est dans une société bété transformée par l'introduction du commerce à longue distance, dans une société sans Etat mais qui, sous l'effet de ces transformations, connaît des tentatives d'individualisation du pouvoir, dans une société enfin où les vertus guerrières sont hautement valorisées qu'apparaît et se distingue Zokou Gbéli.

L'homme naquit vers 1835 dans le village de Gbeplou, autre nom du village de Lobia dans l'actuel Daloa. Son père Zawoulé Zokou descendait par Lago Zawoulé, Ikoé Lago et Dalo du fameux Kwen Dalo, guerrier venu du pays gourou. Sa mère Bédi Kokato était originaire du village de Zakoua dans la tribu Loglongoua. Gbéli eut un frère cadet, Tapé et une sœur, Oyécré ainsi que d'autres demi-frères.

Dès son jeune âge, Gbéli se signala par son caractère entier, son énergie, son tempérament batailleur. Il se battait continuellement avec ses petits camarades de jeux et leur imposait sa loi. Amoureux de la vie en plein air, il était à courir, dès potron minet, à travers champs et forêts pour traquer les animaux, rechercher sa pitance. Il préparait lui-même ses repas et dormait non dans la case familiale, mais à la belle étoile ou dans un long tam-tam. Tant de frasques, d'habitudes singulières ne laissaient pas d'inquiéter ses parents. Ses oncles, plus perspicaces avaient décelé en Zokou le caractère qui fait le destin des grands hommes, des grands guerriers en particulier. Destin que la providence prédisait également heureux par le truchement des animaux du village qui sussuraient à qui pouvait les entendre que Zokou n'était point un imbécile et qu'il mourrait dans la dignité.

C'est par une action militaire d'éclat que Gbéli inaugura sa carrière de guerrier qui devait le rendre célèbre. Lors d'un conflit entre Zakoua, son village maternel et Gbétitapia, les habitants de ce dernier village avaient assassiné son oncle maternel Zako Tapé Douwoulé. Gbéli se rendit aussitôt à Gbétitapia et abattit en guise de représailles le grand-père du chef de



ZOKOU GBELI ET SA FAMILLE

village. Pour récompenser cet acte de bravoure, il obtint de sa famille maternelle la permission d'épouser la première veuve de son oncle. Il reçut également en héritage une vache qui mettait bas deux veaux par portée. Sa nouvelle épouse ne fut, par contre, jamais féconde. Et c'est de ses unions ultérieures que Gbéli eut une cinquantaine d'enfants.

La renommée de Gbéli s'accrut dans toute la région Zébeo. De partout on sollicitait le grand guerrier pour un combat à livrer, un honneur à défendre, une vengeance à assouvir. Souvent celui-ci se contentait de régler les conflits par la voie pacifique. La justice qu'il rendait était appréciée par l'impartialité des sentences et leur application stricte. Pour chaque service rendu, Gbéli recevait une jeune fille et un bœuf. Il allia ainsi à la force militaire, la richesse en hommes et en biens matériels. Il put ainsi associer un pouvoir de fait, reconnu par tous les villages de la région. Il gouvernait avec l'aide d'un conseil de guerriers et d'un réseau d'informateurs qui le renseignaient sur les faits et gestes des habitants de la région.

Ayant acquis puissance et notoriété, Zokou Gbeli profita d'une sombre querelle de famille pour quitter Lobia et fonder son propre village à Gbeligro (actuel Gbelville à Daloa). C'est là qu'il accueillit en 1905 les premières colonnes françaises. Croyant provisoire l'installation des Français, il tenta d'utiliser leur appui pour accroître son influence et institutionnaliser son pouvoir.

C'était sans compter avec la volonté de conquête et de colonisation des nouveaux venus. Une série d'incidents allait détériorer définitivement les relations entre les Français et Gbeli. Ce fut d'abord l'assassinat du commis français Lecœur à Doudoua, village d'Ory Gbogon, grand ami de Gbeli. Puis suivirent les représailles contre le village de Lobia. Celles-ci entraînèrent une levée de bouclier des villages du Zéblé. A la fin de l'année 1906, une colonne fut dépêchée contre les insurgés. En octobre 1907, une autre colonne est défaite et le lieutenant Hutin qui la commandait, assassiné. Le colonisateur français était décidé à en finir avec Zokou Gbeli, rendu responsable de tous ces troubles. Trahi par l'un des siens, Gbeli fut arrêté et exilé à Zuénoula où il mourut d'une pneumonie le 24 avril 1912. Toute sa vie durant Gbeli aura été un grand guerrier, un meneur d'hommes, un résistant à l'intrusion coloniale.

2. WEGNA PÈ, ANCIÈTRE DES WOBÉ

Les Wobé se donnent comme ancêtre le légendaire Wegna Pè, encore connu sous le nom de Wogné Pègné. Cet illustre personnage aurait conduit la migration des Wobé. Après avoir franchi le mont Nimba, Wegna Pè conduisit ses hommes à Danané où ils furent bien accueillis par les Dan gouvernés alors par un certain Danzougouin. Par sa sagesse, ses qualités de juge, il fut associé au pouvoir. Mais l'influence qu'il acquit inquiéta bientôt ses hôtes qui finirent par faire partir les Wobé. De nouveau, ceux-ci s'enfoncèrent dans la forêt, s'installèrent un temps dans la forêt de Zokanle puis atteignirent, en suivant la vallée du Nzo la région de Bangolo.

Wegna Pè mourut sans doute au xviii^e siècle en laissant deux héritiers : sa fille Ghuma et son fils Gpelé qui aurait fixé les Wobé sur le mont Gao.

3. BA, ANCIÈTRE DES GUÉRÉ ZÉRABAON

Les Guéré Zérabaon situent leur pays d'origine derrière le Sassandra, dans les monts Gnahia. C'est une guerre qui les obligea à partir. Ils étaient

dirigés par un grand chef de guerre du nom de Ba. Ce meneur d'hommes conduisit la migration sur la rive droite du Nzo qui fut passé, dit la légende, sur le dos de pangolins géants.

Ba créa le premier village des Zérabaon : Zéaglo. Mais les différents groupes de migrants ne purent cohabiter longtemps en ce village unique. La discorde s'installa et les familles se dispersèrent. Le nom Zérabaon, déformation de Zéabaon signifierait les « hommes de Ba dispersés ».

3. LES KROU MÉRIDIIONAUX

Les Krou méridionaux se répartissent en trois ensembles : les Krou proprement dits encore appelés Kroumen, les Bakwé et les Neyo.

Les Krou ou Kroumen

Les Krou occupent dans le Sud-Ouest ivoirien la portion de côte située entre Cavally et San Pédro et s'étendent à l'intérieur des terres jusqu'au sud de Taï (voir carte n° 5).

Leur nom serait une corruption de Krâo, petite ethnité de la côte libérienne qui aurait fourni des équipages aux navires européens du commerce de traite. Les Anglais auraient assimilé, par homophonie, le mot « krâo » au mot anglais « crew » (équipage) qui donna « crewmen » (hommes d'équipage), métier que les Krâo firent les premiers à exercer sur cette portion de côte.

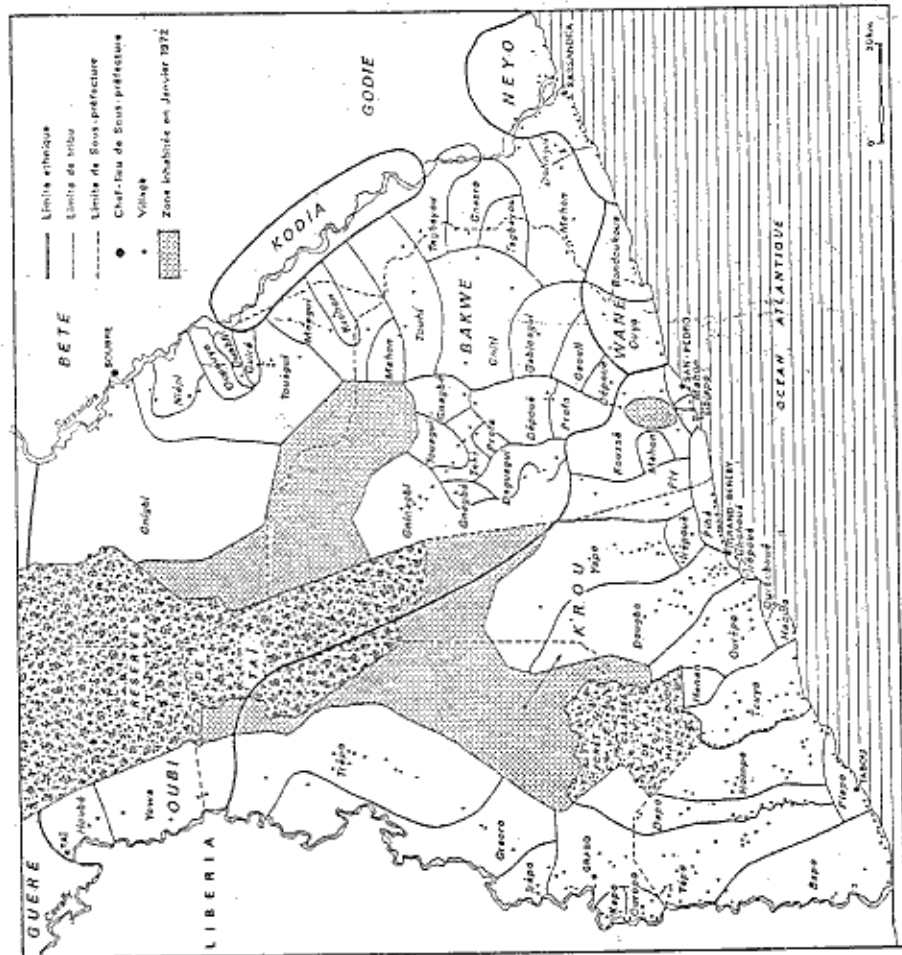
Cette appellation étrangère que nous employons ici pour sacrifier à l'usage n'est guère pertinente. Elle a qualifié et qualifie encore aujourd'hui une catégorie socio-professionnelle ; elle crée la confusion entre les « vrais » Krou, ceux de la côte et les autres Krou, habitant l'intérieur des terres. Toute ambiguïté serait levée, si le terme Krou était réservé à la famille linguistique constituée par l'ensemble des peuples de la forêt occidentale et le nom générique Grébo donné aux Krou de la côte ou Kroumen.

Quoi qu'il en soit de l'appellation adoptée, les Krou de la côte semblent s'être formés à partir d'éléments d'origine Wè et Bété ou tout au moins d'éléments installés plus au nord de leur habitat actuel. Selon certaines sources orales, le noyau fondateur de l'ethnie serait parti de la région de Guiglo ; selon d'autres, il eut pour point de départ la région de Soubré. Par étapes successives, jalonnées par des fondations de villages, il atteignit la mer dans la région de Tabou.

Les premières mentions du nom « Krou » dans les écrits européens permettent de situer vers la fin du XVI^e siècle, le début de la descente vers la mer des premiers Krou. Cette descente étant précisément en relation avec l'installation des Européens et le développement des échanges commerciaux. Sans doute les Krou qui n'avaient pas voulu ou pu s'intégrer au commerce de la kola avec les grandes métropoles du Sabel préférèrent se tourner vers le Golfe de Guinée et le commerce avec les Européens. C'est ainsi que les Krou de la côte occupèrent le littoral occidental en maintenant toutefois des villages dans l'arrière-pays qui servaient à la fois de liaisons avec le pays d'origine et de relais commerciaux.

LES KROU MÉRIDIIONAUX

Carte 5



Les Krou de la côte sont répartis en 26 tribus, organisées en fédérations de villages indépendants, mais unis par le dialecte, et par une tradition commune de migration. Les dialectes qui définissent les sous-groupes forment deux ensembles qui sont incompréhensibles avec le Bakwé à l'Est et le Grebo à l'Ouest : d'une part, le Plapo et Tépo auxquels sont apparentés le Wlopo, le Dapo, le Hompo ; d'autre part, le Pié, le Dougbo, le Pépo, l'Oubi. Se rattachent aux Krou les Wané, situés dans la région de San Pédro à Monogaga, Doulayéko et Kounougon.

Les Bakwé

Les Bakwé, de leur vrai nom Srigbe « devins-guérisseurs » par allusion à leur talent dans le domaine de la médecine et de la pharmacopée sont situés à l'est des Krou, sur la rive droite du Sassandra. Ils occupent la forêt de Soubré à Sassandra, de façon très lâche avec une densité démographique de 0,5 habitant au km² et des unités de résidence de 55 habitants.

Leur installation dans ce territoire forestier s'est effectuée vraisemblablement du milieu du xvii^e à la fin du xix^e siècles. Les groupes migrants sont issus pour la plupart du Nord et de l'Est, c'est-à-dire des pays wè et magwé, quelques-uns de l'Ouest, certains même du Sud. La région du Sud-Ouest était alors vide d'hommes, à l'exception sans doute des Nosso, groupe le plus anciennement établi que les Krou disent avoir refoulé lors de leur arrivée.

Les migrations bakwé ont été le fait de petites unités d'origines diverses infiltrées à un rythme relativement lent, sur environ deux siècles. La disposition actuelle de ces unités confirme l'orientation Nord-Sud des migrations. Au terme de son déplacement, chaque unité qui correspond à un patrilignage ou *Grigbe* conserve son autonomie et s'érige en société politique de type minimal à l'intérieur de laquelle rapports de pouvoir et rapports de parenté sont confondus. Aujourd'hui les Bakwé sont répartis en 24 *Grigbe* d'une taille moyenne de 175 individus et 77 villages d'une taille moyenne de 55 individus.

Les Oubi, de la région de Tai, qui parlent une langue Krou appartiennent au groupe bakwé.

Les Neyo

Les Neyo, dont le nom viendrait de « Néné-yo », « les enfants de Néné », ancêtre éponyme de l'ethnie ou de « Neyiri », appellation indigène de la région, occupent aujourd'hui une vingtaine de villages dans le Bas-

Sassandra. Ils constituent l'élément autochtone, de plus en plus minoritaire, de la ville de Sassandra.

S'ils sont très proches des Bakwé par le territoire et les alliances matrimoniales, les Neyo sont sans conteste apparentés par la langue aux Bété et aux Godié. Cette parenté linguistique confirme les traditions d'origine qui font venir le noyau fondateur de l'ethnie neyo de la région de Soubré en pays bété.

C'est, dit la tradition orale, à la suite d'une querelle de famille, qu'un certain Kéké Nyanango (qu'il faudrait peut-être identifier au Néné, éponyme de l'ethnie) préféra quitter, avec les siens, le village d'Okruyo en pays bété pour fonder un nouveau village à l'embouchure du Sassandra, fleuve que les Magwé avaient reconnu lors de leur premier mouvement d'expansion.

Ce nouvel établissement attira de nombreuses familles en rupture de ban avec leur clan d'origine, ou en quête de nouvelles terres ou encore désireuses de participer au commerce avec les Européens. C'est ainsi que se forma progressivement l'ethnie neyo par la fusion du noyau originel avec des éléments venus des pays krou, guéré, bakwé et godié.

Les Neyo sont une de ces ethnies-courtières dont le commerce européen, le commerce négrier en particulier, fit la fortune. Ils servaient, en effet, d'intermédiaires obligés entre les Européens croisant sur la côte occidentale et les populations magwé et wè de l'arrière-pays qu'ils atteignaient en remontant le Sassandra en pirogue. De cet arrière-pays ils convoyaient vers la côte, le caoutchouc, l'ivoire et surtout les captifs. La réputation de chasseurs d'esclaves des Neyo était si bien établie que leur pays fut appelé *Gogré* « pays du danger » par les Magwé et *Toabli* « pays de guerre » par les Wobè. De la côte étaient expédiés vers l'intérieur les tissus, le sel marin, les objets de cuivre, les alcools et surtout les fusils et la poudre.

Les Neyo qui se sont formés comme peuple entre le xv^e et le xix^e siècles ont connu une certaine décadence avec la suppression du commerce de traite.

Aujourd'hui ils constituent une ethnie d'environ 5000 individus répartis en dix tribus.

Encart 2

TROIS INSTITUTIONS SOCIALES ET RELIGIEUSES KROU

I. UNE INSTITUTION SOCIALE : LE FILET DE CHASSE

Vivant en forêt pour la plupart, les peuples krou consacrent aux activités de chasse une attention particulière. La chasse au filet revêt une importance indéniable par son rôle économique mais surtout par ses fonctions sociales. Le filet de chasse est en effet non seulement un instrument de production mais aussi un élément de l'organisation sociale, le symbole de l'unité et de la continuité du lignage.

Le grand filet de chasse (« *sadjé-soukouri* » bété ou « *lefrikade* » dida) peut atteindre 300 à 1 000 m de longueur et 1 à 2 m de largeur. Il est confectionné avec les fibres extraites de feuilles de palmier; les cordages sous-tendeurs sont en fibre de raphia et les crochets fixés aux extrémités sont en bois. Ce filet appartient à un lignage dont chaque membre concourt à la confection et à l'entretien. Il a un nom propre qui peut correspondre à celui du lignage. Il est considéré comme un legs des ancêtres, comme un être vivant. Le nombre de grands filets correspond généralement au nombre de lignages composant chaque village. Il existe cependant de petits filets individuels que possèdent les chefs de famille et les hommes mûrs.

Lors des parties de chasse, les filets sont disposés par lignage et en respectant la hiérarchie sociale, le lignage le plus important tendant d'abord son grand filet et ses filets individuels. La chasse elle-même consiste à rabattre vers les filets le gibier, débusqué et harcelé par les rabatteurs et les chiens de chasse. Une fois pris dans les filets, le gibier est battu à coups de massue, de javelot ou de sagaie. Le partage du butin de chasse s'effectue par lignage. Sont privilégiés les « pères » des filets qui reçoivent en général les poitrines des animaux et ceux qui ont attrapé une ou plusieurs bêtes, mais aucun membre de la communauté villageoise n'est oublié. Chacun peut ainsi avoir de la viande et une alimentation carnée équilibrée.

Souvent les parties de chasse se prolongent au village par des réjouissances sportives qui rappellent l'aspect ludique et sportif de la chasse.

Le filet, comme le lignage, rassemble les descendants, par les mâles, d'un ancêtre commun. Il constitue la mémoire du groupe. Il intervient dans la vie sociale du groupe. S'agit-il de mariage?, les éléments de la dot sont exigés par le grand filet de la fiancée à celui du fiancé. Veut-on un jugement de dieu? Une décoction est faite avec de l'eau trempé dans le filet. Faut-il conjurer des épidémies ou des calamités qui frappent le village? On sacrifie alors au filet. Car le filet est censé renfermer les âmes des ancêtres.

Instrument de chasse, patrimoine familial, objet de culte, institution sociale tel apparaît le filet de chasse des peuples bété, dida et godié.

2. UN CULTE PANETHNIQUE : LE CULTE DU DIEU/GBEUGRÉ

Le culte du dieu Gbeugré appelé aussi *Gbrégnéba* rassemble encore aujourd'hui dans la même ferveur religieuse les Krou, les Magwé et certains groupes lagunaires comme les Alladian, les Adiokrou, les Ebré, les Avikam.

Selon la tradition orale bété, le dieu Gbrégnéba aurait guidé la migration des Magwé par les oracles qu'il rendait. Son lieu de culte aurait suivi les implantations successives des Magwé, c'est-à-dire l'embouchure du fleuve Bandama, puis l'embouchure du fleuve Sassandrah à Gboudo. D'autres traditions donnent pour village d'origine du culte, le village de Bayibo. Aujourd'hui le lieu de culte se trouve dans une grotte à Kpata-Hiéhié dans la région de San-Pédro — Tabou.

Le culte est assuré par un devin qui peut seul pénétrer à l'intérieur de la grotte et qui recueille et interprète les oracles du dieu. Les consultants qui offrent diverses offrandes au dieu reçoivent du devin une écorce et une boule de kaolin censés renfermer la puissance du dieu.

Gbeugré est présenté comme un dieu guerrier qui protège les combattants et rend favorable les batailles. Parfois il est assimilé à *Taféhalo*, Dieu de la naissance. Pour les Alladian, c'est une divinité de la mer, divinité à laquelle on sacrifie avant de mettre à la mer la première pirogue de l'année pour la pêche.

Les enfants nés après les offrandes au dieu portent tous le nom Gbeugré (ou Beugré).

3. UN ORACLE BÉTÉ : LA NAWA.

Tous les Bété considèrent comme un haut lieu sacré les chutes de la *Nawa*, sur le fleuveassandra dans la région de Soubré. En ce lieu grandiose, la divinité rend des oracles à tous ceux qui viennent la consulter dans un état de pureté totale. L'oracle est installé à Guézéblé et son service liturgique assuré par le lignage *Gbakanképa*.

S'y rendent en général les personnes qui veulent « revoir » leurs parents défunts pour les interroger sur les causes et les auteurs de leur mort. Le consultant qui est en état de pureté et qui a sacrifié à la divinité peut, par l'entremise des desservants de l'oracle, dialoguer avec son parent défunt. Celui-ci est censé lui dévoiler la cause de sa mort ou le sorcier qui en est l'auteur. Il lui indique également les recettes à utiliser pour anéantir le coupable. Une fois l'oracle rendu, le consultant doit regagner son village d'une traite, sans saluer et sans se retourner sous peine de malheur.

Le succès de l'oracle est lié à la tendance générale à considérer la mort non comme un fait naturel mais comme un acte provoqué par la rupture d'un interdit, l'offense à une divinité et surtout par l'action criminelle d'un sorcier.

DOCUMENTS

A. LA MISE EN PLACE DES POPULATIONS GUÉRÉ ET WOBÉ

« Notre hypothèse de base est que la mise en place du peuplement guéré et wobé a dû, en gros se faire en trois étapes :

- mise en place des populations se disant autochtones ;
- mise en place des populations originaires du Nord ;
- mise en place des populations originaires de l'Est.

Ces trois étapes sont probablement liées à des migrations « historiques », c'est-à-dire à des mouvements de populations dont l'ampleur dépasse les seuls groupements qui nous intéressent et dont les effets se sont répercutés sur de longues distances. Or les grands mouvements de populations qui ont affecté la Côte d'Ivoire sont de deux ordres : la poussée Mandé (...) l'éclatement du pays Akan à l'Est et la migration, au milieu du XVIII^e siècle, des Baoulé — Agni de l'Est vers l'Ouest.

(...)

Il est vraisemblable que les populations guéré et wobé se disant autochtones, dont l'habitat origine devait être beaucoup plus septentrional, aient subi le contre-coup des premières vagues Mandé et aient, très tôt, été refoulés de la savane vers la forêt. Les groupements les plus anciennement établis sont sans doute les *Gbèon* et les *Zoko* (wobé), à cheval sur la lisière forêt-savane.

(...)

(Pour la mise en place des populations se disant originaires du Nord.) Il s'agit des Guéré de Toulepleu : *Nidrou*, *Béhoua* et *Wélaou*.

(...)

Il est à peu près certain que la mise en place des populations se disant originaires de l'Est soit postérieure à la fois à celle des noyaux « autochtones » et à celle des groupements originaires du Nord. En effet, les Nidrou et les Béhoua, qui dans leur marche vers l'Ouest ont traversé le pays Zéribaon, n'ont rencontré personne entre Nzo et Cavally. Par contre les groupements *Zéribaon* font tous état de la présence, au moment de leur arrivée, de groupements comme les *Zagna*, *Zagné* ou *Zaha*.

(...)

Une donnée est cependant certaine : il n'est plus possible d'admettre, comme l'ont fait certains auteurs, que le peuplement guéré se soit fait à partir de l'Ouest. Nous avons vu que des familles isolées sont effectivement

parties du Libéria, mais elles ne constituent qu'une fraction insignifiante du peuplement guéré. » (A. SCHWARTZ, *La mise en place des populations, guéré et wobé*, Abidjan, ORSTOM, 1968, pp. 91-97.)

B. LES MAGWÉ

« Dans les temps anciens, disent nos grands-parents, vivaient dans la zone forestière de la Côte d'Ivoire actuelle un ensemble de tribus nombreuses appelées Magwé. Ces populations qui, à une époque très reculée, formaient un village unique, le village des Magwé, sont à l'origine de toutes les ethnies que l'on trouve de la rive gauche du fleuveassandra jusqu'au-delà du fleuve Bandama.

Le génie Gbrégnéba les protégeait. Ce génie est aujourd'hui encore connu de tous les habitants de cette partie de la forêt.

Les ancêtres magwé, qui à l'origine étaient établis dans la région côtière sur la rive gauche du Bandama s'étendirent de proche en proche jusqu'au fleuve Ibo (Sassandra).

(...)

Partis des rives du fleuve Ibo (Sassandra) les Magwé s'établirent dans la forêt de Guidéko (région actuelle de Soubré) toujours groupés en un village unique.

Quand les Magwé quittèrent la forêt de Guidéko, ils allèrent s'établir dans la région du marigot Kpotiéwono près duquel ils fondèrent un village qui reçut également le nom de Kpotiéwono.

(...)

La guerre amena la dispersion des Magwé de Kpotiéwono dans toutes les directions. Ce fut une guerre mythique menée par des ennemis invisibles, et connue sous le nom de *Magwé Magléwé* : guerre souterraine des Magwé. Elle résulta, dit-on, des crimes commis par les Magwé, dont elle fut le châtiement.

(...)

En conclusion, il apparaît que les plus anciens habitants de la forêt ivoirienne sont les Magwé. Pendant la période qui précéda la destruction de Kpotiéwono, les Magwé vécurent dans l'isolement le plus complet, subsistant grâce à des techniques rudimentaires. Après la guerre mythique de Kpotiéwono, les Magwé, dispersés dans toutes les directions, entrèrent en contact avec des peuples étrangers, tels que les Kotoko (Akan), les Kwinlou, les Malinké. Ces peuples les firent bénéficier de leurs techniques plus perfectionnées. Les langues magwé portent encore la marque de ces emprunts (exemple : les mots « or » et « argent » en bété, dida, godié).

Quant aux groupes issus des anciens Magwé, ils sont responsables pour la plus grande part du peuplement de cette forêt et ont conservé leur propre patrimoine, tout en y intégrant certaines innovations venues de l'extérieur. Ce sont les Bété, les Bobori (Adyukru), les Dida, les Tchiagba, les Abidji, les Mona (route de Béoumi — Séguéla), les Wouan non islamisés, les Sia et Wen islamisés, les Gagou, les Kouya, les Mbato, les Nyabwé, les Godié, les Kpotié, les Niédéba, les Neyo et les Magro.

D'autres groupes magwé se mêlèrent intimement aux nouveaux venus et sont aujourd'hui enveloppés par les populations nzoko (du nord), kotoko (akan), et gouro. Tel est le cas des Prôguri, Galipro, Gulipro, Zeréfa, To...

Quant aux Magwé du Sud, ils furent profondément marqués par leurs contacts précoces et prolongés avec les navigateurs européens. » (A. LOUHOY Téry GAUZE, « Contribution à l'histoire du peuplement de la Côte-d'Ivoire », *Annales de l'Université d'Abidjan*, 1969, série F, tome I, pp. 7-23.)

C. LES ETHNIES KROU

« C'est à partir du début du XX^e siècle qu'une distinction revient souvent, entre un groupe krou oriental ou Bété, situé en gros entre les fleuves Bandama et Sassandra, et un groupe occidental ou Bakoué, depuis le Sassandra, en Côte-d'Ivoire jusqu'à la rivière Lôffa à l'ouest du cap Mesurado, au Libéria, ces deux groupes, différenciés par leur langue, composant en tout une famille de dix huit tribus. Lavergne de Tressan, dans son « Inventaire linguistique » sépare la famille krou en trois sous-groupes, Bété, Guéré et Bakoué, mais apporte peu de grandes modifications à la classification de Delafosse, et déclare en outre « inconnu » le dernier sous-groupe, qui comprend le plus grand nombre de dialectes, et qui, depuis si longtemps, a fourni la majorité des kroumen navigateurs ».

En fait, la division en groupes oriental et occidental est actuellement moins sensible, et si vers le nord, les limites ethniques et linguistiques se situent approximativement entre les 6° et 7° de latitude N., peu importe leur définition exacte, ou la multiplication des dénominations de tribus et sous-tribus. Ce qui compte, c'est plutôt l'opposition qui existe entre les

genres de vie des populations de l'intérieur uniquement forestières, et des populations côtières mêlant à l'agriculture d'autres activités. C'est ainsi par exemple que les Néyan (ou Noyo) de Sassandra, Trepont et Drevin, quoique classés par Lavigerne de Tressan dans le groupe linguistique « Bété » voué essentiellement à une agriculture forestière, travaillaient depuis très longtemps à bord des navires et mènent un genre de vie tout à fait comparable à celui de toutes les populations côtières « Bakoué » de Côte-d'Ivoire et de Libéria, de part et d'autre du Cavally.»

(C. BEHRENS, *Les Kroumen de la Côte occidentale d'Afrique*, Paris, CEGE-CNRS, 1974, pp. 20-23.)

CHAPITRE VII

LES LAGUNAIRES

Sont regroupés sous l'appellation de « Lagunaires » quatorze peuples installés en basse Côte d'Ivoire, dans ce milieu ambigu formé de lagunes, de savane et de forêt, qui s'étire sur près de 300 kilomètres de la lagune Ehy à l'est à Fresco à l'ouest.

Ces peuples des lagunes, bien que quelques-uns habitent à l'intérieur des terres, sont divers par leurs origines, leurs langues et leurs cultures. La plupart sont cependant d'origine akan. Il s'agit sans doute de « vieux » Akan, particularisés très tôt qui ont régulièrement absorbé les influences de leurs frères venus de l'Est.

1. LES ORIGINES DES PEUPLES LAGUNAIRES

Les peuples lagunaires sont issus de groupes autochtones attestés dès la période néolithique et de groupes venus par vagues successives de l'Ouest et de l'Est.

Le peuplement ancien

Des chasseurs cueilleurs de l'époque paléolithique ont parcouru les régions lagunaires. Cette occupation primitive est plus marquée encore au Néolithique comme l'attestent les outils de pierre taillée retrouvés en pays abbey (Lovidjé), adjoukrou (Kosr, Toukpa, Orgba), alladian (Em'Koa) et ébrié (Abobo). Les groupes humains de cette période associaient aux activités de ramassage et de cueillette une agriculture rudimentaire.

Celle-ci se développa avec l'âge des métaux qui permit de fabriquer de

meilleurs outils pour cultiver la terre ou travailler le bois (confection de pirogues pour la pêche). Les amas de scories mis au jour dans les régions de Lauzoua et d'Agboville témoignent de cette utilisation des métaux.

Enfin des amas de coquillages avec poteries, squelettes humains, outils trouvés de Gaty à Adiopodoumé et datés par la méthode du C 14 entre 1000 et 1500 de notre ère montrent qu'au Moyen Âge, d'autres agriculteurs avaient succédé aux agriculteurs du Néolithique et de l'âge du fer.

La continuité de l'occupation depuis l'époque préhistorique explique que les peuples les plus anciens se retrouvent dans les régions lagunaires. Ils sont sans doute les descendants ou les reliques des premiers groupes humains. Les migrants ultérieurs ont ainsi trouvé déjà installés sur le pourtour des lagunes ou dans les forêts adjacentes; les *Astrin* ou *M'Battra* (région de Tiassalé), les *Abédjé* (région de Petit Yapo), les *Ega* ou *Dyès* (région de Divo), les *Ehotilé* (autour de la lagune Aby et dans les villages de Vitré et Yakassé), les *Brékégon* (région d'Abidjan), les *Adjéké* (région d'Adiaké) et les *Zehri* (région de Lahou).

C'est sur ce fond de peuplement ancien que se greffèrent les migrations d'origines occidentales et orientales.

Les origines occidentales

Le pays forestier du Centre-ouest de notre pays était, depuis une haute époque, occupé par les peuples qui se reconnaissent le nom générique de Magwé. Sous la pression des Mandé ou de conflits internes (conflits entre vieux et jeunes, affaire de femmes, bannissement pour crimes, recherche de nouvelles terres de culture), ces Magwé se dispersent. Certains se fixent dans la région de Lakota-Divo où ils forment l'ethnie Dida par métissage avec un groupe autochtone «lagunaire» et des éléments mandé et akan. D'autres occupent le Sud-Ouest. D'autres enfin se dirigent vers le Sud-Est, essaimant des rameaux qui mêlés aux migrants d'origine akan, venus de l'Est donneront naissance aux Abidji dans la région Sikensi-Gomon, aux Gwa ou Mbatto dans la région Domolon-Dabré, aux Adjoukrou (ou O'djoukrou) enfin dans la région Bobor-Dibrim.

Les origines orientales

Les peuples qui se donnent une origine orientale sont issus des Akan installés dans la forêt ou sur la côte de l'actuel Ghana.

De la forêt, notamment du confluent des rivières Ofin et Prah et des

sources de la Tanoé partirent respectivement les Nzima, les Alladian et les Abouré. Les Agni et Baoulé qui ont contribué à la formation de certaines ethnies lagunaires (Abbey, Atié, Adjoukrou) sont également issus du pays forestier akan.

De la côte, au-delà d'Axim partirent les Avikam, les Essouma, les Krobou.

2. LES ÉTAPES DU PEUPEMENT

Le peuplement s'est effectué dans l'espace, de la forêt vers les lagunes et dans le temps du XV^e au XVIII^e siècle.

Les migrations des XV^e et XVI^e siècles

Les Oborou anciens, rameau primitif de l'ethnie adjoukrou quittent au XV^e siècle le pays dida-bété et fondent des villages dans la forêt orientale. Celle-ci est également occupée dès l'aube du XVI^e siècle par les *Ebrilé* ou *Kyaman* venus de l'Est et par les ancêtres des Atié qu'on peut identifier aux Atié, mentionnés par les écrits portugais.

Les migrations du XVII^e siècle

Les migrations, en provenance de l'Est notamment, connaissent une amplitude nouvelle au XVII^e siècle, à cause des ravages du commerce négrier qui se développait sur la Côte de l'Or.

Au début du siècle, les *Avikam* (ou *Brignan*) et les *Alladian* (les *Jack-Jack* des sources européennes) longent la côte orientale où ils sont accueillis par les *Ehotilé*. Les *Nzima*, partis du confluent des rivières Ofin et Prah, s'installent autour de la lagune Eby et de part et d'autre du fleuve Tanoé. À l'inverse des Avikam et Alladian, ils ne se déplacent plus. Mais habiles commerçants, ils sillonnent sans répéter les pistes qui conduisent de la côte aux régions forestières de l'intérieur contrôlant ainsi une partie du trafic entre Européens et Africains.

Dans le premier quart du XVIII^e siècle arrivent les *Abouré* ou *Abou* qu'il faut identifier aux *Agwa* des traditions agni et aux *Compa* des sources européennes. Ils occupent la région s'étendant du fleuve Bia à la lagune Aby, fondant entre autres les villages de Dibi, d'Aboisso, de Wessèbo et d'Ahobakro, première capitale du royaume qu'avait organisé le roi Aka Ahoba, conducteur de la migration des Abou. (Voir encart 1.)

Quant aux *Ajôukrou*, ils descendent de la forêt vers la lagune, autour de la savane de Dabou après avoir refoulé vers Oumé les *Gagou* ou *Gban*, primitivement installés dans la région.

Dans la deuxième moitié du siècle s'installent les *Essouma* qui s'allient aux Ehotilé pour chasser les Avikam et les Alladian qui abandonnent ainsi leur habitat original pour s'installer plus à l'ouest vers Em'Koa (l'actuel Jacquenville) et Lahou.

Mais l'arrivée des Agni et des Baoulé au XVIII^e siècle entraîne de nouveaux bouleversements du peuplement lagunaire.

Les migrations du XVIII^e siècle ✧

Les Agni-Brafé, qui sont les créateurs du royaume Sanwi entreprennent au début du XVIII^e siècle la conquête du pays occupé par les Abouré. Vaincus, ceux-ci abandonnent la région de la Bia pour leur habitat actuel, dans le sud-est de la zone côtière. Là, ils se répartissent en trois groupes : les *Ehié* des villages de Moossou et Yaou, les *Ehié* des villages de Bonoua et Odjovo et les *Ossoum* ou *Eblapoué* du village d'Ebra. Sont également soumis par les Agni : le peuple éhotilé, localisé autour de la lagune Aby avec l'important centre d'Adiaké et au nord-ouest de Grand-Bassam, dans les villages de Vitré et Yakassé, ainsi que les Essouma, installés sur le littoral atlantique et habiles courtiers du commerce de traite.

Les Baoulé dont les migrations, de la zone forestière ashanti aux savanes du centre de la Côte d'Ivoire, se situent dans la première moitié du XVIII^e siècle, forment par métissage avec des groupes primitivement installés les *Abbey* dans la région d'Agboville et les *Afié* dans celle d'*Adzopé*.

Ils fournissent aussi la deuxième composante des *Ajôukrou*, constituée par le rameau *Akôdjé* et ses dérivés. Une fois formé, le peuple *ajôukrou* s'organise en deux grandes confédérations de tribus : la confédération de Bobor, composée de cinq tribus et la confédération de Dibrim, composée de trois tribus.

Alors que Agni et Baoulé modifiaient le paysage ethnique à l'Est, les rivages de l'ouest des régions lagunaires étaient occupés par les Godié, les Neyo et les Dida appartenant au groupe krou qui, lui-même subissait les contrecoups des migrations malinké.

Dans le même temps, toute la région était relativement épargnée par le commerce européen parce que le tracé irrégulier de la côte et l'existence d'une forte barre ne permettaient pas un accostage facile et que la plupart des populations locales étaient opposées à l'implantation des intérêts

commerciaux européens. Ces raisons, bien plus que la concurrence des autres Européens, expliquent l'échec des tentatives du commerce français dans la région d'Assinie en 1637 puis en 1701. Quand de meilleures possibilités s'offrent au XIX^e siècle, le peuplement du monde lagunaire est déjà fixé et ne subira plus de changements notables.

réputé pour sa grande piété. Il mourut âgé, sans doute, dans le deuxième quart du xvii^e siècle après quelque deux à trois décennies de règne.

Ahoba dont le nom a été repris par plusieurs rois et princes abouré eut pour successeurs immédiats, Adjobi et Valounvi-Vanga, un des plus illustres et des plus célèbres rois abouré qui conduisit les Abouré dans leur habitat actuel et fonda la cité de Moossou.

3. LODJ, ANCÊTRE DES ADJOUKROU

Les Adjoukrou issus de l'Ouest ont conservé la belle légende amoureuse de leur ancêtre, la ravissante Lodj et de son amant, le bel Assagnon.

Lodj était originaire du village dida de Siepo. Elle avait pour époux un certain Dadié, mais elle filait le parfait amour avec son amant Assagnon. De cet amour adultère naquit une charmante fille qui reçut le nom de Lodj Esdjebl.

Pour fuir la colère du mari trompé et la condamnation de l'Assemblée du village, Assagnon prit le chemin de l'exil en compagnie de Lodj et de leur fille. S'enfonçant dans la forêt, les fugitifs atteignirent le Bandama qu'ils traversèrent à Awajem (aujourd'hui Awanu) ; puis ils se dirigèrent vers Tamabo. En cours de route, Lodj contracta brusquement la gale qui l'enlaça et l'obligea à s'aliter des mois durant. Elle guérit, dit la légende, grâce aux soins d'un bon génie de la brousse.

Rétablie dans toute sa splendeur, Lodj et son amant arrivèrent à Koss, puis à Bon où ils retrouvèrent les Arnabou, rameau adjoukrou également issu de l'Ouest. Ils firent souche à Awoyo où une partie de la famille de Lodj les rejoignit.

L'appellation Adjoukrou (Odjoukrou), selon certaines traditions, vient de *Lodj* (nom de l'ancêtre) *awl krou*, « Lodj qui guérit brusquement de la maladie ».

Cette belle légende se situe probablement au xv^e siècle lors des premières migrations adjoukrou.



Fête du Low en pays Adjoukrou (deux initiés)

4. LE SYSTÈME DES GÉNÉRATIONS ET DES CLASSES D'ÂGE ✕

Une des originalités de l'organisation sociale des peuples lagunaires est sans conteste le système des générations et des classes d'âge, système emprunté probablement aux populations autochtones, notamment aux Brékégon primitivement installés dans la région actuelle d'Abidjan. Cette institution avait une double utilité : militaire (formation militaire et civique), esthétique (fêtes, traditions musicales et chorégraphiques).

Tous les habitants du village (hommes et femmes) étaient regroupés en *générations* qui étaient composées de *classes d'âge* dont le nombre variait de 3 à 12 selon les ethnies (par exemple 3 chez les Atié, 4 chez les Ebré, 7 chez les Adjoukrou, 12 chez les Ahizi). Ces classes d'âge alternaient suivant une périodicité également variable (tous les huit ans, tous les quinze ans, tous les seize ans) en un cycle régulier et perpétuel.

On retiendra ici l'exemple des Ebré qui ont emprunté cette institution aux Brékégon et l'ont diffusée auprès des autres lagunaires (à l'exception des

Avikam, des Ehotilé et des Nzima qui ne sont pas organisés en classes d'âge).

Chez les Ebrîé, une génération regroupe tous les individus dans un espace de temps de quinze ans au moins. Chaque village compte 8 générations : 4 pour les hommes et 4 pour les femmes. Les quatre générations sont successivement : 1 — Les *Dougbo*, 2 — Les *Tagba*, 3 — Les *Blissou*, 4 — Les *Nyando*. Chaque génération est divisée en quatre classes d'âge : 1 — Les *Dzeu* (aînés), 2 — Les *Dogba* (puînés), 3 — Les *Aghar* (cadets), 4 — Les *Asoukrou* (Benjamins). La première classe d'âge est constituée la même année que celle de l'avènement de la génération, les trois suivantes sont formées tous les deux ans ou tous les trois ans. Quand les quatre classes de la première génération sont formées, on passe à l'organisation de la deuxième génération d'habitants, puis de la troisième, enfin de la quatrième. Le cycle complet dure soixante ans (quatre générations à raison d'une tous les quinze ans, soit $4 \times 15 = 60$) équivalent pour les Ebrîé au siècle. Ce cycle est perpétuel et permet de dater les événements.

Les membres d'une génération subissent la même initiation, ont les mêmes droits et les mêmes obligations et transmettent le pouvoir et les responsabilités tous les quinze ans à la génération suivante. Les générations (comme les classes) successives sont rivales (opposition des frères de la génération des « pères ») et les générations (comme les classes) alternes sont alliées (alliance des « pères » et des « fils »). Chaque classe d'âge a ses structures internes (chef et responsables) et exerce des fonctions politiques, sociales et culturelles précises. Les chefs de tribus sont par exemple choisis parmi les doyens d'âge de la classe des aînés de la première génération (Dougbo Dzeu), les chefs de village dans la classe des aînés de la deuxième génération, les porte-parole dans celle des puînés.

Le système des générations et des classes avait à l'origine une fonction militaire, puis il a assuré des fonctions économiques (travail communautaire, entraide entre camarades de promotion), des fonctions politiques (appareil de contrainte et de gouvernement), des fonctions culturelles (fêtes, traditions musicales et chorégraphiques), des fonctions de thérapie pour les individus et les sociétés (atténuation des clivages entre les clans, les lignages, les classes sociales).

3. LA RÉPARTITION DES PEUPLES LAGUNAIRES

Une distinction quant à la répartition géographique est à faire entre les peuples installés à l'intérieur des terres, dans la zone forestière et les peuples, les plus nombreux, installés autour des lagunes de la région côtière.

Les peuples de l'intérieur

Sont installés dans la forêt orientale les Abbey, les Krobou, les Abidji et les Atié (cf. Carte n° 2).

Les Abbey de l'actuel département d'Agboville se répartissent en quatre grands groupes, issus sous doute des premiers chefs de clan : les Morié, les Tiofo, les Kho et les Abévé. Ils ont pour voisins ethniques les Agni au nord, les Atié au sud et à l'est, les Abidji et les Krobou à l'ouest.

Les Krobou, groupe mélangé de Baoulé et d'Abbey sont environnés à l'ouest et au sud par les Abidji, au nord et à l'est par les Abbey.

Les Abidji, divisés en Eyimbe et Obru ont des frontières ethniques avec les Baoulé à l'ouest, les Abbey à l'est, les Adjoukrou au sud et les Krobou au nord.

Les Atié, regroupés autour d'Adzopé et d'Alépé se divisent en deux grands ensembles : les Atié du Nord et les Atié du Sud, subdivisés en neuf sous-groupes : les Ketté, les N'gadjié, les M'pin, les Bianos, les Attobrou, les Tchoyasso, les Anépé, les Brignan et les Yakassé.

Les peuples des lagunes

Une dizaine de peuples se pressent autour des lagunes qui s'étendent de Fresco à l'Ouest à la rivière Tanoe à l'Est.

Les Avikam, encore appelés *Brignan* sont installés à l'embouchure du fleuve Bandama et sur les pourtours des lagunes Tagba, Maké et Tadio. Ils ont pour voisins les Godié à l'ouest, les Dida au nord, les Ahizi et les Alladian à l'est.

Les Alladian occupent la zone littorale, limitée au nord par la lagune Ebrîé. Ils ont pour capitale religieuse Bodo-Ladja ou Grand-Jacques et pour capitale actuelle Em'Koa (Jacqueville). Leurs voisins occidentaux sont les Avikam, leurs voisins orientaux les Ebrîé. Les Alladian sont divisés en trois tribus : les Awavé, les Krou et les Agrou ou Akouti.

Les Ahizi, installés au nord de la lagune Ebrîé au contact des Adjoukrou se sont spécialisés dans les activités de pêche auxquels ils se consacrent



quasi exclusivement. Ils vivent dans des villages lacustres tels le village de Tiagba.

Les *Adjoukrou* ou *Odjoukrou* sont environnés au sud par les *Ahizi* et les *Alladian*, à l'est par les *Ebrié*, à l'ouest par les *Avikam* et au nord par les *Abidji* et les *Abbey*. Ils sont organisés en deux grandes confédérations de tribus qui ont pour but de maintenir l'unité et l'indépendance de l'ethnie : la confédération de *Bobor* qui comprend les tribus *Aklodzou*, *Orgbafou*, *Eustrou*, *Aghadzou* et *Oborou*; la confédération de *Dibrim* qui comprend les tribus *Armabou*, *Dibjein* et *Olekpou*.

Les *Kyaman* ou *Ebrié*, sobriquet donné par leurs voisins *Abouré*, ont des frontières ethniques avec les *Adjoukrou* à l'ouest, les *Abbey* et les *Atié* au nord, les *Mbatto* et les *Abouré* à l'est. La lagune qui porte leur nom les sépare des *Alladian* au sud. Les *Ebrié* sont groupés à l'intérieur de neuf tribus ou « *golo* » : les *Kwè*, les *Bidjan*, les *Yopougon*, les *Nonkwa*, les *Songon*, les *Bobo*, les *Dyapo*, les *Bya* et les *Nyangon*.

Les *Abou* ou *Abouré* ont pour frontières ethniques : les *Agni* au nord, les *Essouma* et les *Eholié* à l'est; et pour frontières géographiques : le fleuve *Comoé* à l'est et l'Océan atlantique au sud. Ils sont répartis en *Ehié*, *Ehivè*, *Ossouon* ou *Eblapoué*.

Les *Mbatto* ou *Gwa* sont environnés par les *Atié* au nord, les *Ebrié* à l'ouest, les *Abouré* à l'est et au sud. Certains clans ont des liens de parenté avec les *Abidji* de *Gomon*.

Les *Essouma*, installés sur le littoral atlantique sont environnés par les *Abouré* et les *Eholié*. A l'origine pêcheurs comme les autres peuples lagunaires, ils ont abandonné les activités de pêche au profit du commerce dont ils tirent de fructueux bénéfices à l'époque précoloniale en se faisant les intermédiaires entre les Européens et les autres peuples éburiens.

Les *Eholié* sont localisés autour de la lagune *Aby* avec l'important centre d'*Adiaké* et au nord-ouest de *Grand-Bassam* dans les villages de *Vitré* et *Yakassé*. Contrairement aux *Essouma*, ils se consacrent encore essentiellement aux activités de pêche qu'ils pratiquent à partir de leurs villages bâtis sur pilotis. Ils échangent les produits de leur pêche contre les produits agricoles de leurs voisins *Agni-Sanwi*.

Les *Nzima* encore appelés *Appotonis* se situent à l'extrémité orientale du domaine lagunaire, autour de la lagune *Eby*. Une fraction, du fait des frontières tracées par les colonisateurs, se trouve aujourd'hui en territoire ghanéen. Les *Nzima* constituent l'élément commerçant du groupe *akan*. Ils ont organisé les échanges sur la côte mais aussi avec les régions forestières où ils sont connus sous le nom d'*Assoko*.

UN AVENTURIER GÉLÉBRE : LOUIS-JEAN ANIABA

L'aventure d'Aniaba s'inscrit dans le cadre des rapports politiques et commerciaux que les Européens inaugurèrent au XVIII^e siècle avec les lagunaires du sud-est de la Côte d'Ivoire actuelle. Pour témoigner de leur bonne foi et de leur fidélité, les chefs africains offraient souvent à leurs partenaires commerciaux des jeunes gens, princes du sang ou plus fréquemment esclaves, pour une éducation à l'euro péenne. Tel fut le cas d'Aniaba.

Les origines d'Aniaba

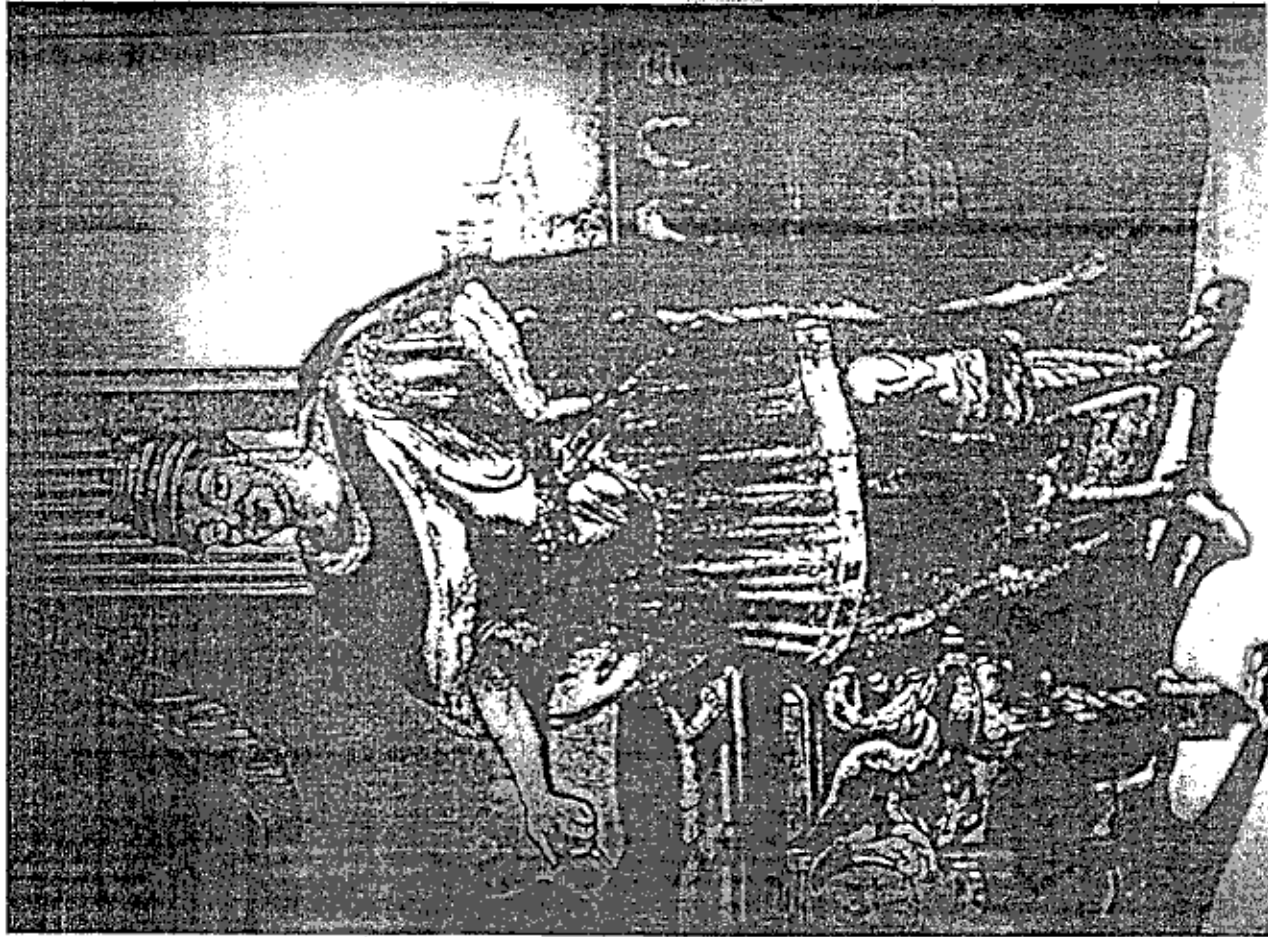
Les origines d'Aniaba sont obscures. L'histoire n'a même pas retenu son vrai nom, mais son nom d'emprunt donné par les Essouma.

Aniaba est né autour des années 1672 de parents choitilé, notamment d'une princesse prénommée Ba. Dès l'âge de raison, il est enlevé à ses parents et envoyé comme otage à la cour du souverain essouma qui avait alors les Ehotilé sous sa domination. Là, il est élevé par Niamkey, frère du roi et sa première épouse. Choyé par ses parents adoptifs, traité comme un prince du sang, Aniaba vécut ainsi jusqu'à l'âge de quinze ans.

A cette époque, les Français tentaient d'implanter leurs intérêts commerciaux dans la région d'Assinie. En 1687, une escadre commandée par le capitaine Ducasse fut envoyée pour étudier les points favorables à une installation commerciale sur les côtes ; la même année deux navires de la *Compagnie de Guinée* accostaient devant Assinie.

C'est au chef de l'escadre française que Zena, souverain régnant d'Assinie remit le jeune Aniaba, présenté comme son fils et Banga, jeune esclave d'un de ses lieutenants en chargeant ces jeunes de « saluer de sa part le grand roi des Français et voir comment les choses allaient dans son royaume ».

En fait, dans la perspective de la création d'un fort français à Assinie, on



Portrait d'Aniaba

envoyait deux jeunes Assiniens apprendre le français pour servir d'interprètes.

Le séjour français

Aniaba et Banga arrivent en France en mai 1688 après une traversée à bord du navire le *Saint-Louis*. Ils débarquent à la Rochelle, un des ports négriers les plus actifs.

Conduits à Paris, les jeunes Assiniens sont pris en charge par le sieur Hyon, marchand de perles de son état, qui devait veiller à leur éducation. Cet honorable correspondant de la Compagnie de Guinée les introduit auprès de Madame de Maintenon qui les présente, à son tour, au roi Louis XIV. Méprise ou calcul intéressé des dirigeants de la compagnie, Aniaba est présenté avec insistance comme le fils et le futur successeur d'un puissant monarque de la Côte de Guinée.

Le Roi-soleil accorde sa protection à Aniaba et à son compagnon. Commence alors pour eux une nouvelle existence. Le 1^{er} août 1691, Aniaba est baptisé par Bossuet, évêque de Meaux; il reçoit les prénoms de Louis (comme son illustre parrain) et de Jean.

Fin 1692, les deux jeunes noirs sont admis comme officiers dans le régiment du roi et gratifiés d'une pension qui leur permet de mener un train de vie de gentilshommes. Ils participent à la vie mouvementée de la Cour de France à Versailles, deviennent des figures familières des salons parisiens.

Puis ils prennent garnison en Normandie pour Aniaba et à Gravelines sur la frontière nord pour Banga. Ce dernier retourne, pour des raisons qui ne nous sont pas connues, dès 1695 à Assinie.

Aniaba quant à lui poursuit son séjour français. De Normandie, il est affecté comme capitaine dans un régiment de cavalerie en garnison à Amiens en Picardie. C'est là qu'il apprend, par une lettre du chevalier d'Amon, un capitaine de la Compagnie de Guinée passé dans la marine royale, la mort du roi Zena. Il regagne Fontainebleau, en 1700; son départ est décidé. Avec l'accord de son parrain, Aniaba crée un ordre de chevalerie, l'Ordre de l'Étoile-Notre-Dame pour le donner dans son royaume aux nouveaux convertis. En somme, le jeune Assinien se donnait tous les moyens d'exercer le pouvoir en bon monarque chrétien et à la française. Et Louis XIV le plaisanta en lançant ce mot d'esprit: « Prince Aniaba, il n'y a

donc plus de différence entre vous et moi que du noir au blanc. »

Le 19 février 1701, chargé de présents Aniaba quitte la Cour de France et prend avec le chevalier d'Amon le chemin de la Rochelle. Il avait vécu treize ans en Europe.

Le retour

Aniaba et sa suite séjournent un mois à la Rochelle avant d'embarquer à bord du *Poly*, vaisseau de guerre mis à la disposition d'Aniaba par Louis XIV. Deux autres vaisseaux font escorte au *Poly*. Partie le 18 avril 1701, l'escadre arrive le 15 juin 1701 à Assinie.

Pendant la traversée, les relations se détériorent entre Aniaba d'une part, le chevalier d'Amon et le Père Loyer nommé Prêtre apostolique de la Mission de Guinée, d'autre part. En fait ceux-ci avaient obtenu, en se servant de la prétendue filiation royale d'Aniaba, ce qu'ils voulaient. Pour D'Amon et les négociants qui le commandaient: la décision effective de création d'un comptoir permanent à Assinie; pour le Père Loyer: la reprise de la tentative d'évangélisation.

Dès leur arrivée, la mascarade montée de toutes pièces par les commerçants de la Compagnie prend fin. Tout rentre dans l'ordre; le roi Aka Ezani (Akassigny, selon la graphie des auteurs européens de l'époque) avait déjà succédé à Zena.

Aniaba qui n'avait envisagé, et encore, d'accéder au trône qu'à la suite des combinaisons du chevalier d'Amon retrouva son rang de simple citoyen.

Déçu dans ses espérances, en butte à une certaine hostilité du nouveau roi et aux tracasseries des Français, Aniaba s'embarqua de nouveau en 1701 pour l'aventure.

L'exil

Cette fois-ci, son équipée ne le mène pas loin puisqu'elle s'achève à Keta sur la côte de l'actuel Togo. Grâce à son éducation, à son entretient, Aniaba devient un conseiller respecté et écouté du roi de Keta. En 1718, un voyageur hollandais signalait encore sa présence à Keta. Puis les sources ne l'évoquent plus. C'est sans doute dans le deuxième quart du XVIII^e siècle qu'il faudrait situer la mort d'Aniaba.

Ce personnage qui n'a rien apporté à l'évolution historique de sa société a été souvent valorisé par l'histoire coloniale à cause de son séjour à la Cour du roi Louis XIV. Mais du point de vue africain, otage voire esclave issu d'un peuple vassalisé, il ne compta guère dans la société assienne. Rentré de son séjour français, il fut victime de ses origines qui l'excluaient du pouvoir et des intrigues des commerçants français qui s'en étaient servis pour assurer l'implantation de leurs intérêts mercantiles.

**

DOCUMENTS

A. LES EBRIÉ-BIDJAN

Originellement cette fraction d'Ebrié se nommait « *Kobriman* ». Ces derniers sont originaires de *Méyegon*. De cette région mythique, située de nos jours en territoire ghanéen, ils vinrent s'établir non loin d'Abobobo-Bawulé autrefois occupé par les habitants *Abadjè*¹. Les *Kobriman* demeurèrent très peu de temps dans cette contrée, car ils ne voulaient s'installer définitivement qu'au bord d'un cours d'eau pour se livrer à la pêche. Le groupe entier se dirigea au sud. Après plusieurs jours de marche pénible à travers la forêt, ils débouchèrent auprès de la lagune qui devait plus tard porter le nom qu'on leur attribua. Près de ce plan d'eau, les fugitifs *Kobriman* avaient passé leur première nuit sur des nattes faites de larges feuilles. Les *Abadjè*, désirant connaître le lieu de destination de ceux qui se dirigeaient au sud, les suivirent à la trace. Ils les surprirent un matin couchés, endormis sur des nattes de larges feuilles fraîchement coupées. Leur nom « *Bidjan* » vient de là². Le premier village que les membres de ce groupe bâtirent au bord de l'eau fut *Kokoli* (Cocody) ; puis il s'installèrent progressivement à Adjamé, Santé, Agban, Anoumabo, Atécoubé, Lokodjorg.

Aujourd'hui « *Abidjan* » est le nom de la ville construite à l'emplacement de l'ancien village d'Anoumabo, qui devint en 1934 la capitale de la colonie de la Côte d'Ivoire. Les villages du groupe bidjan sont tous devenus des quartiers de cette ville-champignon (Abidjan-Adjamé, Abidjan-Santé, Abidjan-Atécoubé, Abidjan-Cocody, Abidjan-Anoumabo, Abidjan-Agban, Abidjan-Lokodjoro).

Il fut un temps où Adjamé, Atécoubé et Agban formaient un seul et même village : Atécoubé était le quartier *ate*, Adjamé le centre, et Agban le quartier *atp*³.

Cocody, nous l'avons déjà mentionné, se nommait *Kokoli*. Ce nom est celui d'une divinité qui avait son lieu de culte à l'emplacement de l'actuelle

1. Nom d'une phratricie ébrié.

2. « *Méyegon* » signifie « ceux (men) des feuilles (mé) coupées (éygon) » soit « ceux qui dorment sur des feuilles fraîches » ; *méyegon* ou *bidjan* désigne les « feuilles fraîchement coupées ».

« *Abidjan* » signifie le « pays des Bidjan ». En langue ébrié, le préfixe (a-) affectant le nom d'un groupe ethnique indique le pays habité par ce groupe. Ainsi *Abya* signifie « le pays des *Dya* », *Anonkwa* « le pays des *Nonkwa* », *Akwé* « le pays des *kwé* », *Adyapo* « le pays des *Dyapo* », *Abobo*, « le pays des *Bobo* ».

3. Tout village ébrié se compose d'un quartier haut, élevé appelé *ate*, d'un quartier bas *atp* et d'un centre appelé *afjamé*.

savonnerie Blohorn⁴. Avant de se fixer définitivement, l'agglomération s'installe au lieu maintenant occupé par le stade Houphouët-Boigny (Rive nord).

Anoumabo et Lokodjro constituaient des quartiers d'un même village, situé à l'emplacement de l'actuel dépôt du chemin de fer Abidjan-Niger. Ce village se nommait Lokodjro. Un incident intervenu à la suite du partage des produits de la pêche scinda la place en deux. Le quartier *ato*, se retirant plus à l'est, alla se fixer momentanément vers la rue du commerce (avenue du Général de Gaulle); son nom était «*Dugbeye*». Les habitants du quartier *ato* essayèrent de reconstituer Lokodjro en construisant un nouveau village de même nom de l'autre côté de la baie du Banco. Dugbeyo de son côté devint un important village, au point que son site d'origine fut choisi pour bâtir la troisième capitale de la colonie de la Côte d'Ivoire (Abidjan). Il y eut alors transfert de l'autre côté de la rive, sur l'île de Petit-Bassam (Treichville), à Anoumabo («forêt aux roussettes») ⁵. (G. NIANGORAN-BOUAT, «Les Ebré et leur organisation politique traditionnelle», *Annales de l'Université d'Abidjan*, série F, Ethnosoziologie, tome I, 1969, pp. 58-59.)

B. ORIGINES ET MIGRATIONS DES ADJOURKROU

Les populations qui évoquent des guerres malheureuses, viennent par petits groupes les unes, probablement poussées par les contre-coups de la pression malinké, de la région de Gagnoa-Lakota-Divo, où elles étaient liées par une alliance forte aux Dida-Bété, les autres, probablement poussées par la menace de l'esclavage, de l'est côtier. Les premiers en groupes successifs s'apparentent aux Magwé, les autres aux Akan.

Les secondes vagues de migration sont déterminées par l'arrivée des Alanguira et des Ashanti-Asabou dans le centre forestier. Ces populations sont sorties des pré-Akan : Asrin, Gbatra, etc. soit des Akan eux-mêmes.

De toutes ces populations, le noyau primitif Bobor-Dibrim, venu de l'Ouest, est dominant. Démographiquement, c'est le plus considérable. Politiquement, c'est autour de ce noyau éclaté que les confédérations politiques se sont constituées. La stratégie de leur politique est lisible dans l'établissement des agglomérations : villages d'agriculteurs-chasseurs, à

4. Emplacement actuel de la Polyclinique de la Corniche.

5. Anoumabo : oiscaux et *bo* = forêt.

l'intérieur, à la période initiale; villages de pêcheurs ou villages-relais sur la route du commerce intérieur, à la seconde période. (H. MEMEL-FOTE, «Ethnic et Histoire. A propos de l'histoire culturelle des Adjoukrou», dans *Kasabya Kasa*, Bulletin de l'Institut d'Ethnosoziologie n° 9, décembre 1979, p. 50.)

C. ORIGINES ET MIGRATIONS DES ABOURÉ

Les Abou ou Abouré situent leur pays d'origine dans la région Sud de Koumassi, non loin des sources de la Tanoé. Ils constituaient un sous-groupe ashanti organisé en principauté, principauté ou royaume qui dépendait de Pendema, capitale du pays Dansa.

Dans le premier quart du xvii^e siècle, pressurés d'impôts et de guerre las, les Abou se révoltent contre Pendema. Pour les réduire à l'obéissance, on leur livre une guerre sans merci. Sous la conduite du roi Nanan Aka Ahoba, les Abou quittent leur pays et se dirigent vers le Sud-Est.

Ils traversent la Tanoé et la Bouègne et s'installent non loin des sources de l'Ehania, à l'est de l'Evia (nom Abouré de la Bia) jusqu'à la lagune Edyn (lagune Aby). Ils fondent les villages de Dibi et de Simin où s'installent quelques clans. D'autres descendent plus bas et créent les villages de Kotoka et d'Ehanlihin.

(...)

Nanan Aka Ahoba descend avec tout le clan royal sur les bords de la Bia et fonde les villages d'Aboisso, d'Ahobabklo, de Wessèbo et d'Ehian. Les Abou donneront le nom de Mié à toute la région royale. C'est aussi le nom du clan royal. (D'après L'Abbé Jean-Albert ABLE, *Histoire et tradition politique du pays Abouré*, Abidjan, Imprimerie Nationale, 1978, pp. 17-19.)

CHAPITRE VIII

LES AKAN

On appelle Akan, une série de peuples présentant une forte parenté linguistique, ethnique et culturelle.

Partis sans doute de la vallée du Nil comme un grand nombre de peuples africains, les Akan furent intégrés aux grands Etats du Soudan occidental (Ghana, Mali). Puis ils s'infiltrèrent à partir du xiv^e siècle dans la zone forestière de l'actuel Ghana, essayant villages et cités dont la fusion donna naissance à une série de royaumes et de Cités-Etats qui occupèrent progressivement l'espace s'étendant de la forêt au Golfe de Guinée. Royaumes de Banda, de Bono, de l'Adansi; Etats Fanti.

L'exploitation des mines d'or, le commerce de la noix de kola, l'installation des marchands européens sur les côtes donnèrent une importance accrue à ces formations étatiques et en suscitérent de nouvelles. Au nombre de celles-ci, le royaume Denkyera au xv^e siècle et la Confédération Ashanti au xv^e siècle.

Ces Etats akan furent ruinés, pour la plupart, par les guerres d'hégémonie et les troubles sociaux liés à l'intensification du commerce négrier dont la Côte de l'Or (côte de l'actuel Ghana) était un des domaines privilégiés. Cette situation désastreuse explique les mouvements de scission et les migrations des xv^e et xv^e siècles qui entraînèrent la dispersion des Akan qui occupent les territoires actuels de la Côte d'Ivoire, du Ghana et du Togo. Forment les groupes akan du Ghana : les Ashanti, les Brong, les Akyem, les Akwamou, les Akwapim, les Fanti, les Sahwé, les Aowin, les Denkyera et les Ahanta. Au Nord-Togo, c'est le groupe Chokossi. En Côte d'Ivoire, outre les groupes « lagunaires » déjà étudiés au chapitre précédent, on distingue trois grands ensembles occupant l'Est et le Centre : les Abon, les Agni et les Baoulé.

1. LES ABRON

Les Abron se sont progressivement constitués en groupe ethnique nouveau avant d'occuper le pays de Bondoukou et d'y créer le royaume de Gyaman.

La formation du peuple abron

Les Abron résultent de la fusion de deux sous-groupes akan : les *Bron* et les *Akwamou*.

Une partie des Bron, à l'origine du peuple abron était fixée depuis très longtemps au sud de la route qui mène de Bondoukou à Wenché.

Quant aux Akwamou, ils formaient un puissant royaume au sud-est d'Accra. Un rameau, conduit par une branche cadette du clan royal qui avait eu le dessous dans une querelle de succession se réfugia chez les Ashanti de Kumassi. Mais la cohabitation avec les Ashanti ne dura pas longtemps et le groupe akwamou dut s'exiler à nouveau autour des années 1650. Il s'installa dans le Doma (région de Wam, Sunyani dans l'actuel Ghana) où se fit la fusion avec l'élément bron pour donner le peuple abron.

La migration des Abron

Les Abron fondèrent le royaume de Doma sous la direction du roi Adou Bini. Cinq autres souverains lui succédèrent avant l'avènement de Tan Daté (voir encart 1), septième roi du Doma qui dirigea l'exode vers l'Ouest.

La menace ashanti et des querelles internes opposant les deux branches de la famille royale du Doma amenèrent les Abron à émigrer.

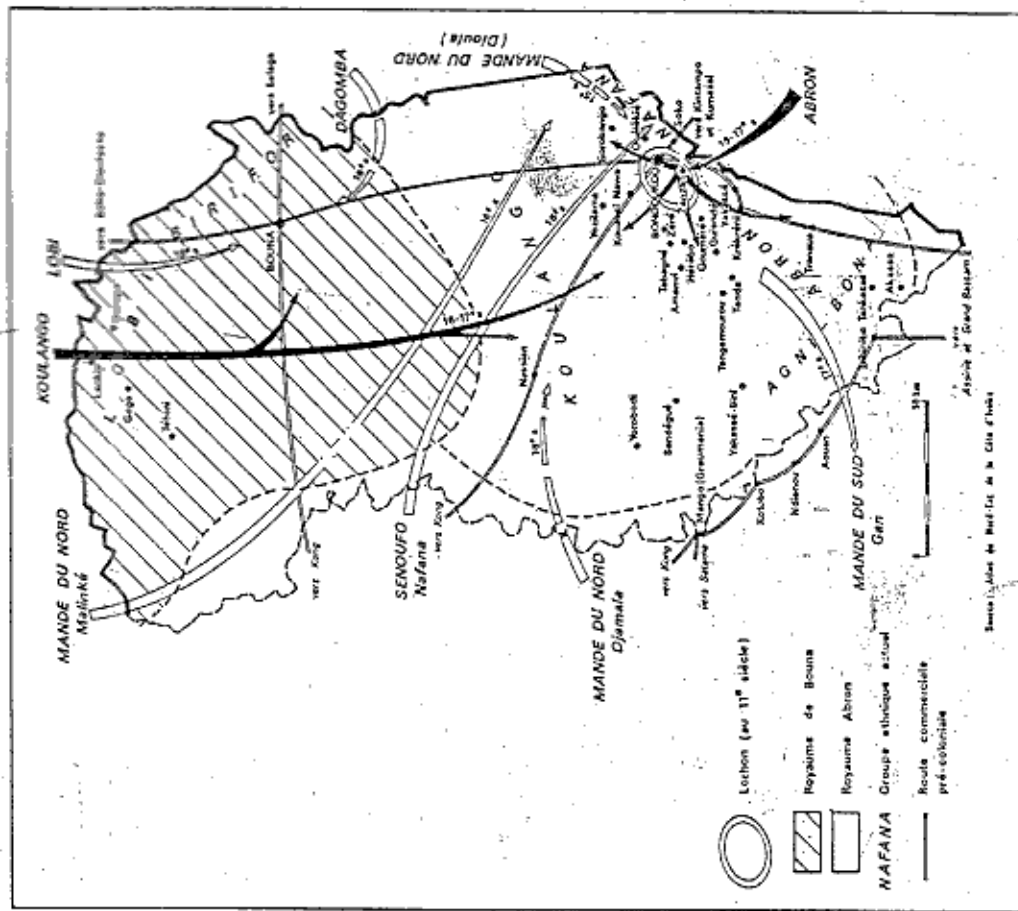
Ils sont accueillis par le roi Akomi qui gouvernait les Nafana. Ils s'installent dans la région de Goutougou (Bondoukou) où ils créent le village de Zanzan, une des résidences du clan royal.

Très vite, les Abron entreprennent une série de guerres de conquêtes, contre les Nafana et surtout les Koulango, pacifiques agriculteurs dont les villages couvraient tout le pays. Ils prennent ainsi possession d'un vaste domaine couvrant les pays occupant la route moderne de Bouna à Bondoukou et Agnibilékrou.

Cette conquête fut l'œuvre des rois Tan Daté, premier souverain du nouvel Etat abron, Adingra Pangni, deuxième roi régnant et Kohossouou, cinquième de la liste et qui étendit la puissance abron jusqu'au fleuve Cornoué.

Carte 1

LE ROYAUME ABRON DE GYAMAN



La création de l'État abron de Gyaman

Les Abron ont été organisés en un état centralisé sur le modèle de l'État abron de Gyaman en 1690. Ce royaume est connu sous le nom de Gyaman, « l'État des émigrés » que lui donnèrent les Ashanti.

Le point de vue ethnique, l'État abron est composé de trois grands groupes : l'ensemble des groupes de la famille voltaïque, représentés par les *Ewevuo* dits *Pantara* ou *Nafana*, maîtres du territoire avant l'arrivée des Abron, les *Degba* et les *Koulango* ; l'ensemble des groupes d'origine mandé composés des *Goro* et *Gbin*, des *Ligbi*, des *Hucla* et des *Dioula* ; enfin l'ensemble des groupes akan composés des Abron eux-mêmes et des Agni du *Bini*, du *Bona* et de l'*Assikasso*.

Les Abron formaient une sorte d'aristocratie guerrière qui assumait le pouvoir politique tandis que les *Koulango* dont les conquérants adoptèrent la langue formaient l'assise terrienne et paysanne et que les *Dioula* s'occupaient de religion et de commerce.

L'organisation territoriale du royaume présentait une structure originale distinguant trois niveaux. Le premier niveau correspond au domaine royal (*Ahinfié*) centré autour de la cité marchande de *Bondoukou* et s'étendant jusqu'à la rivière *Tain* ; il est directement administré par le *Gyamanéne* ou roi du *Gyaman*, choisi alternativement dans les deux branches du clan royal, les *Yakassé* et les *Zanzan*. Le second niveau se compose de six provinces : *Foumassa*, *Pipango*, *Syengi* (*Angobia*), *Akidom* dont les villages se trouvent sur le territoire ivoirien actuel, *Dorobo* et *Diounoumè* dont les villages se trouvent dans l'actuel Ghana. Le troisième niveau enfin est constitué par les royaumes ou provinces satellites qui étaient chacun rattachés administrativement à l'une des six provinces. Ces royaumes et provinces satellites étaient vers le nord le *Wam* et le *Banda* qui furent arrachés par les Ashanti dès le XVIII^e siècle ; vers l'ouest, les Agni du *Bini*, vers le nord-ouest enfin les chefferies *Koulango* du *Barabo* et de *Nassian*.

Ne pouvant tolérer l'existence d'un puissant État indépendant sur leur flanc occidental, les Ashanti conquièrent le *Gyaman* en 1740 et maintiennent leur domination jusqu'en 1875 malgré de nombreuses insurrections conduites par les rois abron en 1750, 1764, 1798, 1800 et 1818.

Le *Gyaman* divisé aujourd'hui entre la Côte d'Ivoire et le Ghana a conservé cependant ses structures traditionnelles et une identité culturelle qui fait encore l'unité et la fierté des Abron.

2. LES AGNI

Comme les Abron, les Agni se sont constitués en tant qu'ethnie dans l'actuel Ghana. Puis ils émigrèrent par vagues successives vers l'ouest où ils édifièrent de nouveaux royaumes.

Les origines des Agni

Forment aujourd'hui l'ethnie agni des éléments issus directement de sous-groupes akan du Ghana et les éléments agni proprement dits.

Ainsi les Juaben de l'*Assikasso* sont des Ashanti originaires de la cité-Etat de *Juaben* dans la région de *Kumassi* ; les *Denkyera* du *Ndénéé* sont issus du royaume du même nom.

Ceux qui vont constituer l'ensemble agni sont également des Akan qui étaient d'abord intégrés au royaume *denkyera*. Fuyant ce royaume guerrier, ils sont accueillis dans l'*Aowin*, royaume fondé dans le sud-ouest du pays akan par *Ano Asseman* autour des années 1680 (voir encart 1). Là, ils prennent le nom d'Agni et abandonnent la langue twi pour celle du *Sefwi* et de l'*Aowin* ; ils fondent le grand village d'*Anyuan Niuau*, à faible distance de la ville d'*Enchi*. Tous les Agni affirment être partis d'*Anyuan Niuau* ; les guerres ashanti étant encore une fois la cause des départs.

Les migrations agni

Les migrations agni touchèrent quelques milliers de personnes et se firent par vagues successives et irrégulières.

Les premiers à partir à la fin du XVIII^e siècle furent les Agni-*Brafé*, sous la conduite d'*Amalaman Ano*. Ils formèrent le royaume du *Sanwi*.

Les émigrants Agni-*Brafé* étaient divisés en dix-sept compagnies, réparties en trois groupes : le front « *ateméré* », l'aile droite « *famaso* » et l'aile gauche « *boso* ».

Les émigrants occupent le pays entre *Comoé* et *Tanoé*, en suivant deux axes de pénétration : l'axe sud-sud-ouest suivant le cours de la *Tanoé* puis le littoral atlantique où ils fondent le village de *Bangadjo* ; l'axe nord-est-sud-ouest et sud, de la rivière *Bouéne* à la *Bia* puis à la lagune *Aby*. Ils fondent *Krindjabo* qui devient la capitale du nouveau royaume.

Ils imposent leur hégémonie dans la région au XVIII^e siècle en soumettant par les armes les autochtones *Ehotilé* et les immigrants récents comme les *Essouma*, les *Abouré* et les *Ebré* d'*Adjamé-Santé*.

restait tributaire et que le Bini, le Bona et l'Assikasso étaient vassalisés par le Gyaman, lui-même dépendant du même empire ashanti.

Le *Senwi* est dirigé par un roi choisi dans le clan des chefs de l'exode et secondé par quatre grands vassaux qui assument des commandements militaires et territoriaux. Tels sont les rois d'Ayamé, d'Assouba, d'Assou et de Kouakro. Les peuples vassaux comme les Ehotilé, les Essouma et les Agwa ont conservé leurs structures propres qui sont d'ailleurs similaires à celles des Agni. La centralisation de l'Etat est atténuée par la régionalisation dont les risques de séparatisme sont contenus par les liens familiaux entre le pouvoir central et les pouvoirs locaux ainsi que par la répartition géographique enchevêtrée des provinces.

Le *Ndénié* se présente comme une confédération des différents groupes issus de l'exode, avec une prééminence du clan royal d'Abengourou qui s'est affirmé, au XIX^e siècle et consolidé avec la colonisation qui fit du chef d'Abengourou, jusqu'alors un premier parmi des égaux, le « Roi de l'Indénié ». Cette confédération resta, jusqu'à la conquête coloniale française, tributaire de l'empire ashanti qui contrôlait le choix des principaux chefs, jugeait en appel les causes du Ndénié, percevait un tribut en poudre d'or.

Le *Betié* a les allures d'une principauté-tampon entre le Ndénié et le Sanwi. Cette principauté était gouvernée par trois principaux matriclans : celui des Apesemondi, matriclan royal, ceux d'Eciawa et de Dyabakuro. Elle fut fondée par Adou Aémou auquel succédèrent onze autres rois jusqu'à notre époque.

Le *Moronoé* enfin apparaît comme une confédération encore plus lâche de petites unités politiques formées par les clans matrilinéaires des groupes Ahali, Amantian, Ashua, Assié, Essandani, Ngatiafwé, Sahié, Alangoua et Saboua. Ces unités politiques, gouvernées par des monarques héréditaires étaient indépendantes les unes des autres, avec toutefois une prééminence des Ngatiafwé qui détiennent le siège sacré apporté de l'Aowin, pays d'origine des Agni; elles se fédéraient occasionnellement pour faire face à des périls communs.

Le pouvoir monarchique, dans son idéologie, ses assises politiques et économiques, ses attributs et ses symboles est quasi identique dans tous ces Etats et même dans tout le domaine akan. Il est matérialisé par le *bia* (siège sacré), symbole du pouvoir politique et religieux; le *afia* (paquet sacré contenant les poids à peser l'or), symbole du pouvoir économique; et l'*awé* (sabre d'apparat à lame ajouré), symbole du pouvoir militaire.

Encart 1

TROIS ROIS CÉLÈBRES DU TEMPS DES MIGRATIONS AGNI

1. ANO ASSEMAN

Qu'il s'agisse d'invocations, de libations, de libations, qu'il s'agisse de l'introduction de plantes cultivées, des lois politiques et sociales, les Agni se réfèrent toujours au personnage prestigieux d'Ano Asséman. Personnage de légende, démiurge, roi-réformateur, roi-prêtre, Ano Asséman est tout cela à la fois dans la conscience collective agni.

C'est pourtant un personnage historique que l'on peut situer dans le temps et dans l'espace.

Ano Asséman apparaît dans l'histoire d'abord comme représentant officiel du roi du Denkyera dans la province d'Eborossa (Aowin). A ce titre, il servait d'intermédiaire entre les chefs locaux et le souverain denkyera. Puis pressant l'affrontement entre le Denkyera et l'Aschanti, Ano Asséman préféra faire sécession et ériger la province qu'il dirigeait en royaume, le royaume d'Aowin avec Enchi pour capitale. Ce royaume, situé dans le sud-ouest du Ghana actuel, devint, en raison des guerres denkyera et ashanti une terre d'asile pour nombre de groupes akan. C'est ainsi que Ano Asséman accueillit le groupe qui allait constituer l'ethnie agni et qui fuyait le royaume denkyera. Il l'installa sur ses terres. Les Agni vécurent ainsi dans le grand village d'Anyuan-Niuan, à faible distance d'Enchi. Après la défaite des Denkyera à la bataille de Feyiase (1701) et la conquête de l'Aowin par les Ashanti (en 1715), Ano Asséman fit partir vers l'ouest les Agni, sous la direction de son propre fils Bofo Nda.

Pour leur avoir donné asile, pour leur avoir montré le chemin de l'exode et pour les avoir ainsi sauvés, les Agni ont glorifié et continuent d'honorer la mémoire d'Ano Asséman, premier souverain du royaume d'Aowin et héros bienfaiteur des Agni.

2. AMALAMAN ANO

Certaines traditions le présentent comme un des capitaines d'Ano Asséman, d'autres comme le chef du groupe qui vint demander asile en

Aowin. Ce qui est certain, c'est qu'il dirigea l'exode des Agni Brafê. Il mourut à la fin du xvii^e siècle alors que la conquête de ce qui allait devenir le Sanwi était encore inachevée. Cette œuvre fut poursuivie par son successeur immédiat Aka Essoin.

3. TAN DATE, FONDATEUR DU ROYAUME ABRON DE GYAMAN

Successeur du dernier roi du Doma, Tan Daté conduisit l'exode des Abron. Son règne se situe dans la deuxième moitié du xvii^e siècle.

Tan Daté fut un grand guerrier qui soumit notamment les Nafana dont le roi avait pourtant bien accueilli les fugitifs abron. Il fut aussi un chef politique avisé qui n'eut de cesse que de bâtir son propre royaume. Ce qu'il fit vers les années 1690.

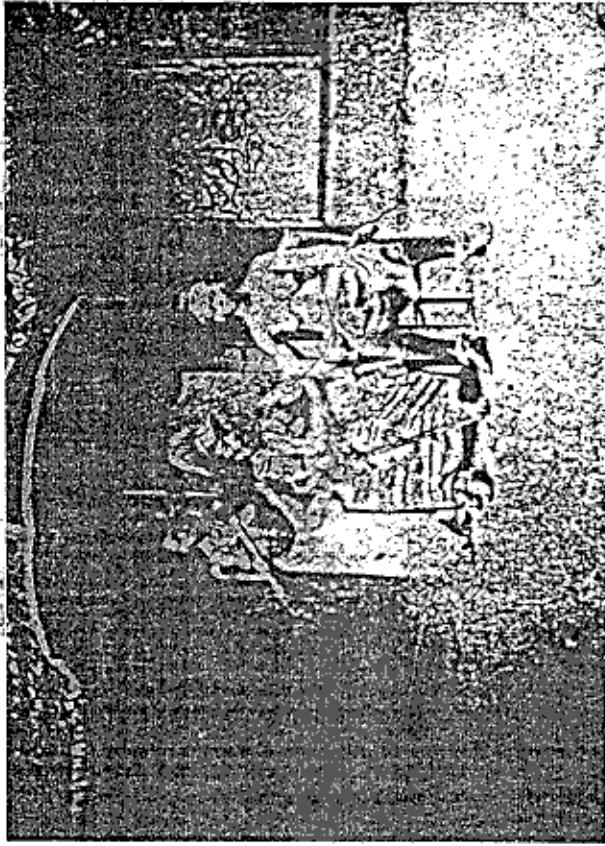
Sa devise tambourinée, affirmant que « Le Grand Tambour qui dort dans l'eau ne devient jamais Grand crocodile » résumait tout son programme politique. En effet, « le Grand Tambour », métaphore pour désigner le roi et la nation abron, « réfugié dans l'eau », c'est-à-dire dans le royaume nafana ne peut devenir par le seul effet du temps « Grand crocodile », c'est-à-dire roi nafana. Il fallait donc que les Abron ne se satisfissent pas de leur situation dans le royaume nafana. C'est pourquoi Tan Daté transforma, par la force des armes, la condition plus ou moins dépendante des Abron qui, d'hôtes devinrent les maîtres des Nafana et d'un nouvel Etat, le Gyaman.

TROIS ROIS AGNI DE L'ÉPOQUE PRÉCOLONIALE

1. AMON N'DOUFFOU

Amon N'douffou II est sans conteste le plus illustre et le plus vénéré des souverains du Sanwi. Impressionnés par sa forte personnalité, les Européens qui voyagèrent en son royaume n'hésitèrent pas à le comparer au roi français Louis XIV.

Il naquit vers 1812 de dame Ahou Amalan, sœur du roi Attokpora et de Kassy Kpuii. Il reçut le nom de Kassy Amon mais fut plus connu sous le



1. Le roi Amon N'Douffou et sa première épouse



2. Benie Kouamé accueillant les explorateurs Binger et Treich-Laplène

nom d'Amon N'douffou (du mot agni *teuto/ou*, fort, puissant), transcrit Amatoufou par les auteurs européens.

Dès son jeune âge, Amon N'douffou fut associé au pouvoir de son oncle, le roi Attokpora. Il participait à certaines campagnes militaires, à la confection des lois.

Mais ce fut en 1843, qu'il fit véritablement son entrée sur la scène politique en signant le traité de protectorat avec la France. Un an après, il fut intronisé en remplacement d'Attokpora. Il gouverna le Sanwi pendant 42 ans (de 1844 à 1886).

En politique extérieure, il se servit habilement de l'alliance française pour accroître son influence dans la région. Il annexa ainsi les régions méridionales du Sanwi.

Sur le plan économique, il ouvrit son royaume au commerce européen dont la plaque tournante fut Assinie, encouragea la création des premières plantations de café à Elima, l'exploitation de l'or et du bois.

Grand monarque, diplomate, rusé, intelligent et intègre, patriote et ouvert au progrès, tel fut Amon N'douffou. Pour perpétuer son souvenir le dernier roi du Sanwi, Kacou Andon régna sous le nom d'Amon N'Douffou III. (1949-1979).

2. BENIÉ KOUAMÉ

Dixième souverain régnant de la dynastie de Bettié, Benié Kouamé fut également un roi illustre, ouvert au monde moderne. Il appartenait au lignage royal des Apesemondi. Il succéda au roi Kouakou Niangoran et régna sur Bettié pendant toute la seconde moitié du XIX^e siècle.

C'était un homme très intelligent, d'un tempérament actif et énergique. Homme d'affaires avisé, il monopolisait le commerce sur la section de la Comoé qui traversait son royaume. Ouvert au progrès, il s'était adapté au commerce européen, construisit une belle maison à étagé; il se vêtait souvent à l'europpéenne.

Benié signa le 13 mai 1887 avec Treich-Laplène un traité qui plaçait son pays sous le protectorat de la France. Dans son esprit, il s'agissait d'écarter la présence française pour assurer une protection efficace du fleuve Comoé en aval de Bettié et des marchands qui y naviguaient. Il espérait ainsi

consolider son influence dans la région et également accroître le volume de ses affaires commerciales. Pour les Français, le traité équivalait à une prise de possession qui devint effective dès qu'ils eurent les moyens militaires de conquérir la région.

3. KOUASSI DIHYÈ

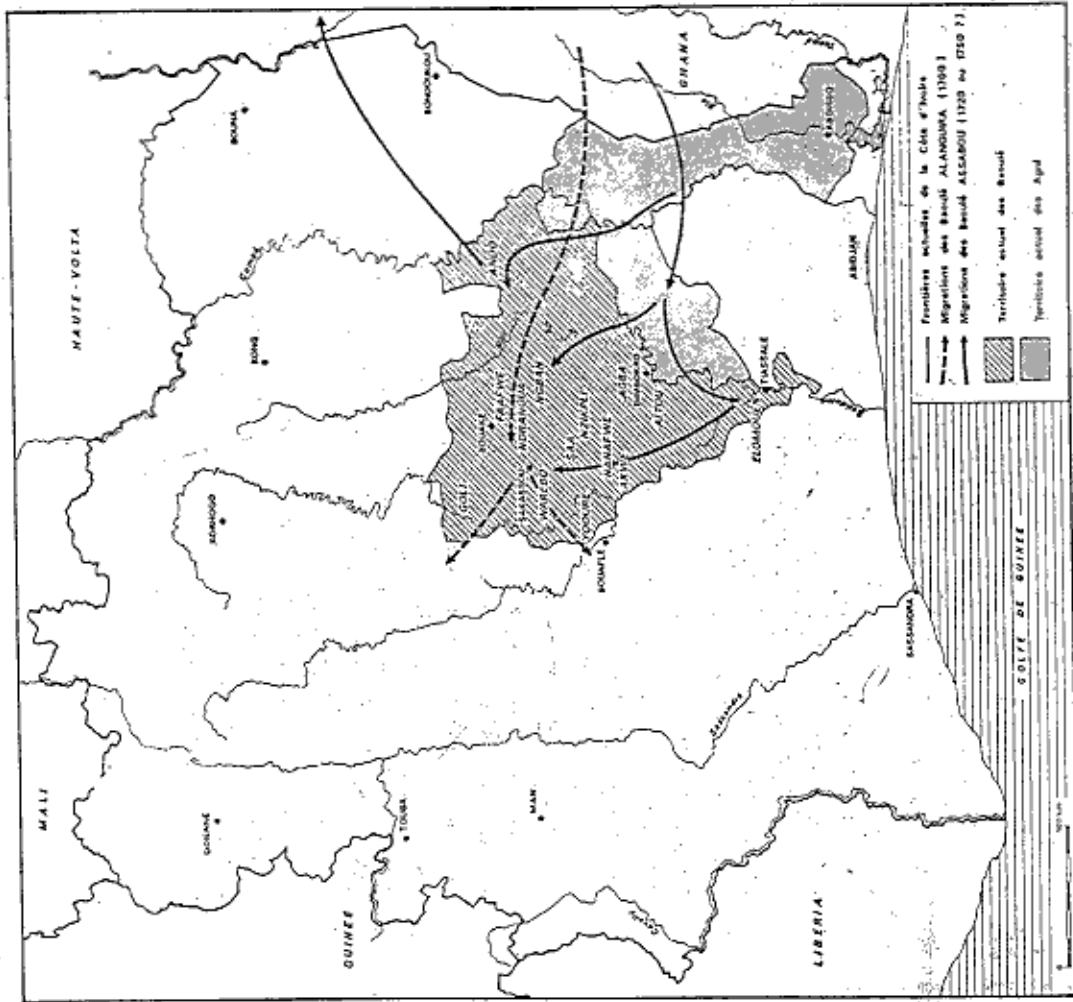
Kouassi Dihyè accéda au trône du Ndenié en 1892 au moment où les Français jetaient les fondements de leur nouvelle colonie de la Côte d'Ivoire. Il s'était heurté à une forte opposition des gens d'Abengourou qui ne voulurent pas le reconnaître pour successeur du roi défunt Amonakon et proclamèrent Koffi-Amoatré. A peine avait-il triomphé de cette opposition, qu'il dut faire face aux prétentions des Français. Dès 1893, ceux-ci songèrent à occuper le Ndenié. Après la création d'un poste à Bettié, l'administrateur Poulle chargé de l'occupation de la région, traversa le Ndenié jusqu'à Zaranou. Il fut mal accueilli par Kouassi Dihyè qui n'entendait point aliéner une parcelle de terre du Ndenié. Début 1894, il reçut des renforts militaires pour imposer par la force la création d'un poste militaire à Zaranou. Il marcha sur le village d'Amélékia, résidence de Kouassi Dihyè qu'il détruisit. Aussitôt le roi agni battit le rappel des chefs de la région et se mit à la poursuite des agresseurs français. Après un premier accrochage à N'Zobéno au sud-est d'Amélékia, les troupes de Kouassi Dihyè défirent la colonne française à Bosmatché entre Abengourou et Zaranou. Poulle fut tué et les débris de sa troupe ne durent leur salut qu'à l'aide du chef de l'Alangwa.

Malgré cette défaite, les Français rejetèrent les propositions de paix de Kouassi Dihyè et eurent même le front de vouloir lui imposer non seulement la création du poste de Zaranou, mais encore l'acceptation du drapeau français, le paiement d'une amende de deux cents onces d'or, la restitution de la tête de Poulle.

Les hostilités reprirent derechef. Kouassi Dihyè se réfugia chez ses frères an de Gold Coast (actuel Ghana). C'est en tentant de reprendre pied dans son royaume qu'il fut capturé par la troupe de l'administrateur français Bricard.

Conduit à Grand-Bassam, Kouassi Dihyè fut condamné à l'exil et déporté en octobre 1896 au Gabon. C'en était fini de l'indépendance du Ndenié.

Carte 3

LES MIGRATIONS BAOULE AU XVIII^e SIÈCLE

3. LES BAOULÉ

L'arrivée d'autres émigrants akan qui formeront le peuple baoulé s'inscrit dans le contexte des guerres entre Denkyera et Ashanti que nous avons déjà évoquées et aussi des querelles de succession qui ont secoué la dynastie ashanti. Deux grandes vagues d'émigrants sont à l'origine de la nouvelle ethnic baoulé : les Alanguira ou Denkyera et les Assabou.

La migration des Alanguira

La défaite des Denkyera en 1701 entraîna la fuite précipitée de nombreuses familles vers l'Ouest. C'est ainsi qu'un groupe important traversa le royaume d'Enchi, longea la rive gauche de la Comoé qu'il franchit au nord de Kantoumasou. Il y laissa quelques éléments pour surveiller le passage du fleuve et sans doute aussi prospecter la vallée aurifère de la Comoé. Ces éléments sont à l'origine des *Akpa*, sous-groupe actuellement intégré aux Agni-Ndéné.

Après la traversée de la Comoé, le gros de la troupe des émigrants poursuivit sa marche vers l'ouest à travers le massif forestier de l'Ouélé puis passa le Nzi et se fixa dans l'actuel canton Ngban à Agba Ongblessou ou Agba Kpli « Agba le grand », premier village historique des Alanguira.

En quête de terres de culture et de gîtes aurifères, les Alanguira se dispersèrent sur un territoire alors faiblement occupé par de petits groupes gourou, sénoufo et malinké. Une fraction, partie d'Agba Ongblessou marcha vers l'ouest et occupa les collines du Yohouré où fut fondé le village de Begbessou ; une autre, plus importante, fit route vers l'ouest-nord-ouest et créa une série de villages sur les territoires actuels des Ouarebo, Blo et Satikran.

La migration des Alanguira qui ont combattu et refoulé les autochtones sans arriver toutefois à les soumettre définitivement encore moins à les assimiler culturellement, permit cependant aux Assabou, deuxième composante du peuple baoulé, de conquérir rapidement les savanes du centre de la Côte d'Ivoire, dès la deuxième moitié du XVIII^e siècle.

La migration des Assabou

Sous l'appellation générique d'Assabou sont regroupées huit grandes familles nobles et vassales parties de l'Ashanti : les Ouarebo, les Faafoué, les Nzikpli, les Saafoué, les Agba, les Aïtou, les Nanafoué et les Ngban.

Ces familles quittèrent Kumassi sous la conduite de la reine Abla Pokou (voir encart 2) après qu'elles eurent le dessous dans la querelle de succession consécutive à la mort en 1720 d'Osei Toutou, fondateur de la Confédération Ashanti.

Les émigrants, sans doute quelques milliers au départ, s'augmentèrent, chemin faisant, des personnes qui les avaient secourus et qui redoutaient pour cela les représailles de l'armée ashanti. Cette masse de fugitifs fut arrêtée dans sa marche vers l'ouest par le fleuve Comoé qu'elle atteignit dans les rapides de Mamlansou au sud de Bété. La reine Pokou dut offrir en sacrifice son unique enfant pour assurer la traversée du fleuve en crue. Cet épisode, sans doute forgé de toutes pièces, serait à l'origine du nom de Baoulé (de « *Baoulé* », l'enfantement ou encore « *Baouli* », l'enfant est mort) et a surtout permis d'asseoir l'hégémonie de la famille de la reine, celle des Agoua ou Ouarebo et de faire accepter plus facilement par les autochtones certaines coutumes akan, comme le régime matrilineaire.

Après la traversée de la Comoé, toute la troupe des émigrés ne suivit pas la reine Pokou jusqu'à la terre qui leur était promise. Ainsi les Ando qui formaient l'avant-garde firent route vers le nord et s'établirent dans la région de M'Bahiakro, quelques-uns voyagèrent jusqu'à l'actuel Togo où ils participèrent à la création du royaume chokossi de Sansané Mango. Une partie des Baoulé se dirigea vers le Sud où ils se mélangèrent à des groupes lagunaires autochtones pour donner les Atié et les Abbey.

Le gros de la troupe suivit la reine Pokou, passa le Bandama près de Tiassalé, remonta ensuite vers le nord à travers la savane à rôniers du sud de Touniôdi, longea le cours du Kañ et s'installa enfin à Niamonou dans le Ndranoua, à quelques kilomètres de Bouaké.

Les Assabou s'imposèrent par la force ou la diplomatie aux Alanguira et aux groupes mandé, s'enoufo primitivement installés.

Akoua Boni qui succéda à Abla Pokou s'installa à Sakassou qui devint la capitale du royaume que les Baoulé fondèrent.

Le royaume baoulé de Sakassou

Le royaume de Sakassou réunissait toutes les tribus issues de l'exode sous l'autorité suprême des héritiers de la Reine Pokou. Il était très décentralisé, à tel point qu'il serait sans doute plus exact de parler de confédération de tribus. Celles-ci jouissaient de leur autonomie et n'en référaient à Sakassou que pour le paiement du tribut, les jugements en appel, et les questions religieuses.

Les pouvoirs régionaux les plus importants étaient confiés à des membres du clan royal walébo. Ainsi, au nord de Sakassou étaient installés les Kodè, à l'est les Faafoué et les Nzikpli, au sud les Elomouou.

Sous l'impulsion du nouvel Etat et de ses souverains, les Baoulé organisèrent l'espace des savanes du centre, s'étendirent vers le sud dont ils exploitèrent les régions aurifères, développèrent une nouvelle civilisation, heureuse synthèse des traditions culturelles akan et des traditions des groupes autochtones conquis.

Dès le début du XIX^e siècle, la ruée vers l'or du Sud et les scissions au sein des diverses tribus baoulé entraînèrent un dépeuplement de l'Etat. L'occupation coloniale accéléra le processus d'émiettement et la disparition du royaume.

Encart 2

LES REINES FONDATRICES DU ROYAUME BAOLÉ

1. ABLA POKOU

Abla Pokou naquit à Kumassi autour des années 1700. Elle était la nièce d'Osei Toutou, par sa mère Nyako Kosiamoa. Elle avait pour frères Dakon et Opokou Waré, deuxième roi de l'Ashanti.

Sa jeunesse fut marquée par les événements violents qui marquèrent la première moitié du XVIII^e siècle en Ashanti : mort d'Osei Toutou, raid d'Ebiré Moro du Sefwi sur Kumassi, querelles de succession.

La tradition baoulé nous décrit Abla Pokou comme une femme belle, mais surtout énergique et dynamique, une femme de tête.

Sur le tard, elle épousa un valeureux chef de guerre du nom d'Assué Tano. De cette union naquit un fils, celui-là même qui fut sacrifié lors de la traversée de la Comoé. C'est à cette époque fleurie de sa vie que la guerre civile éclata à Kumassi.

Son jeune frère, Dakon, d'ailleurs désigné fut écarté et assassiné. Pour éviter le massacre de ses partisans, Abla Pokou les rassembla et organisa leur fuite vers l'Ouest. Si Dakon avait régné, Abla Pokou aurait exercé les fonctions de Reine-Mère, second personnage de tout Etat akan, choisie parmi les femmes influentes de la famille royale. C'est cette qualité qui explique son rôle dans l'exode.

Pokou réussit malgré mille difficultés à conduire les émigrés à l'Ouest et à les installer sur de nouvelles terres. Epuisée par les fatigues de l'exode et de la conquête, elle mourut vers 1760 à Niamonou. Son œuvre de fondation d'un nouveau royaume fut poursuivie par sa nièce, Akoua Boni.

2. AKOUA BONI

Reine conquérante, telle fut Akoua Boni. Lorsqu'elle monta sur le trône, les Baoulé n'étaient encore qu'un peuple de réfugiés cantonnés à Niamonou. Elle entreprit aussitôt d'étendre l'espace vital de la nouvelle ethnie. Les

premiers soumis furent les voisins immédiats : Alanguira, Krobou, Ouamela et Koro d'origine mandé, Djamala et Gouro Yasoua. Un de ses frères, occupa tout le pays Kodé actuel tandis qu'un autre lieutenant entretenait la conquête du Yohouré, riche en or.

Mais Akoua Boni ne pratiqua pas qu'une politique de force. Elle sut se montrer accueillante pour les groupes en quête d'une patrie nouvelle. Elle reçut ainsi des Ngban et des Agba, des Assandré venus de Kumassi solliciter en vain le retour des émigrés ; et des Srola venus de Tiassalé.

En fait les conquêtes s'inscrivaient également dans la politique économique de la reine qui visait au contrôle des pistes et des fleuves du golfe des savanes, artères branchées sur le commerce régional ainsi qu'au monopole de l'exploitation de l'or.

Dans le même temps, Akoua Boni s'employa à raffermir les structures politiques du nouvel Etat. Quittant Niamonou, elle fonda une nouvelle capitale près de la rivière Loka, au pied d'un grand arbre nommé « Ouaré » qui donna le nom de Ouarebo à la capitale et par la suite à la tribu de la reine. Elle exigea des autres chefs baoulé un serment d'allégeance personnelle et le paiement régulier d'un tribut.

Les trente ans de règne d'Akoua Boni (d'environ 1760 à 1790) furent sans conteste les plus glorieux de l'histoire des Baoulé. Les dernières années de la reine furent occupées par les guerres. Elle soumit les Ayaou qui émigrèrent sur la rive gauche du Bandama, réprima l'insubordination des Goli. Elle rassembla les Baoulé contre les Agni du Moronou qui avaient des visées sur les placers aurifères des environs de Dimbokro. Les Agni furent vaincus, razzés et un grand nombre amenés en captivité. Elle fut moins heureuse avec les Gouro qui prirent une éclatante revanche en infligeant un échec sanglant aux Baoulé. Les principaux chefs historiques de la migration baoulé furent exterminés. La reine elle-même devait mourir peu après (vers 1790) en essayant de soumettre définitivement le pays yohouré qui s'était allié aux Gouro. Son corps fut transporté à Ouarebo qu'on appelle depuis Akoua-Boni-Sakassou ou simplement Sakassou.

Akoua Boni eut deux enfants : un fils nommé Kouakou Djè et une fille nommée Adjoua Yéboué. Cette dernière fonda un nouveau village royal à Mahonou. Depuis lors, la succession au trône walébo se fait en alternance entre les Agoua de Sakassou, descendants de Kouakou Djè et ceux de Mahonou, descendant d'Adjoua Yéboué.

DOCUMENTS

1. LES ÉTATS D'ARDJOUMANI¹

« Limité à l'ouest par le Comoé, qui le sépare de l'Anno et des États de Kong, le pays d'Ardjoumani s'étend au nord jusqu'au Lobi, à l'ouest jusqu'à la Volta, englobe le Tougoula (pays des Ligouy) pour toucher à l'Achanti entre Kwoboyne et la rivière Tain et au Sabué, à quelques kilomètres au sud des sources du Mézan. Enfin, les États du Bondoukou donnent la main à nos pays de protectorat, qui comprennent dans cette direction : l'Indénié ou Ndénia, l'Alangoua, le Bété, l'Akapless et le Sanwi (pays de Krinjabo).

Politiquement, les États d'Ardjoumani comprennent :

I. La partie sud, touchant à l'Indénié et au Sabué, qui porte le nom générique d'Abbron ou d'Abonno, mais que l'on désigne aussi souvent sous le nom d'Asikhaso (endroit de l'or) lorsqu'on veut spécialement désigner la région aurifère, qui s'étend d'Annibélékrou à Krobo.

On y parle la langue d'Agni et le ton (dialecte achanti). Le point le plus important de l'Abbron est Annibélékrou. C'est ce village qui est le chef des communications de la région.

(...)

II. La partie centrale, appelée Diamman ou Gaman, mais mieux connue sous le nom de Gottogo ou Bottogo non seulement par les Mandé, mais encore par tous les peuples de la boucle du Niger. Le centre principal est Bondoukou (Bottogo, Gottogo, Bitougou, etc.), dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. On y fait usage du mandé pour les affaires, mais on se sert aussi du dialecte achanti des Ton, et du *Ngouala* (langue des Pakhalla). Le Diamman est arrosé par le cours supérieur du Tain, les sources de la rivière Be et quelques affluents de la Volta.

III. Le Fougoula au pays des Ligouy; on y parle le Vei, le mandé-dioula, le diammoura et l'achanti.

IV. Le Barabo, région qui s'étend de l'Abbrôn le long du Comoé jusque vers le district de Nasian. Il est peuplé d'une colonie mandé très nombreuse, venue du Diammara et du Tagouano², qui a rendu tributaires quelques

1. Ardjoumani ou Adjimani, appellation européenne de Kouiakou Agyeman, onzième roi des Abbrôn qui a régné de 1855 à 1896.

2. Djamalla et Tagouana.

autochtones (Pakhalla). Ses centres les plus importants sont : Sandui, Yoroboudi et Talaguini.

Ardjouma ou Adjimani ou Ardjoumani (Vendredi) est originaire d'une famille de l'Abbron, de race bouanda-agni, venue d'un pays appelé Damma, sur les confins de l'Achanti.

Il a succédé à Héba ou Héboï, qui, lui-même, a succédé à Fofié³ : c'est le plus ancien roi dont on ait conservé le souvenir. Ce Fofié a été tué dans une guerre contre l'Anno, sur les bords du Comoé, à une centaine de mètres du village de Moroukrou (Anno). (L.G. BISSIER, *Du Niger au golfe de Guinée*, Paris, Hachette, 1832. Réédition 1980 par la Société des Africanistes, tome 2, pp. 174-178.)

2. ORIGINES ET EXODE DES AGNI

« Nous venons tous du pays habité par les Ashanti actuels. Il faut expliquer notre arrivée dans ce territoire qui est le nôtre aujourd'hui par la guerre.

Après la victoire des Ashanti sur les Denkyera, c'est alors que nous qui étions *Denguira*, aurions pris la fuite. En chemin, nous nous arrêtons à une première étape qui fut surnommée plus tard Anyuan Nuan. Là nous résidâmes pendant longtemps. Mais nous en fûmes délogés également par une autre guerre. Dans cette deuxième guerre, la poudre de nos cartouches était mêlée au sable, tandis que celle des ennemis était pure, sans mélange. De ce fait leurs balles portaient mieux et ils firent de nos ancêtres un carnage affreux. Ce sable *anyuan*, mêlé à la poudre des cartouches donna plus tard son nom au lieu. En effet l'on disait : cette guerre est une guerre de sable : « Anyuanuan lo ». D'où le nom d'Anyuan Nuan dérivé de l'Achanti.

D'Anyuan Nuan, la troupe en fuite des *Denguira* arriva à Krinjabo. Dans ce lieu se dressait un arbre, *krinja* qui donnait des fruits comestibles.

(...)

(Les fugitifs) dirent donc : « Nous sommes bien ici. Jamais nous ne renoncions à ce lieu. Nous y restons pour toujours, quoi qu'il arrive. » Ce qui se dit en Agni : « *Safi yé tran wa* ». De là vient le nom de nos frères agni restés du côté de Krinjabo et qui s'appellent aujourd'hui *Safi* (Sanwi).

3. Doma (Wam, Sunyani).

4. Il s'agit des rois Koffi Fofié et Kouassi Yeboa.

Mais une partie de la troupe continua son chemin. Ces derniers firent étape à l'endroit appelé aujourd'hui Betié (Betié). A cet endroit la Comoé se divise en deux branches. Le lit du fleuve avait grossi à l'époque et le fleuve grondait avec fracas. Pendant ce temps le bavardage et les clameurs étaient grands dans la troupe des foyards. Aussi l'on cria pour demander le silence (« Be tyé, be tyé... », écoutez, écoutez, faites silence, car nous ignorons si nous sommes suivis par nos attaquants.) C'est ainsi que ce lieu reçut le nom de Betié.

Après ce village, nous franchîmes la Comoé. Le premier village qui fut fondé dans la suite fut *Etsékro* du Moronou qui se trouve aujourd'hui dans la tribu *Amanfié*. Aux environs de ce village, se trouvait un petit cours d'eau le *Moro*. Certains de nos frères restés en deçà de la Comoé voulurent savoir où nous avions abouti, ils partirent à notre recherche. A leur retour, ils dirent : « Nos frères se sont installés au bord d'un cours d'eau du nom de Moro ». De là vient le nom de *Morofoué* qui nous fut attribué, à nous qui habitons entre la Comoé et le Nzi. *Morofoué* voulant dire les gens du Moro ». (Récit de Nana Djeroüan du village de Kangandi dans le *Bulletin d'Information et de Liaison des Instituts d'Ethno-Sociologie et de Géographie Tropicale*, Abidjan, n° 1, 1968, pp. 21-27.)

3. L'EXODE DES BAOLÉ

« Une guerre étant survenue entre la reine Pokou et les Achanti, ils se battirent pendant longtemps et Pokou et ses partisans, repoussés par les Achanti, prirent la fuite et arrivèrent sur les bords d'un fleuve appelé la Comoé. Alors la reine Pokou dit : « Vous tous qui êtes ici, vous allez prendre vos nouveau-nés et les jeter dans le fleuve ». Mais ils refusèrent. La reine Pokou avait un fils unique, elle prit des bijoux d'or en nombre considérable, en revêtit le corps de son enfant et le précipita dans le fleuve. Un grand fromager se dressait sur l'autre rive : il se courba et son sommet vint toucher la rive où se trouvaient Pokou et ses partisans. Tous alors montèrent sur le tronç et s'avancèrent sur ce pont : la traversée dura longtemps, au bout de seize jours elle n'était pas finie : il fallut dix-huit jours pour que tous aient passé le fleuve.

Les Achanti, qui venaient derrière, arrivèrent aussi au fleuve : alors le fromager, qui s'étendait comme un pont au-dessus du fleuve, se redressa tous d'un coup, et les Achanti, qui d'autre part n'avaient pas de pirogues, ne purent passer la Comoé.

Alors la reine Pokou dit à tous les gens qui l'avaient suivie dans ce pays : « C'est moi qui serai votre reine. — Pourquoi, cela ? dirent-ils. — Voici pourquoi, dit Pokou, je serai votre reine : quand nous sommes arrivés à la Comoé, je vous ai dit de prendre vos nouveau-nés et de les jeter dans le fleuve et vous avez refusé ; et j'ai pris mon fils, mon unique fils, et je l'ai jeté à l'eau, et c'est ainsi que vous avez obtenu le passage du fleuve : voilà pourquoi je dis que je serai votre reine. »

Et ils répondirent : « C'est juste ! Tu es notre reine en effet. » Alors elle leur dit : « Je vais donner des noms à toutes les tribus qui sont ici. Les gens de la tribu de ce chef qui est là s'appelleront Atoutou (les Plumeurs), parce que ce sont eux qui plumeront mes poulets. Vous, qui êtes mes frères, mes soldats, je vous appelle Nizpourri (les Nzi forts). Vous autres qui marchez en boitant comme si vous aviez des vers de Guinée aux jambes, on vous appellera Ngban (les vers de Guinée). Vous qui êtes mon bras droit, je vous appelle Faafoùé (les gens de la droite). Vous qui êtes des sauvages, qui allez tout nus, qui portez toujours du feu sur vous pour réchauffer, je vous appelle Nanafoué ».

(...)

Quant aux Agba, les pagnes qu'ils portaient étaient faits d'écorce, et on appelle les pagnes d'écorce *Agbaan*.

Restaient les Sa : quand ils se mettent à parler ensemble, ils en arrivent tout de suite aux coups ; aussi Akoua-Boni dit : « On les appellera Sa (les graines de gingembre), parce qu'ils ont le caractère chaud comme la saveur du gingembre. »

Quant aux Ouarebo, madame la reine Pokou dit : « Ces gens-là sont la tête du pays, on les appellera Agoua (place où se discutent les affaires) ». Or un grand ouaré se dressait sur la place de leur village, dont l'ombre s'étendait fort loin, ce qui fait qu'on appela ce village ouarébo (sous le ouaré). Et dans la suite, on donna le nom de Ouarebo à toute la tribu.

Puis la reine Pokou, en souvenir de la mort de son fils, qu'elle avait jeté dans la Comoé et qui s'y était noyé, dit : « On appellera ce pays Baoulé (mort d'enfant) », car la mort de cet enfant lui avait causé de la douleur. (Récit recueilli à la fin du XIX^e siècle par Maurice DELAFOSSE et publié dans *Essai de Manuel de la langue Agni*, Paris, J. André, 1900, pp. 162-163.)

ANNEXES

2. RÉPARTITION DE LA POPULATION PAR DÉPARTEMENT

- 1. Département d'Abengourou : 175 522
Population
Groupe ethnique majoritaire : Akan 83 %
dont : Agni 76 %
- 2. Département d'Abidjan
Commune d'Abidjan
Population : 951 216
Groupe ethnique majoritaire : Akan 50 %
dont : Baoulé 40 %
- 3. Département d'Abobo /
Population : 146 551
Groupe ethnique majoritaire : Akan 83 %
dont : Agni 56 %
- 4. Département d'Adzopé
Population : 160 931
Groupe ethnique majoritaire : Akan 91 %
dont : Aïté 94 %
- 5. Département d'Agboville
Population : 139 269
Groupe ethnique majoritaire : Akan 83 %
dont : Abbey 64 %
- 6. Département de Baniwa
Population : 74 915
Groupe ethnique majoritaire : Mandé du Sud 91 %
dont : Dan 70 %
- 7. Département de Bondoukou
Population : 295 368
Groupe ethnique majoritaire : Akan 47 %
dont : Doma 59 %
- 8. Département de Bongouanou
Population : 218 812
Groupe ethnique majoritaire : Akan 94 %
dont : Agni 87 %
- 9. Département de Bouaflé
Population : 168 091
Groupe ethnique majoritaire : Mandé du Sud 34 %
dont : Gouro 97 %
- 10. Département de Bouaké
Communes de Bouaké
Population : 175 264
Groupe ethnique majoritaire : Akan 51 %
dont : Baoulé 84 %
- Sous-Préfectures et Communes
Population : 804 955
Groupe ethnique majoritaire : Akan 92 %
dont : Baoulé 99 %
- 11. Département de Boua
Population : 78 041
Groupe ethnique majoritaire : Voltaïque
dont : Tégésié 41 %
- 12. Département de Bourkhalé
Population : 96 884
Groupe ethnique majoritaire : Voltaïque
dont : Séoulo 100 %
- 13. Département de Dabakala
Population : 55 636
Groupe ethnique majoritaire : Voltaïque
dont : Djimini 82 %
- 14. Département de Daloa
Population : 266 757
Groupe ethnique majoritaire : Krou 36 %
dont : Bété 62 %
- 15. Département de Danané
Population : 117 179
Groupe ethnique majoritaire : Mandé du Sud
dont : Dan 100 %
- 16. Département de Dimboko
Population : 255 817
Groupe ethnique majoritaire : Akan 93 %
dont : Baoulé 96 %
- 17. Département de Divo
Population : 201 932
Groupe ethnique majoritaire : Krou 43 %
dont : Dida 75 %

MANDE DU NORD		MANDE DU SUD	
Yacouba	Dan	Yacouba	Mebe, Samia, Gyo
Toura	Wounbo	Toura	Toura
Gouro	Kouéni	Lo, Dipa, Kouen, Gouro	Gouro
Mona	Mwano	Mwa, Gannu	Mona
Quan	Ngwano	Quan	Quan
Gagou	Chan	Gagou	Gagou
Ngan	Ben	Ngan, Nguin	Ngan
Malinke (*)	Maninka	Malinke	Malinke
Dioula	Dioula	Dioula, Va, Fede, Kangah	Dioula
Bambara	Bambara	Bambara	Bambara
Groupes assimilés : Fou- Ja, Huda, Goro, Gbin, Lébi			
Départements d'Odienné, Boua et Bondoukou			

(*) Les Malinke se divisent en groupes particularisés par leurs dialectes : Mahou, Koyaka, etc.

Sources : Atlas de Côte d'Ivoire, Abidjan, Ministère du Plan / ORSTOM / Université d'Abidjan, 1970.

CECCALDI (P.), Essai de nomenclature des populations, langues et dialectes de Côte d'Ivoire, Paris, C.N.R.S., 1974, 2 fascicules.

DELAFOSSÉ (M.), Vocabulaires comparatifs de plus de soixante langues ou dialectes parlés à la Côte d'Ivoire et dans les régions limitrophes, avec des notes linguistiques et ethnologiques, Paris, E. Lacroix, 1904, 286 p.

18. *Département de Ferkessedougou*
Population : 91 516
Groupe ethnique majoritaire : Voltaïque
70 %
dont : Sénoufo
90 %

19. *Département de Gagnoa*
Population : 171 444
Groupe ethnique majoritaire : Kroa 69 %
dont : Bété 95 %

20. *Département de Guiglo*
Population : 135 808
Groupe ethnique majoritaire : Kroa 77 %
dont : Guéré 96 %

21. *Département d'Issia*
Population : 101 828
Groupe ethnique majoritaire : Kroa 54 %
dont : Bété 89 %

22. *Département de Katiéla*
Population : 76 256
Groupe ethnique majoritaire : Voltaïque
87 %
dont : Tagouana
78 %

23. *Département de Kerké*
Population : 275 290
Groupe ethnique majoritaire : Voltaïque
85 %
dont : Sénoufo
96 %

24. *Département de Lékoua*
Population : 76 821
Groupe ethnique majoritaire : Kroa 82 %
dont : Dida 89 %

25. *Département de Man*
Population : 273 826
Groupe ethnique majoritaire : Kroa 60 %
dont : Wé 39 %

26. *Département de Mankono*
Population : 81 322
Groupe ethnique majoritaire : Mandé du
Nord 64 %
dont : Mandé du
Nord 72 %

27. *Département d'Odienne*
Population : 123 561
Groupe ethnique majoritaire : Mandé du
Nord 95 %
dont : Mandé du
Nord 92 %

28. *Département d'Oumé*
Population : 85 369
Groupe ethnique majoritaire : Mandé du
Sud 43 %
dont : Gagou 67 %

29. *Département de Sassandra*
Population : 121 712
Groupe ethnique majoritaire : Kroa 61 %
dont : Kroa 39 %

30. *Département de Soubri*
Population : 73 687
Groupe ethnique majoritaire : Kroa 56 %
dont : Bété 83 %

31. *Département de Sigoua*
Population : 75 847
Groupe ethnique majoritaire : Mandé du
Nord 83 %
dont : Mandé du
Nord 98 %

32. *Département de Tigréla*
Population : 36 061
Groupe ethnique majoritaire : Voltaïque
62 %
dont : Sénoufo
99 %

33. *Département de Touba*
Population : 77 446
Groupe ethnique majoritaire : Mandé du
Nord 84 %
dont : Mahou
59 %

34. *Département de Zaranoula*
Population : 99 996
Groupe ethnique majoritaire : Mandé du
Sud 95 %
dont : Gouro 99 %

3. RÉPARTITION DE LA POPULATION SELON LE GRAND GROUPE ETHNIQUE ET LE MILIEU D'HABITAT EN %

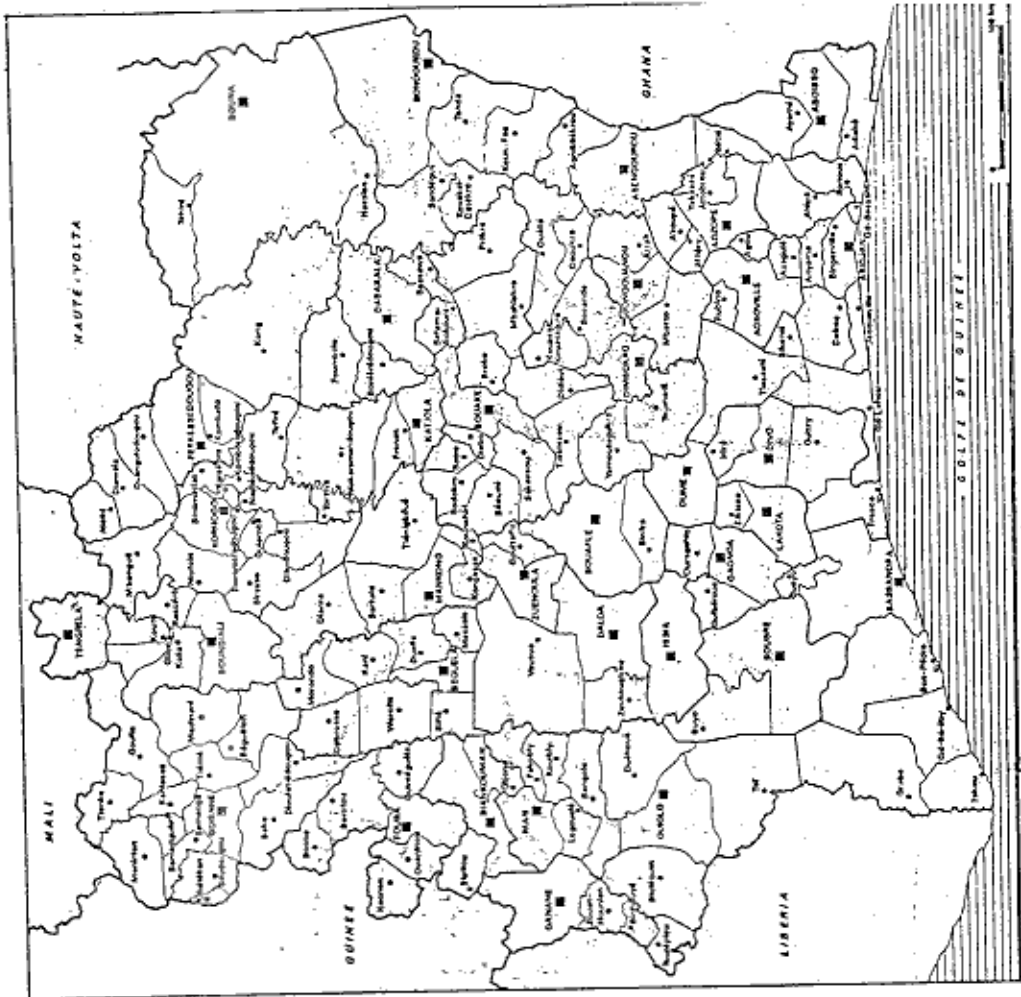
Milieu d'Habitat	Groupe ethnique	Rural	Urbain	Ensemble
AKAN		43	43	43
KROU		15	18	16
MANDE DU NORD		11	21	14
MANDE DU SUD		14	8	12
VOLTAÏQUE		17	10	15
TOTAL		100	100	100

Source : *Id. ibid.*, p. 13.

Source : Ministère de l'Économie, des Finances et du Plan, Direction de la Statistique, *Recensement général de la population de la Côte d'Ivoire. Résultats définitifs*, Abidjan, 1991, 59 p. cf. pp. 22-49.

LES DIVISIONS ADMINISTRATIVES ACTUELLES

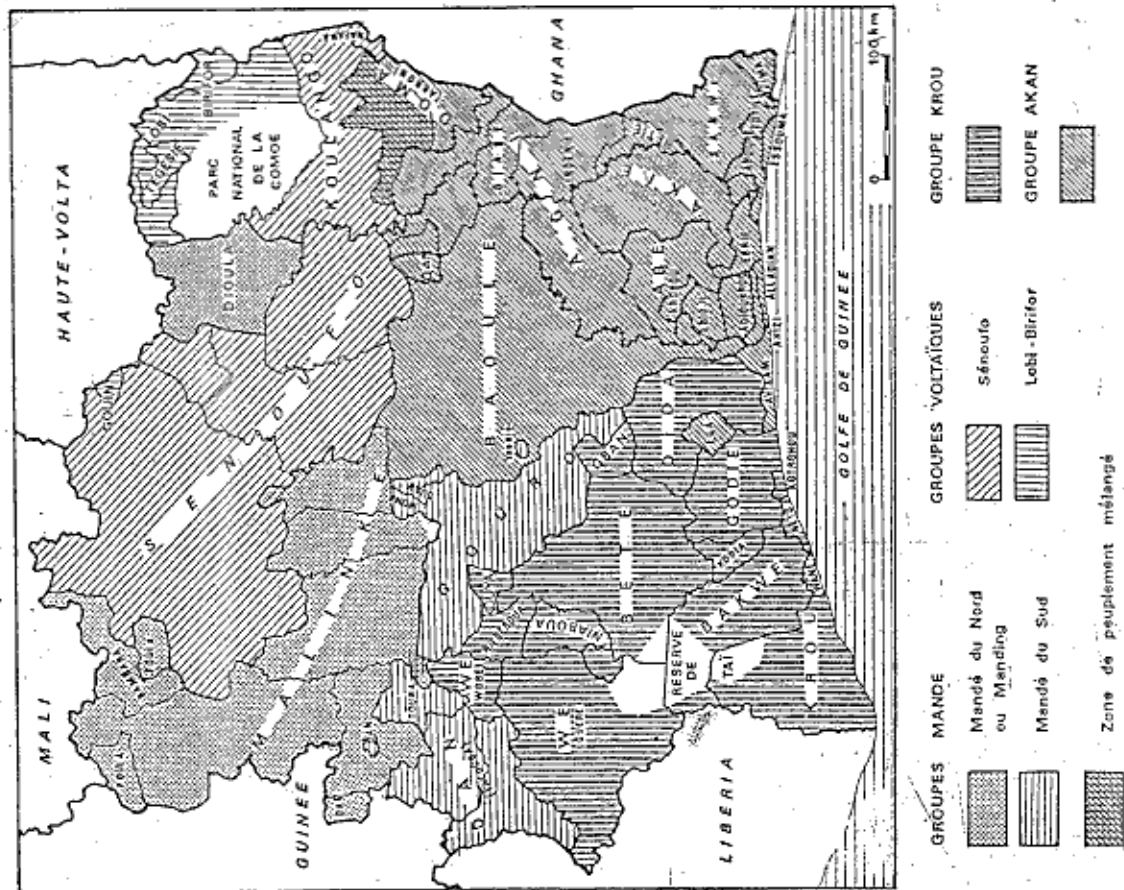
Carte 2



HISTOIRE DE LA CÔTE D'IVOIRE

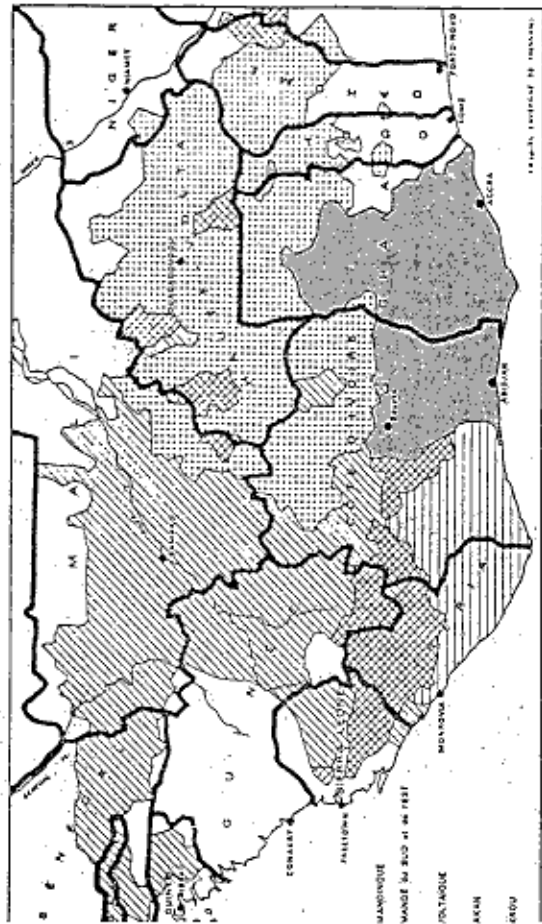
LES ETHNIES IVOIRIENNES

Carte 1



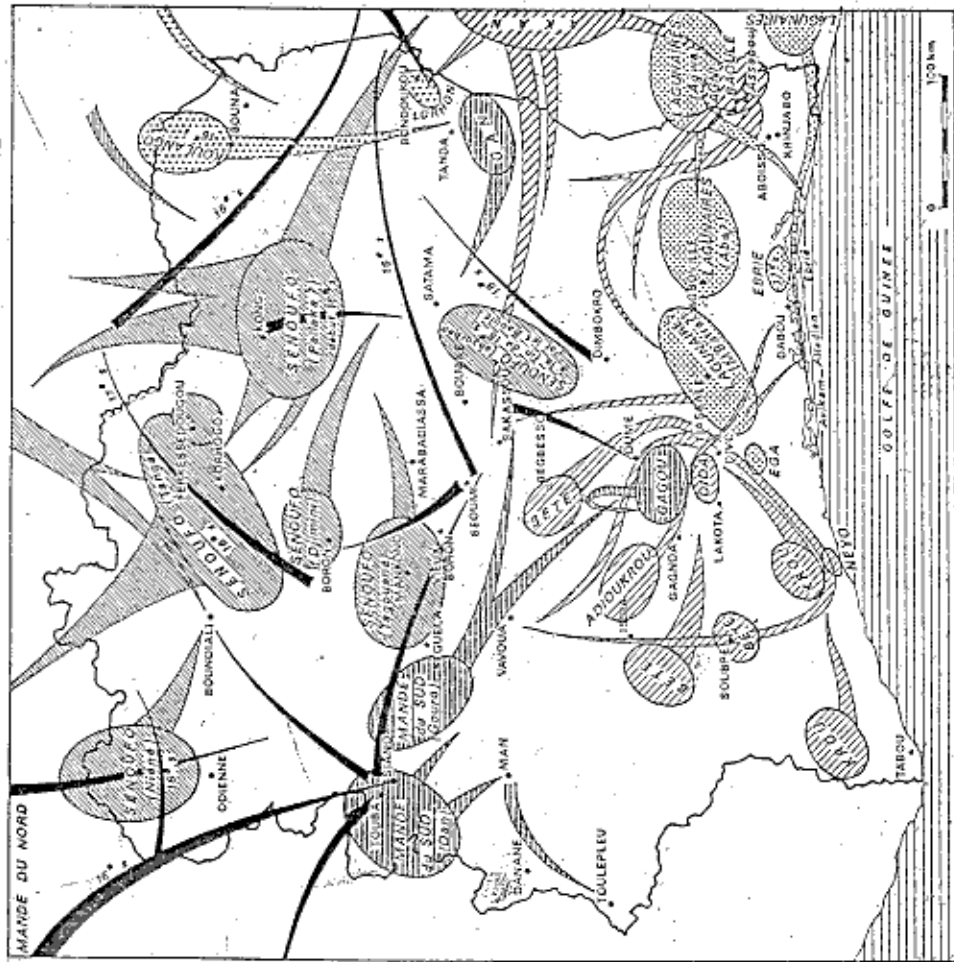
Carte 3

AIRES D'EXTENSION DES GROUPES CULTURELS
PRESENTS EN COTE D'IVOIRE



Carte 4

LA MISE EN PLACE DES ETHNIES



BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Pour ne pas alourdir cette bibliographie, nous n'avons pas repris les références complètes indiquées dans le corps de l'ouvrage. Le lecteur peut s'y reporter; il peut également consulter notre ouvrage, *Bibliographie de l'Histoire de Côte d'Ivoire* qui recense de façon quasi exhaustive la production historique de ces vingt dernières années.

VUES D'ENSEMBLE

- Atlas de Côte-d'Ivoire*, Abidjan, Ministère du Plan/ORSTOM/Université d'Abidjan, 1970, 58 x 43 cm. Voir les notices d'Y. PÉRON et A. SCHWARTZ.
- Atlas Jeune Afrique — Côte-d'Ivoire*, Paris, Editions J.A., 1978, 72 p. Voir en particulier les chapitres sur l'histoire et les ethnies pp. 24-27.
- CECCALDI (Pierrette), *Essai de nomenclature des populations, langues et dialectes de Côte d'Ivoire*, Paris, C.N.R.S., 1974, 2 fascicules.
- CLÉMENT (André), sous la direction de, *Histoire de la Côte-d'Ivoire*, Abidjan, Cêda, 1962, 160 p. Excellent manuel qui n'a pas vieilli. Les chapitres sur l'histoire précoloniale sont précis et bien informés.
- DUPREY (Pierre), *La Côte-d'Ivoire de A à Z*, Paris, France-Impressions; Dakar; Abidjan, NEA, 1977, (1^{re} édition, 1970), 128 p. Petite encyclopédie historique, politique et économique de la Côte-d'Ivoire. Souvent entachée d'erreurs.
- Encyclopédie générale de la Côte-d'Ivoire*, Sous la direction de G.-ROUGERIE, Abidjan; Dakar; Lomé, NEA; Paris, France-Impressions, 1978, 3 tomes, 1192 p. Voir le tome 1 sur le milieu et l'histoire. Une approche ethnographique souvent contestable. Des erreurs et des vues dépassées.
- HOLAS (B.), *La Côte-d'Ivoire — Passé — présent — perspectives*, Paris, Geuthner, 1965 (2^e éd.), 111 p., cf. pp. 44-86 : « Histoire d'une nation, économie, valeurs spirituelles ».
- PERSON (Yves), « En quête d'une chronologie ivoirienne », in *L'historien en Afrique tropicale... The historian in Tropical Africa*, éd. par J. VANSINA, R. MAUNY et L.V. THOMAS, Londres, Oxford University Press, 1964, pp. 322-339.

ROUGERIE (Gabriel), *La Côte-d'Ivoire*, Paris, P.U.F., collection « Que sais-je? », n° 1137, 1977 (4^e éd.), 128 p. Ouvrage de géographie dans lequel l'historien trouve d'utiles indications cf. notamment la deuxième partie sur les « Hommes et leurs problèmes ».

OUVRAGES PARTICULIERS

AMON D'ABY (J.F.), *Le problème des chefferies traditionnelles en Côte-d'Ivoire*, Paris, Jemmapes, 1958, 47 p. Étude des chefferies à l'époque précoloniale, puis de l'utilisation des chefferies traditionnelles par la colonisation.

AYOUB (M.), *Le rivage allandian. Organisation et évolution des villages allandian (Côte-d'Ivoire)*, Paris, O.R.S.T.O.M., 1969, 264 p. Etudes de l'organisation socio-économique et du système des valeurs magiques et religieuses des Allandian.

CHAUVEAU (J.-P.), *Notes d'histoire économique et sociale. Kékumbo et sa région, baoulé-sud Côte-d'Ivoire*, Paris, O.R.S.T.O.M., 1979, 227 p. Voir en particulier l'étude sur « La place du Baoulé dans l'ensemble économique ouest-africain » et la « Note sur l'histoire du peuplement de la région de Kékumbo ».

CROZEL (F.J.), *Dix ans à la Côte-d'Ivoire*, Paris, A. Challamel, 1906, 350 p. Un ouvrage encore utile. Cf. la contribution de Delafosse.

DRIVRE (M.J.), et DOMESTRE (G.), *Chroniques des grandes familles d'Odienné*, Abidjan, I.L.A., 1976, 228 p. Recueil de textes de traditions orales malinké de la région d'Odienné.

HOLLAS (B.), *Traditions krou*, Paris, F. Nathan, 1980, 573 p. Étude d'anthropologie axée sur l'organisation sociale et religieuse des Krou. De copieuses et utiles notes en fin d'ouvrage.

MÉLÉ-FOTÉ (H.), *Le système politique de Loékrou*, Paris, Présence Africaine; Dakar-Abidjan, Lomé, NEA, 1980, 479 p. Bonne étude d'anthropologie politique sur les Adjoukrou et les sociétés dites lagunaires.

MOUZEY (H.), *Assise et le Royaume de Krindjaba. Histoire et coutumes*, Paris, Larose, 1953 (2^e édition), 286 p. Une étude encore utile sur l'histoire du Sanwi.

PAULME (D.), *Une société de Côte-d'Ivoire hier et aujourd'hui : Les Bété*, Paris, La Haye, Mouton, 1962, 210 p. Étude anthropologique non exempte d'erreurs.

ROUSSEL (L.), *Région de Korhogo. Rapport sociologique*, Abidjan, Ministère des Finances, des Affaires économiques et du Plan, 1965, 102 p. Bonne présentation sociologique et historique du monde-sénofo.

ROUSSIER (P.), *L'Établissement d'Issigoy, 1687-1702*, Paris, Larose, 1935, XL, 243 p. Utile pour l'histoire des Français sur la Côte d'Assinie au xvii^e et au xviii^e siècles,

pour l'aventure d'Aniaba. Description ethnographique des lagunaires Ehotilé, Essouma et Abouré.

SALVERTE-MARMIER (Ph. de), et ALI, *Étude régionale de Bouaké*, Abidjan, Ministère des Finances, des Affaires économiques et du Plan, 1965, 4 tomes, 11 documents. Fort utile le tome I consacré à l'histoire du peuplement et à l'organisation politique et sociale du pays baoulé.

TAUXIER (L.), *Le noir de Bondoukou. Koulangos-Dioulat-Abrons*, Paris, E. Leroux, 1921,

772 p. Copieuse monographie sur le royaume de Bondoukou, mais truffée d'erreurs.

— *Nègres Couro et Cagou*, Paris, P. Geuthner, 1924, VIII, 383 p. Étude dans l'optique de l'ethnographie coloniale.

— *Religion, mœurs et coutumes des Agni de la Côte-d'Ivoire*, Paris, P. Geuthner, 1932, 256 p. Contient l'Indénié et le Sanwi. De nombreuses erreurs.

TABLE DES DOCUMENTS

1. La tradition des pygmées chez les Dida, d'après E. Terray	19
2. Bilan de l'archéologie préhistorique ivoirienne, d'après R. Mauny	19
3. Les Sénoufo : autochtones ou non ? d'après B. Hôlas	38
4. Portrait du Sénoufo, d'après S. Coulibaly	38
5. La religion sénoufo, d'après F. Ouattara Tiona	39
6. Les Koulango, d'après Y. Person	57
7. Les Lobi, d'après H. Labouret	58
8. La ville de Bouna, d'après J.-L. Boutillier	58
9. Les migrations des populations de l'Ouest, d'après M. Alluson	77
10. Les institutions villageoises gouro, d'après Cl. Meillassoux	77
11. Les Ngah de Mbahiakro et la culture de la kola, d'après M. Armengaud	78
12. Les migrations mandingues, d'après Y. Person	102
13. La légende de Moussa Bakayoko, d'après P. Marty	102
14. Le Dioula de la région de Kong, d'après Braulot	103
15. La mise en place des populations Wè, d'après A. Schwartz	127
16. Les Magwé, d'après A.-L. Tety Gauze	128
17. Les ethnies Krou, d'après G. Behrens	129
18. Les Ebré-Bidjan, d'après G. Niangoran-Bouah	149
19. Origines et migrations des Adjoukrou, d'après H. Mémel-Fôte	150
20. Origines et migrations des Abouré, d'après J.-A. Abié	151
21. Les Etats d'Ardjourmani, d'après L.-G. Binger	152
22. Origines et exode des Agni, d'après S.-P. Ekanza	153
23. L'exode des Baoulé, d'après M. Delafosse	176

TABLE DES CARTES ET SCHEMAS

1. Carte préhistorique de la Côte d'Ivoire (d'après R. Mauny)	15
2. Plan d'un village sénoufo (d'après S. Coulibaly)	25
3. Le monde sénoufo	27
4. Les migrations sénoufo	29
5. Les différents groupes sénoufo (d'après L. de Tressan)	36
6. Le Royaume de Bouna	47
7. Les migrations lobi (d'après G. Savonnet)	51
8. Plan des ruines de pierre lobi (d'après H. Labouret)	53
9. Les Mandé du Sud en Afrique occidentale (d'après A. Prost)	62
10. Migrations Dan et Toura (d'après Etude Régionale de Man)	65
11. Origine géographique du peuplement gouro (d'après Cl. Meillassoux)	71
12. Le monde manding	82
13. Les migrations malinké (d'après A. Clerici et alii)	91
14. Répartition des groupes manding	92
15. L'Empire de Kong (d'après Y. Person)	95
16. Le royaume de Kabadougou	101
17. Le monde Krou (d'après L. de Tressan)	106
18. Le pays bété (d'après Atlas de Côte d'Ivoire)	108
19. Le pays dida et godié (d'après E. Terray)	110
20. Le pays guéré et wobè (d'après A. Schwartz)	115
21. Les Krou méridionaux (d'après A. Schwartz)	121
22. Les migrations des lagunaires	136
23. La répartition des groupes lagunaires (d'après H. Berron)	142
24. Le Royaume abron de Gyaman	155
25. Le monde Agni (d'après Cl.-H. Perrot)	158

26. Les migrations baoulé au XVIII ^e siècle	166
27. Carte des ethnies (d'après Atlas de Côte d'Ivoire)	188
28. Les divisions administratives actuelles	189
29. Aires d'extension des groupes culturels présents en Côte d'Ivoire (d'après L. de Tressan)	190
30. La mise en place des ethnies (d'après A. Clerici et Ali)	191

TABLE DES ILLUSTRATIONS PHOTOGRAPHIQUES

1. Haches polies et outils préhistoriques (collection IHAAA)	13
2. Haut-fourneau traditionnel (collection IHAAA)	16
3. Armas coquillers (collection IHAAA)	17
4. Péléforo Gbon Coulibaly (Photo Info C.I.)	34
5. Un village Koulango (Photo G. Savonnet)	44
6. Une ferme lobi « Tchou » (Photo G. Savonnet)	44
7. Le Bouna-Massa (Photo L. Tauxier)	48
8. Mur d'enceinte d'une construction lobi (collection IES)	55
9. Cortège de masques toura (Photo B. Holas)	68
10. Masque « yomékpla » (Photo B. Holas)	68
11. Une case en couronne à impluvium (Photo G. Rougerie)	74
12. Masque zahouli des Gouro (Collection IES)	74
13. Mosquée de Kong (illustration G. Riou)	97
14. La ville de Kong (illustration G. Riou)	97
15. L'arbre de Moussa Bakayoko (Photo P. Marty)	98
16. Le « Daba », grand portique de Kong (collection IHAAA)	98
17. La grande mosquée de Kong (collection IHAAA)	98
18. Bas-fond défriché pour la culture du riz (Photo Ch. Behrens)	112
19. Un village Krou : Roc Oulidié (Photo Ch. Behrens)	112
20. Zokou Gbeuli et sa famille (Photo Archives Nat.)	117
21. Fête du Low en pays Adjoukrou (collection IES)	139
22. Anjaba (Photo Bibl. Nat. de France)	145
23. Amon Ndoufou et sa première épouse (Photo Verdier)	163
24. Le roi Benié Kouamé accueillant les explorateurs Binger et Treich-Laplène (Illustration G. Riou)	163
25. Kouakou Anouglé II (Photo B. Holas)	172

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
CHAPITRE I. — LA PRÉHISTOIRE	9
1. — <i>Le Paléolithique</i>	9
Le Paléolithique inférieur	9
Le Paléolithique moyen	10
Le Paléolithique supérieur	10
ENCART 1 : L'évolution de l'homme	11
2. — <i>Le Néolithique</i>	12
Les innovations du Néolithique	12
Le Néolithique en Côte d'Ivoire	12
3. — <i>L'âge des métaux</i>	14
Les métaux	14
Les amas coquillers	14
Les enceintes fortifiées	17
4. — <i>Les premiers habitants</i>	17
Les pygmées ou négrides	18
Les premières ethnies	18

CHAPITRE II. — LES GOUR (1) : LES SÉNOUFO	21
1. — <i>La formation du peuple Sénoufo</i>	21
Formation de l'ethnie et création des villages	22
Le système de bois sacrés hiérarchisés	22
ENCART 1 : Poro et bois sacré	23
Le monde sénoufo	26
2. — <i>Les migrations sénoufo</i>	26
Les migrations du xiv ^e siècle	26
Les migrations des xv ^e et xviii ^e siècles	28
Les migrations du xix ^e siècle	30
ENCART 2 : Les chefs tiembara célèbres	32
3. — <i>La répartition des groupes sénoufo</i>	35
Les Sénoufo du Nord-Ouest	35
Les Sénoufo du Centre	35
Les Sénoufo du Nord-est	35
Les Sénoufo du Sud	35

CHAPITRE III. — LES GOUR (2) : LES KOULANGO ET LES LOBI

1. — <i>Les Koulango</i>	41
L'installation primitive	41
Les Koulango et le Royaume de Bouna	42
Les Koulango et les Abnon	43
ENCART 1 : Bounkani, fondateur du Royaume de Bouna	45
2. — <i>Les Lobi</i>	50
Le « rambeau » lobi	50
L'installation primitive	50
L'expansion lobi	50
ENCART 2 : Les ruines de pierre du pays lobi	52

3. — <i>Les groupes voisins</i>	54
Les Gouin	54
Les Siti et les Degha	56
Les Gonja	56
CHAPITRE IV. — LES MANDE DU SUD	61
1. — <i>Les Dan et les Wennebo</i>	61
Les Dan ou Yacouba	63
Les Wennebo ou Toura	63
ENCART 1 : Le Yable ou fête de l'igname chez les Toura	66
2. — <i>Les Koueni</i>	70
Les Kouéni ou Gouro	70
Les Mwanu ou Mona	72
Les Ngywanu ou Ouan	72
3. — <i>Les Gban et les Ben</i>	72
Les Gagou ou Gban	73
Les Ben ou Ngan	73
ENCART 2 : Deux personnages historiques Gouro	75
CHAPITRE V. — LES MANDING	81
1. — <i>Les causes des migrations mandingues</i>	81
La fin des grands empires soudanais	81
Les nouvelles conditions économiques	83
L'Islam	83
2. — <i>Les étapes de l'installation des Manding</i>	84
La première vague (xiv ^e -xv ^e siècles)	84
La deuxième vague (xvi ^e -xviii ^e siècles)	84
Migrations et États malinké au xviii ^e siècle	85

<i>ENCART 1</i> : Les douze pèlerins	87
Les Diarassouba	87
3. — <i>La répartition des groupes manding</i>	
Les Malinké	90
Les Bambara	90
Les Dioula	90
— <i>ENCART 2</i> : Sékou Ouattara	93
Vakaba Touré	99
CHAPITRE VI. — LES KROU	
1. — <i>Les Maguè</i>	105
Les Bété	107
Les groupes voisins	109
Les Dida et les Godié	109
2. — <i>Les Wè</i>	113
Les groupes « autochtones »	113
Les migrations	113
La répartition des groupes wè	114
<i>ENCART 1</i> : Trois personnages historiques krou	116
3. — <i>Les Krou méridionaux</i>	120
Les Krou ou Kroumen	120
Les Bakwé	122
Les Neyo	122
<i>ENCART 2</i> : Trois institutions sociales et religieuses krou	124
CHAPITRE VII. — LES LAGUNAIRES	
1. — <i>Les origines des peuples lagunaires</i>	131
Le peuplement ancien	131
Les origines occidentales	132

Les origines orientales	132
2. — <i>Les étapes du peuplement</i>	
Les migrations des xv ^e et xvii ^e siècles	133
Les migrations du xviii ^e siècle	133
Les migrations du xviii ^e siècle	134
<i>ENCART 1</i> : Personnages célèbres du temps des migrations	137
3. — <i>La répartition des peuples lagunaires</i>	
Les peuples de l'intérieur	141
Les peuples des lagunes	141
<i>ENCART 2</i> : Un aventurier célèbre : Louis-Jean Aniba	144
CHAPITRE VIII. — LES AKAN	
1. — <i>Les Abron</i>	154
La formation du peuple abron	154
La migration des Abron	154
La création du royaume abron de Gyaman	156
2. — <i>Les Agni</i>	157
Les origines des Agni	157
Les migrations agni	157
Les royaumes agni	159
<i>ENCART 1</i> : Trois rois célèbres du temps des migrations agni	161
Trois rois agni de l'époque précoloniale	162
3. — <i>Les Baoulé</i>	
La migration des Alanguira	167
La migration des Assabou	167
Le royaume baoulé de Sakassou	168
<i>ENCART 2</i> : Les reines fondatrices du royaume baoulé	170
Un roi célèbre : Kouakou Anoublé II	172
Annexes	179